

Département d'histoire
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Entre jouissance et régulation des naissances :
Femmes, contraception et sexualité au Kamouraska entre 1960 et 1980

Par Myriam Gagné
Mémoire présenté pour l'obtention de
La Maîtrise ès arts (Histoire)

Université de Sherbrooke
SEPTEMBRE 2020

RÉSUMÉ

Ce mémoire est une recherche d'histoire orale qui s'attarde principalement à l'espace géographique du Kamouraska et à la période de 1960 à 1980. Les sujets de l'étude sont les femmes franco-catholiques mariées habitant cette région. Le but de l'enquête est de comprendre comment ces femmes ont vécu leur vie sexuelle en explorant des thématiques comme la contraception, le plaisir sexuel, l'éducation, le mariage, la maternité, la morale catholique, etc.

Les témoignages récoltés dans le cadre de cette recherche et ceux qui proviennent de la collection immatérielle du *Musée de la mémoire vivante* nous permettent de constater que, malgré l'accessibilité de la pilule anticonceptionnelle à partir des années 1960, l'utilisation de celle-ci demeure marginale. La sexualité reste par conséquent intimement liée à la décision d'avoir ou non des enfants. Plusieurs éléments sont en cause tels que la faible éducation sexuelle reçue par nos informatrices, les rôles genrés au sein des couples mariés, l'influence de la famille immédiate ainsi que la morale catholique. Une autodétermination sexuelle considérable se remarque toutefois chez les plus jeunes femmes du corpus, surtout lorsqu'elles ont fréquenté un Cégep et un milieu plus urbain que les villages où elles ont grandi. Toutes ces variables, auxquelles s'ajoutent le choix d'une méthode contraceptive, influencent la sexualité des témoins de nos corpus.

Enfin, précisons que cette recherche présente des résultats sur le fondement des perceptions, des vécus et des discours. Essentiellement qualitative, cette recherche ne vise pas la représentativité statistique de la région kamouraskoise. En revanche, elle misera sur la force évocatrice des témoignages dans le but de répondre aux hypothèses.

Mots-clés : Femmes, contraception(s), pilule, sexualité(s), Kamouraska, deuxième moitié du XX^e siècle, histoire orale, témoignages, morale catholique

REMERCIEMENTS

Ce mémoire de maîtrise a été produit dans une période très mouvementée de ma vie. Différentes personnes, rencontrées au fil de ma vie, ont contribué directement ou indirectement à faire de ce projet un bel accomplissement personnel.

Je remercie le programme Histoire et civilisation du Cégep de Sherbrooke de m'avoir transmis le goût de l'histoire et du travail bien fait. Mes travaux sur l'œuvre de Simone de Beauvoir, avec des amies exceptionnelles, ont grandement enrichi ma vision du féminisme.

Je remercie le Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke, qui m'a permis de grandir tout au long de mon baccalauréat. Ma gratitude s'exprime particulièrement pour Stéphanie Lanthier qui m'a encouragé vers la voie du deuxième cycle.

Je remercie Lynda Bellalite, dont la générosité permet annuellement d'offrir une bourse à un étudiant ou une étudiante en histoire du deuxième cycle.

Je remercie mes parents de m'avoir soutenu financièrement et d'avoir exprimé leur fierté envers mes choix.

Je remercie le *Musée de la mémoire vivante*, un lieu de travail exceptionnel qui me permet de m'accomplir tous les jours.

Un gros merci à mes amies proches, que j'ai rencontrées dès le baccalauréat en histoire. Leur présence, physique ou virtuelle, a toujours été d'un grand réconfort.

Merci à Diane Gervais, qui m'a accueillie à quelques reprises pour un partage d'expériences et un transfert de connaissances. Elle fut pour moi une mentore essentielle pour parfaire mes aptitudes d'intervieweuse.

Je remercie ma directrice de maîtrise, Louise Bienvenue. Elle a su s'adapter, sans jugement, aux différents détours de mon parcours. Ses conseils minutieux quant à mes recherches et ma rédaction augmentent la qualité de mon mémoire et m'ont surtout permis de continuer à développer mes compétences d'historienne.

Finalement, je remercie mon amoureux Guillaume, pilier essentiel derrière tout ce travail.

À ma grand-mère Raymonde

*Ses réflexions en tant que témoin indirect de mon mémoire
ont nourri mes hypothèses de recherche.*

À ma grand-mère Thérèse (1929-2017)

*« Pourquoi mamie a eu 13 enfants? » - Myriam, 5 ans.
Sans le savoir, j'avais déjà formulé ma question de recherche...*

Table des matières

Introduction	1
Femmes, contraception et sexualité : état de la question	5
L'histoire orale pour connaître l'histoire des femmes	5
Contraception et discours catholique	9
Mœurs et pratiques sexuelles dans les recherches	12
Problématique	16
Sources orales et méthodologie	18
Constitution du premier groupe témoin	20
Constitution du second groupe témoin et du corpus complémentaire	26
Témoignages de femmes : le second groupe témoin	27
Témoignages d'hommes : le corpus complémentaire	28
L'organisation des chapitres en quatre temps	32
Chapitre 1 : Ces mots qui manquent à l'éducation sexuelle	34
1.1. La sexualité à travers les lunettes des enfants	38
1.2. De filles à femmes : la puberté qui dérange	44
1.3. Les fréquentations « fréquentables »	49
Chapitre 2 : « Qui prend mari prend pays »	57
2.1. Les premiers temps du mariage	59
Les mystères de la périnatalité	63
« Partir en famille »	65
2.2. La belle-famille... « pas si belle que ça » !	68
L'intimité partagée	71
Le spectre de la belle-mère	72
Chapitre 3 : Le curé détrôné	80
3.1. L'Église catholique face à de nouvelles réalités temporelles : 1960-1970	80
3.2. Quand la foi catholique devient une démarche personnelle	87
3.3. Les prescriptions cléricales contournées	91
Des femmes dérogent aux normes	91
Contourner ses propres normes : des curés prennent parti	95
Chapitre 4 : Entre jouissance et régulation des naissances	99
4.1. Empêcher ou réguler les naissances ?	100

4.2. Les plaisirs : vécus et perceptions	109
4.3 Le sexe des vieilles.....	115
Conclusion	123
Annexes	131
Annexe A : Fiches biographiques des témoins rencontrées par Myriam Gagné	131
Annexe A-1 : Guide d’entretien	135
Annexe B : Témoignages issus des archives du Musée de la mémoire vivante	137
Témoignages complémentaires issus des archives du Musée de la mémoire vivante	139
Bibliographie	140

TABLE DES FIGURES

Figure 1 – Profil général des témoins.....	p. 30
Figure 2 – Tableau illustrant la méthode symptothermique.....	p. 10

Introduction

« Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre¹ ». C'est ce que notait Simone de Beauvoir en 1949 dans le célèbre ouvrage *Le deuxième sexe*². La citation provient d'un ouvrage français, certes, mais elle fait écho à la situation d'autres sociétés. Il faut dire qu'au Québec, du moins jusqu'à la « deuxième vague³ » féministe des années 1970, les femmes font face à de nombreuses pressions afin d'être au diapason des normes sociétales qui s'arriment avec le traditionnel rôle de mère et d'épouse au foyer⁴. Évoluant dans une société patriarcale, les femmes sont, dans les lois et souvent aussi dans les mœurs, soumises à leur mari. C'est ce dernier qui peut légalement décider de la dynamique intime et conjugale, ainsi que familiale⁵. En outre, l'autorité de l'Église catholique influence la morale, puisque ses prescriptions concernant la vie sexuelle des fidèles sont très encadrantes et favorisent la reproduction familiale avant tout⁶. En somme, les femmes peuvent difficilement se dérober du rôle de procréatrice.

Néanmoins, il est possible d'établir des nuances, puisqu'il y a longtemps de cela que les couples réfléchissent à la régulation des naissances. Les chercheuses Danielle Gauvreau et Diane Gervais ainsi que le chercheur Peter Gossage le soulignent dans un ouvrage sur la

¹ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe – Les faits et les mythes*, tome 1, Paris, Gallimard, 1976 (1949), p. 17.

² Beauvoir reprend une idée d'Emmanuel Lévinas formulée lors d'une conférence entre 1946 et 1947 au collège de philosophie de Paris. Quatre conférences avaient alors composé le recueil *Le Temps et l'Autre*.

³ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 181.

⁴ *Ibid.*, p. 181-182.

⁵ Isabelle Perreault, « Morale catholique et genre féminin : la sexualité dissertée dans les manuels de sexualité maritale au Québec, 1930-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 4 (2004), p. 578.

⁶ *Ibid.*, p. 575.

fécondité des Québécoises. « De façon générale, les couples québécois ont commencé à limiter la taille de leur famille vers la fin du XIX^e siècle⁷ ». Bien que le déclin de la fécondité se fasse plus tardivement au Québec qu'ailleurs en Occident, ce phénomène s'observe tout au long du XX^e siècle. C'est notamment le cas dans les années 1920 alors qu'on enregistre une baisse de 16 % des naissances⁸. Quant à la période du baby-boom, il faut la saisir dans toute sa complexité, car même si la hausse des mariages provoque un taux brut de natalité plus élevé, le nombre d'enfants par famille est moindre⁹. Toutefois, il est pertinent de souligner que ce déclin se produit de manière différenciée sur le territoire québécois et dépend de plusieurs facteurs. La diminution du nombre d'enfants par ménage est moins flagrante dans les petites villes et surtout dans les milieux ruraux. Par exemple, avant la Deuxième Guerre mondiale, les Québécoises mettent « au monde en moyenne 4,5 enfants en milieu urbain et 7,6 en milieu rural¹⁰ ». Également, l'observation des différentes catégories socioprofessionnelles des hommes mariés permet de conclure que les ouvriers, les pêcheurs et les agriculteurs ont globalement plus d'enfants que les travailleurs de bureau, entre autres¹¹. Malgré l'intensité variable du déclin de la fécondité selon les facteurs invoqués, il demeure que ce phénomène général est en partie causé par une meilleure maîtrise des moyens de contraception. Si les anglo-protestantes sont nombreuses, au milieu du XX^e siècle, à prioriser les outils mécaniques tels que le diaphragme ou le condom, les franco-catholiques du Québec s'en remettent surtout, quant à elles, aux procédés dits plus naturels comme le coït interrompu ou la méthode Ogino-

⁷ Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage, *La fécondité des Québécoises, 1870-1970 : d'une exception à l'autre*, Montréal, Boréal, 2007, p. 31.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 138.

¹¹ *Ibid.*, p. 137.

Knaus¹², aussi appelée la méthode du calendrier. En effet, avant 1960 ce sont 80 % des couples catholiques qui l'utilisent¹³.

À partir de 1960, des changements s'opèrent rapidement sur le plan de la sexualité notamment à cause de l'avènement de la pilule contraceptive dans les sociétés occidentalisées comme le Québec¹⁴. C'est particulièrement dans la période allant de 1960 à 1980 que l'accès à la pilule se démocratise. En parallèle sont véhiculés de nouveaux discours liés à la contreculture et à une vision renouvelée de la modernité¹⁵. Le mouvement féministe est plus présent dans l'espace public et « il représente sans contredit l'un des phénomènes sociaux les plus marquants des décennies 1960 à 1980 à l'échelle occidentale¹⁶ ». Désormais, c'est une autodétermination sur tous les pans du privé et du public qui est revendiquée par les femmes et pour les femmes, faisant ainsi éclater les modèles traditionnels. Après le bref épisode communément appelé « baby-boom », la chute du nombre d'enfants par ménage s'accélère de manière considérable, notamment parce que l'utilisation de la pilule anovulatoire se diffuse et est d'une remarquable efficacité. D'ailleurs, à partir de la deuxième moitié des années 1960, 90 % des femmes (mariées ou non) utilisent une forme de contraception, contrairement à 30 % d'entre elles avant 1946¹⁷. La décriminalisation des moyens contraceptifs consacrée par le bill omnibus en 1969 favorise également la diffusion de la pilule. Ces changements, qui ont lieu à une époque où à la fois des discours contreculturels et conservateurs cohabitent, nous amènent

¹² Méthode rythmique consistant à déterminer les périodes mensuelles de fécondité selon les cycles d'ovulation. Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, p. 231.

¹³ Danielle Gauvreau et Peter Gossage, « Empêcher la famille. Fécondité et contraception au Québec, 1920-1960 », *Canadian Historical Review*, vol. 78, n°3 (1997), p. 491.

¹⁴ Baillargeon, *op.cit.*, p. 182-183.

¹⁵ Gaston Desjardins, *L'Amour en patience – La sexualité adolescente au Québec, 1940-1960*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1995, p. 227.

¹⁶ Baillargeon, *op.cit.*, p. 181.

¹⁷ *Ibid.*, p. 182.

à nous questionner sur la place et l'évolution de la sexualité féminine durant ces deux décennies. Il est manifeste que les discours marquant le Québec à cette période se diffusent de façon disparate et à des vitesses qui varient selon l'endroit où les gens se situent dans la province. En effet, il existe sans doute une réception inégale des transformations se produisant entre 1960 et 1980, dépendamment que l'on soit à Montréal ou dans la région de Kamouraska, par exemple.

L'intérêt d'étudier une région comme le Kamouraska entre les années 1960 et 1980 est multiple et dépasse l'idée que les milieux ruraux ont évolué différemment des milieux urbains sur les plans socioculturels. D'abord, nous verrons dans l'état de la question que les deux décennies concernées sont peu couvertes par les spécialistes de la sexualité ou de la fécondité, contrairement aux années 1900 à 1960. Ensuite, notons que la méthodologie privilégiée dans cette recherche, l'histoire orale, permet de recueillir des récits de première main sur la période étudiée, pendant que les témoins potentielles sont encore vivantes et en santé. Finalement, une étude comme la nôtre favorise une remise en question de certaines idées véhiculées dans l'imaginaire collectif au sujet de cette période, telles que la « révolution sexuelle » ou la « libération sexuelle des femmes ». C'est d'ailleurs ce que souhaitait effectuer Jean-Philippe Warren, en 2012, lors de la publication d'un ouvrage collectif sur l'histoire des sexualités¹⁸ :

Mais cette liberté nouvelle à laquelle participerait enfin le Québec contemporain est en partie trompeuse, d'une part, parce que le Québec d'autrefois a toujours su préserver, au milieu de l'Amérique puritaine, des aires d'expression assez libres [...] et, d'autre part, parce que ne se sont jamais effacés, même après la Révolution tranquille, les relations et les jeux de pouvoir qui structurent en profondeur « l'ordre sexuel » de la société.¹⁹

¹⁸ Jean-Philippe Warren, dir., *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*, Montréal, VLB éditeur, 2012, 288 p.

¹⁹ *Ibid.*, p. 12.

Au vu de cette mise en contexte, il nous semble pertinent d'analyser la vie sexuelle des Québécoises du point de vue des femmes vivant ou ayant vécu au Kamouraska entre 1960 et 1980. Nous pourrions, entre autres, mieux comprendre les répercussions de la contraception sur la sexualité féminine de manière globale, les changements qu'il put y avoir sur l'intimité maritale durant ces deux décennies et les particularités régionales du Kamouraska.

Femmes, contraception et sexualité : état de la question

Afin d'étudier le rapport de Kamouraskoises à la sexualité entre 1960 et 1980 et comment celui-ci fut potentiellement transformé par la contraception, il est pertinent de jeter un bref regard sur les travaux de recherche menés jusqu'à présent²⁰. Plusieurs auteurs et autrices, spécialistes de l'histoire des femmes ou de la sexualité par exemple, nous guideront dans nos futures analyses.

L'histoire orale pour connaître l'histoire des femmes

Dans ce mémoire, nous avons choisi de recourir aux récits de vie afin d'éclairer un volet plus intime et moins connu de l'histoire des femmes. Ultérieurement, nous aborderons l'histoire orale du point de vue de la méthodologie. Pour le moment, regardons comment

²⁰ L'objet de cette recherche est étroitement lié à un espace géographique précis : la région du Kamouraska. Néanmoins, force est de constater que l'historiographie de cette région est peu développée. Par conséquent, nous n'en ferons pas une section particulière de notre état de la question mais mobiliserons plutôt les connaissances dans les différentes sections du mémoire. Notons cependant l'existence d'un ouvrage très général : Nicolas Gagnon, *Le Kamouraska*, Québec, Éditions GID, 2017, 190 p. Également, on peut se renseigner sur l'histoire du Kamouraska grâce à l'ouvrage de synthèse d'Alain Laberge et al., *Histoire de la Côte-du-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 644 p.

l'historiographie justifie son utilité pour élargir la connaissance de l'histoire des femmes et de l'intimité, des domaines où les sources écrites sont souvent lacunaires.

C'est particulièrement grâce à Denyse Baillargeon et à la parution, en 1991, de *Ménagères au temps de la crise* que l'histoire orale acquiert une crédibilité notable dans la communauté historienne québécoise²¹. L'ouvrage, réalisé à l'aide d'entretiens, offre un regard renouvelé sur la crise économique des années 1930. Plus précisément, il permet de mieux comprendre les réalités concrètes des familles canadiennes-françaises et comment ces dernières, particulièrement à l'aide des mères (ménagères), sont parvenues à survivre à la crise grâce à des méthodes d'économie domestique singulières. L'ouvrage de Baillargeon, encore cité comme une importante référence de nos jours, a prouvé que l'histoire orale permet de s'aventurer sur de nouvelles avenues d'analyse qui rendent compte de la multiplicité des expériences humaines. Selon Baillargeon, « l'histoire orale et l'histoire des femmes ont en fait beaucoup plus en commun qu'il n'y paraît, à commencer par la volonté de faire surgir une mémoire autre, souvent dérangeante, encore contestée²² ».

D'autres auteures, de concert avec la vision de Baillargeon, accordent une priorité aux récits de vie et constatent également qu'il faut poser de nouvelles questions aux sources archivistiques et orales. Ainsi, l'histoire orale fait partie d'un mouvement plus large de reconnaissance des personnes oubliées de l'histoire, comme ce fut longtemps le cas des

²¹ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1991, 311 p.

²² Denyse Baillargeon, « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre », *Recherches féministes*, vol. 6, n°1 (1993), p. 53-54.

femmes. En 1993, Denise Lemieux soulignait que les récits de vie, oraux et écrits, étaient des outils permettant de documenter l'univers de l'intimité féminine. La sociologue constatait, en effet, que si les praticiens et les praticiennes des sciences humaines analysent différemment le récit individuel depuis les années 1970, tous et toutes s'entendent sur un certain nombre d'éléments²³. D'abord, les témoignages sur les parcours de vie favorisent la réintégration de celles et ceux qui sont habituellement oubliés de l'histoire, notamment les femmes, et ils permettent ensuite « d'élargir la connaissance à des domaines difficiles d'accès à la vie sociale²⁴ ». En effet, tant les récits écrits que les entretiens oraux ouvrent cette fenêtre sur l'intimité ; ils permettent de documenter des enjeux liés à la mémoire, à l'identité, aux pratiques, bref, de livrer des connaissances qui ne pourraient être visibles autrement. Dans le domaine de la recherche, Lemieux constate deux tendances marquantes, à savoir l'analyse de la vie quotidienne, mais aussi de la subjectivité féminine. On se rend bien vite compte que la perspective critique à adopter envers le récit biographique est différente selon les époques et les contextes sociaux. Ainsi, dans le cas particulier des entretiens oraux, l'auteure insiste sur la valeur du respect qui doit prévaloir dans le rapport d'altérité unissant les chercheurs ou les chercheuses avec les témoins. En France, dans la même décennie, l'historienne Michelle Perrot développait un point de vue très similaire. Elle rappelait à son tour l'importance de poser d'autres types de questions aux sources puisqu'au-delà des stéréotypes, les femmes ne sont point silencieuses ni absentes de l'histoire²⁵. L'utilisation de nouvelles sources et la réactualisation de certaines méthodes de recherche permettent de combler des manques.

²³ Denise Lemieux, « Le récit de vie et ses usages : les femmes et l'intime », dans Manon Brunet et Serge Gagnon, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 213-228.

²⁴ *Ibid.*, p. 217.

²⁵ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2001 (1998), 493 p.

Plus récemment, des réflexions proposées à la suite d'enquêtes orales menées auprès de femmes ont été publiées²⁶. C'est le cas notamment d'un article de Christine Labrie qu'elle a rédigé après avoir réalisé un mémoire de maîtrise en histoire orale²⁷. Dans l'article qui fait une rétrospection de son expérience d'intervieweuse auprès de femmes âgées, elle souligne la pertinence de sa démarche méthodologique à la fois sur les plans de l'historiographie et de la rencontre humaine inhérente aux situations d'entretien²⁸. Selon Labrie, prendre le temps d'entendre les récits de vie de femmes âgées provenant de la classe moyenne comporte nécessairement un aspect engagé. En effet, l'empathie et l'écoute à l'égard de ces femmes permettent à celles-ci de se mettre en valeur et de considérer l'importance qu'elles ont réellement eue²⁹.

Il ne fait pas de doute que l'utilisation de l'histoire orale dans le cadre de ce mémoire de maîtrise permettra non seulement de valoriser la parole féminine, mais aussi de révéler des informations normalement privées qui accroîtront les connaissances historiques sur la sexualité et favoriseront éventuellement une meilleure compréhension de la région de Kamouraska.

²⁶ Deux exemples : Sally Alexander, « “Do Grandmas Have Husbands ?” Generational Memory and Twentieth-Century Women's Lives », *The Oral History Review*, vol. 32, n°2 (été-automne 2009), p. 156-176 et Geneviève Dermenjian et Françoise Thébaud, dir., *Quand les femmes témoignent. Histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes*, Paris, Publisud, 2009, 242 p.

²⁷ Christine Labrie, « Récolter et préserver la mémoire des femmes : réflexions méthodologiques sur le recours à l'histoire orale auprès de femmes âgées », *Recherches féministes*, vol. 29, n°1 (2016), p. 147-163.

²⁸ À titre indicatif, nous vous informons que l'ensemble des entrevues menées par Christine Labrie est préservé au Musée de la mémoire vivante. Il est d'ailleurs possible de consulter les enregistrements audio depuis la salle de consultation de la collection immatérielle du Musée.

²⁹ Labrie, *loc.cit.*, p. 150.

Contraception et discours catholique

Vers la fin du XX^e siècle, l'analyse de la fécondité et de la contraception s'effectue autant dans ses dimensions privées et intimes, que dans ses dimensions publiques et institutionnelles. À cet égard, les études de Marie-Pier Dion et Diane Gervais soutiennent toutes les deux que les centres de planification familiale qui sont mis sur pied dans les années 1950, ont aidé les couples à réguler les naissances, notamment les plus démunis et les moins éduqués qui avaient initialement peu de connaissances liées à la contraception³⁰. Dans ce champ d'études, on remarque également que la démographie tend à prendre beaucoup d'importance, car elle permet de comprendre comment la contraception, durant le XX^e siècle, a modifié les taux de fécondité au Québec. Danielle Gauvreau et Roderic Beaujot font partie de ces démographes qui ont analysé l'état et les variations de la population dans une perspective sociale³¹. Le déclin de la fécondité qui caractérise les années 1960 peut donc être compris à la fois quantitativement et qualitativement. Il est alors plus aisé de concevoir le phénomène à partir d'un espace large, tel que la province de Québec, et de faire des comparaisons entre différents milieux de vie, comme ce pourrait être le cas entre le Kamouraska et les grandes villes. De plus, il faut mentionner à nouveau l'importance de l'ouvrage de Gauvreau, Gervais et Gossage, présenté à la section précédente. Cette synthèse représente une contribution importante pour la recherche, puisqu'elle allie différentes

³⁰ Marie-Pier Dion, « Une stratégie tranquille : Serge Mongeau et le centre de planification familiale du Québec dans la société québécoise, 1965-1972 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n°4 (2010), p. 497-520. Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, p. 193-237.

³¹ Roderic Beaujot, « Les deux transitions démographiques du Québec, 1860-1996 », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 29, n°2 (2000), p. 201-230. Et Danielle Gauvreau, « La transition de la fécondité au Québec : un exemple de transgression de la morale catholique ? », *Études d'histoire religieuse*, vol. 70, 2004, p. 7-22.

approches : un regard sur le privé, le public et le politique, l'utilisation de témoignages oraux, une perspective démographique, etc³².

Comme ce mémoire s'attarde spécifiquement aux catholiques, portons également notre regard sur les recherches au sujet de la morale religieuse et de la contraception : deux éléments très liés dans l'étude des couples franco-catholiques du Québec. À ce sujet, Gaston Desjardins fait partie des auteurs prolifiques³³. En s'intéressant à la pédagogie sexuelle entre 1930 et 1960, il analyse comment les visions traditionnelles de la sexualité évoluent pour s'arrimer aux besoins de la société. Il note entre autres l'ennoblissement de la sexualité et de la chasteté³⁴. L'auteur met au jour les stratégies que le discours catholique employait pour s'adapter aux changements en matière de sexualité ainsi que pour renouveler la conception de la famille et du bonheur conjugal. Martine Sevegrand a, pour sa part, contribué à l'historiographie française avec un ouvrage original centré sur des témoignages datant de 1924 à 1943³⁵. Elle y analyse des correspondances entre des fidèles catholiques et l'abbé Viollet, alors directeur de *l'Association du mariage chrétien* en France, sur des questions très intimes telles que la sexualité. Ce dernier ouvrage est particulièrement intéressant puisqu'il prouve de manière évidente l'angoisse des couples catholiques de cette époque face au principal but du mariage : la procréation.

³² Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, 346 p.

³³ Comme en témoigne sa monographie déjà citée.

³⁴ Gaston Desjardins, « La pédagogie du sexe : un aspect du discours catholique sur la sexualité au Québec (1930-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, n°3 (hiver 1990), p. 381-401.

³⁵ Martine Sevegrand, *L'amour en toutes lettres. Questions à l'abbé Viollet sur la sexualité (1924-1943)*, Paris, Albin Michel, 1996, 334 p.

En continuité avec les travaux précédents, des recherches plus récentes apportent des nuances quant aux rôles de la religion catholique et il sera important de les considérer dans notre mémoire. S'il est vrai que le clergé a longtemps prôné une sexualité destinée à la procréation, force est de constater qu'il a également tenté de s'arrimer au modèle de la famille moderne³⁶. Nous avons déjà évoqué un ouvrage important qui soutient cette position³⁷. Écrit par Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage, cette étude traite de la fécondité des familles québécoises et de la morale conjugale. Le chapitre six, particulièrement intéressant dans le cadre de ce projet, explique comment le discours catholique a influencé la morale conjugale en matière de limitation des naissances. À partir de témoignages oraux, Gauvreau, Gervais et Gossage démontrent comment il était difficile pour les couples, au cours de la période qui va de la fin de la Seconde Guerre à 1970, de faire le choix de recourir à d'autres méthodes contraceptives qu'Ogino-Knaus³⁸. On y révèle combien les couples catholiques attachés aux valeurs religieuses vivaient dans l'angoisse et la culpabilité s'il y avait une volonté de contrôler les naissances³⁹. Le chapitre sept, tout aussi pertinent que le précédent, établit les bases d'un changement de paradigme qui se serait installé dans la société au cours des années 1960. On note entre autres que les mœurs en matière de sexualité se libèrent en partie du contrôle religieux. Malgré qu'un portrait plutôt « traditionnel » de l'Église catholique soit présenté dans l'ouvrage, ce dernier appose aussi des nuances. En effet, on y aborde certains efforts progressistes du clergé dans l'objectif de s'arrimer aux besoins des

³⁶ Notons les exemples suivants : Isabelle Perreault, « Morale catholique et genre féminin : la sexualité dissertée dans les manuels de sexualité maritale au Québec, 1930-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n°4 (2004), p. 567-591; Martine Sevegrand, *L'Affaire Humanae Vitae. L'Église catholique et la contraception*, Paris, Karthala, 2008, 162 p. et Annie Lyonnais, « Contrôle de la moralité sexuelle et loi criminelle : de la répression de l'obscénité à l'adoption du Bill omnibus, 1953-1969 », *Mémoire de maîtrise (histoire)*, Université du Québec à Montréal, 2014, 121 p.

³⁷ Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, 346 p.

³⁸ *Ibid.*, p. 215.

³⁹ *Ibid.*, p. 219.

fidèles. Il va de soi que le présent mémoire de maîtrise s'inscrit en filiation avec les recherches de Gauvreau, Gervais et Gossage.

Mœurs et pratiques sexuelles dans les recherches

Pour parler de sexualité, il faut que les sociétés aient un rapport à cette réalité qui ne soit pas marqué par une abondance de tabous, comme c'était le cas dans la société traditionnelle canadienne-française⁴⁰. Les sociologues français Magali Uhl et Jean-Marie Brohm ont démontré dans un ouvrage sur la perspective sexuelle des chercheurs et des chercheuses en sciences humaines comment l'évolution des discours entretenus envers la sexualité dépend des pratiques et des rapports entre les sexes qui ont lieu au même moment⁴¹. Un important changement de paradigme en matière de sexualité, qui affecte de nombreuses recherches, survient à partir des années 1960. Comme le dit la spécialiste française d'histoire des femmes et du genre, Sylvie Chaperon, il y aurait alors eu une mise à jour, du moins partielle, de l'ordre sexuel⁴². Les gens, possédant de manière générale davantage de contrôle sur leur sexualité grâce à la contraception, sont désormais dans de meilleures dispositions pour appréhender l'évolution des représentations et des pratiques sexuelles.

⁴⁰ La récente publication des *lettres biologiques* du Frère Marie-Victorin, présentées par Yves Gingras, démontre bien comment des discussions sur la sexualité demeuraient secrètes et peu communes durant les années 1930 et 1940. Frère Marie-Victorin, *Lettres biologiques, recherches sur la sexualité humaine* (correspondance présentée par Yves Gingras), Montréal, Boréal, 2018 (1933-1944), 276 p.

⁴¹ Magali Uhl et Jean-Marie Brohm, *Le sexe des sociologues – La perspective sexuelle en sciences humaines*, Bruxelles, La Lettre volée, 2003, 143 p.

⁴² Sylvie Chaperon, « Histoire contemporaine des sexualités : ébauche d'un bilan historiographique », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°84 (2001), p. 3.

Au Québec, il faut attendre les années 1970 pour que la discipline sexologique s'institutionnalise. C'est alors que de premières études paraissent, comme celle des sexologues Claude Crépault et Robert Gemme qui sont des pionniers dans l'analyse de ces enjeux⁴³. Principalement, ils remarquent que les hommes ont des attitudes plus permissives que les femmes en matière d'agir et en viennent déjà à la conclusion, en 1975, que la sexualité n'est pas partagée également au sein des couples hétérosexuels.

Quelques années plus tard, en 1986, le sociologue Michel Dorais publie une réflexion à partir de ses expériences cliniques effectuées auprès de couples québécois⁴⁴. À son tour, il constate que les rapports hommes-femmes au sein de la vie sexuelle ne sont toujours pas égalitaires. Le plaisir ne serait pas partagé et, par conséquent, il remet en question, tout comme ce sera le cas dans ce présent mémoire, ladite libération sexuelle qui aurait eu lieu entre 1960 et 1980. Les propos de Mariana Valverde abondent également en ce sens⁴⁵. La chercheuse insiste cependant sur le renouvellement des mouvements féministes au courant des années 1960 et 1970 qui, à son avis, apporte une nouvelle éthique de la sexualité. Cela contribuerait à un plus grand plaisir féminin ainsi qu'à une normalisation de la sexualité non hétérosexuelle.

Durant les années 1990 au Québec, des études présentent de nouvelles variables sociales pouvant expliquer des évolutions dans les mœurs sexuelles. François Ricard

⁴³ Claude Crépault et Robert Gemme, *La sexualité prémaritale*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, 204 p.

⁴⁴ Michel Dorais, *Les lendemains de la révolution sexuelle*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 245 p.

⁴⁵ Mariana Valverde, *Sexe, pouvoir et plaisir*, Montréal, Les éditions du Remue-ménage, 1985, 241 p.

considère que les changements en matière de pratiques sexuelles entre 1960 et 1980 sont caractéristiques de la génération des « baby-boomers » et doivent être insérés dans un mouvement plus large de libéralisation progressive des mœurs pour être bien compris⁴⁶. Les études de l'historien Gaston Desjardins sont d'ailleurs utiles pour saisir l'évolution des mœurs dans la société québécoise catholique en matière de pratiques sexuelles. En effet, en portant principalement un regard sur les adolescents et les adolescentes entre 1940 et 1960, le chercheur remarque que la transformation du rapport à la sexualité s'effectue bien avant l'avènement de la pilule contraceptive, puisque la jeunesse du milieu du XX^e siècle souhaitait vivre de nouvelles expériences sociales et se libérer des normes, notamment celles qui sont transmises par les parents⁴⁷.

Il faut toutefois attendre les années 2000 pour voir une multiplication des études et une diversification des thèmes analysés dans le domaine de la sexualité⁴⁸. Gérard Bouchard propose d'ailleurs, en l'an 2000, un article marquant qui traite de la sexualité et des rapports sociaux des couples saguenéens entre 1860 et 1930⁴⁹. De manière générale, l'auteur avance que les Saguenéennes sont dans un rapport de genre inégalitaire au vu de la violence psychologique et physique qu'elles subissent à l'échelle microsociale, mais surtout, macrosociale. Autrement dit, les femmes reçoivent plus de pressions pour se conformer aux

⁴⁶ François Ricard, *La génération lyrique – Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.

⁴⁷ Gaston Desjardins, *L'Amour en patience – 1940-1960*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1995, 261 p.

⁴⁸ Nous pouvons penser aux deux études suivantes : François de Singly, « Intimité conjugale et intimité personnelle : à la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées », *Sociologie et société*, vol. 35, n°2 (2003), p. 79-96, ainsi que Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité – Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris, Hachette Littératures, 2004, 265 p.

⁴⁹ Gérard Bouchard, « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n°2 (2000), p. 183-217.

normes en matière de sexualité de la part des membres du clergé et des villageois et villageoises de leur communauté, que de la part de leur propre époux. Puisque Bouchard effectue son analyse à partir d'une collectivité rurale, les résultats pourront nous être utiles, dans ce mémoire, à des fins de comparaison avec la région du Kamouraska.

À la suite de cette publication par Gérard Bouchard, une partie de la communauté de chercheurs et de chercheuses en sciences sociales s'est penchée de façon plus significative sur le thème de la sexualité. Citons le cas d'Isabelle Perreault qui a mené une analyse à partir d'un corpus d'archives composé de manuels de pédagogie chrétienne sur la sexualité maritale⁵⁰. L'étude portait sur les discours proposés dans ces manuels qui, comme Perreault le souligne d'entrée de jeu, « alternent du moralisme chrétien à la psychologie individuelle ⁵¹ ». Elle aborde aussi l'impact des discours sur les pratiques sexuelles conjugales et sur les attitudes sexuelles proposées aux femmes. Du côté du Canada anglophone, un ouvrage important est celui d'Edward Shorter. Publiée en 2005, l'étude concerne l'évolution historique du désir sexuel. Ce dernier se transformerait, constamment, au gré des contextes culturels dans lesquels se situent les êtres humains⁵². Plus récemment, un ouvrage collectif dirigé par Jean-Philippe Warren rassemble plusieurs contributions scientifiques qui nous offrent un aperçu global de l'histoire de la sexualité au Québec durant le XX^e siècle⁵³. Cette publication qui date de 2012 permet de faire une mise au jour historiographique. Par ailleurs, l'objectif de Warren, en dirigeant ce collectif, était également de stimuler d'éventuelles

⁵⁰ Perreault, *loc.cit.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 567.

⁵² Edward Shorter, *Written in the Flesh. A History of Desire*, Toronto, University of Toronto Press, 2005, 321 p.

⁵³ Warren, *op.cit.*, 288 p.

recherches sur les enjeux liés à l'histoire de la sexualité. En effet, tous les articles présentent un sujet de discussion ou de débat parce que d'une manière ou d'une autre ils démontrent que la sexualité est non seulement une affaire de mœurs, mais aussi une affaire politique qu'il est possible d'analyser sous le prisme de l'histoire nationale québécoise⁵⁴.

Problématique

Comment les femmes catholiques et mariées du Kamouraska, entre 1960 et 1980, définissent-elles leur rapport à la sexualité ?

Considérant que les années 1960 à 1980 au Québec sont marquées par un discours contreculturel et un renouveau féministe, qui s'affirme en parallèle du discours religieux et traditionnel, il est intéressant de se pencher sur ce qui semble avoir grandement modifié les mœurs sexuelles et les rapports entre les hommes et les femmes durant ces décennies. La pilule contraceptive, qui fut accessible dès le début des années 1960 puis légalisée plus tard en 1969, est un phénomène qui soulève plusieurs questions⁵⁵. En effet, si les premières utilisatrices franco-catholiques reconnaissent l'efficacité de la pilule en matière de régulation des naissances, percevaient-elles d'autres changements occasionnés par la prise de cet anovulant, que ce soit dans les sphères sociales ou sexuelles ? Quant aux femmes qui n'utilisaient pas la pilule contraceptive après sa diffusion, voire même après sa légalisation, pourquoi ont-elles fait ce choix ? Également, outre la régulation des naissances par la pilule et les autres méthodes, est-ce que la période de 1960 à 1980 a permis aux épouses québécoises

⁵⁴ Warren, *op.cit.*, p. 15.

⁵⁵ Fédération québécoise pour le planning des naissances (octobre 2014), *Fédération du Québec pour le planning des naissances, Pour des choix et des droits en santé sexuelle et reproductive* [site Web], consulté le 11 avril 2020, <http://www.fqpn.qc.ca/public/informez-vous/contraception/la-fqpn-et-la-contraception/chronologie-3/>

de ressentir un plus grand contrôle sur leur sexualité ? Avaient-elles, au cours de la période étudiée, la possibilité d'exprimer leurs désirs et leur soif de plaisir, s'il y a lieu ? Qu'en est-il des régions éloignées où la morale catholique demeure, dans certains cas, plus longtemps présente ?

C'est en vue de répondre à ces questions que ce mémoire cherchera à savoir comment les femmes de la région de Kamouraska ont intégré la contraception dans leur vie et comment celle-ci a potentiellement transformé leur rapport à l'intimité maritale entre 1960 et 1980. Il sera ensuite plus aisé de comprendre la vie sexuelle et les mœurs dans les régions rurales et la manière dont les discours contreculturels et féministes, qui saisissent le Québec entre 1960 et 1980, ont pu influencer une région « éloignée » et très homogène sur les plans ethnolinguistiques et religieux.

À la lumière des apports des différentes études ci-haut mentionnées, nous formulons des hypothèses qui seront validées, surtout, à l'aide de l'histoire orale. Dans un premier temps, il est présumé que l'accessibilité aux méthodes contraceptives a eu pour effet de diminuer, chez leurs utilisatrices, l'angoisse liée aux grossesses non désirées. Nous suggérons aussi, dans un deuxième temps, que la légalisation de ces méthodes a permis d'atténuer le stress lié à la pression sociale et religieuse. Enfin, nous formulons une dernière hypothèse : si la pilule, méthode efficace de régulation des naissances, est source de certains changements, elle ne transforme pas pour autant en profondeur les rôles sexuels et, en particulier, les pratiques sexuelles attendues des femmes lors des relations intimes et physiques avec leur partenaire.

Sources orales et méthodologie

Pour l'historien Paul Thompson, la méthodologie de l'histoire orale vise deux objectifs. D'abord, celle-ci permet d'avoir accès à des informations sur des individus habituellement exclus des archives ensuite, elle sert à « élargir la connaissance des domaines difficiles d'accès à la vie sociale⁵⁶ ». Dans notre cas, comme nous l'avons mentionné plus tôt, le recours à l'histoire orale nous permettra de documenter un sujet bien peu présent dans les sources papier : l'histoire de la sexualité féminine. Des historiennes voient dans cette méthode d'autres utilités parallèles. Geneviève Dermenjian et Dominique Loiseau estiment qu'à « côté de la réinterrogation des sources écrites, les sources orales redonnent existence aux femmes en restituant leurs paroles, leurs actes, leurs pensées⁵⁷ ». L'historienne Christine Labrie, à la suite d'un mémoire de maîtrise en histoire orale, a d'ailleurs remarqué que prendre le temps d'écouter les propos de femmes âgées issues de la classe moyenne permet à celles-ci de se valoriser et de reconsidérer l'importance qu'a pu avoir leur vie⁵⁸. De toute évidence, ces réflexions sont intimement liées au concept de « l'autorité partagé⁵⁹ ». Loin de faire consensus dans la communauté historique, nous souhaitons préciser que, pour notre part, nous estimons essentiel d'obtenir le consentement des témoins et de les informer de tous les tenants et aboutissants du projet de recherche. Quant aux sources orales du Musée de la mémoire vivante, nous en ferons usage selon les limites indiquées par les témoins au moment de leur entrevue. Cependant, durant les étapes de l'analyse, nous ne procéderons à aucune re-

⁵⁶ Lemieux, *loc.cit.*, p. 217.

⁵⁷ Geneviève Dermenjian et Dominique Loiseau, « Les sources orales et l'histoire des femmes et du genre », dans Florence Descamps, dir., *Les sources orales et l'histoire*, Montréal, Boréal, 2006, p. 212.

⁵⁸ Labrie, *loc.cit.*, p. 150.

⁵⁹ Steven High, « Telling Stories : A reflection on Oral History and New Media », *Oral History*, n°38, (2010), p. 101 – 112. Aude Maltais Landry, « Un territoire de cent pas de côté : récits de la création d'une réserve indienne en territoire innu au milieu du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n°1-2, (2015), p. 19-50.

vérification auprès des témoins et nous nous contenterons d'interpréter la parole captée sur le vif, les jours d'entrevue. Cela ne nous empêchera pas, à la fin de notre processus d'analyse et après la publication des résultats, de partager ces derniers avec les témoins concernées. Nous espérons qu'elles pourront mieux comprendre et interpréter leur vie en ayant l'opportunité de comparer leur récit avec celui d'autres femmes.

Nul doute que les récits de vie sont des sources humaines à manipuler avec précaution et, par conséquent, la méthodologie de l'enquête orale nécessite de nombreuses étapes de travail comme nous le verrons dans les prochaines pages. Deux groupes témoins ont permis la réalisation de cette recherche. D'abord, nous avons nous-même rencontré douze informatrices en 2017⁶⁰. Ensuite, un second groupe de témoins provient des archives du Musée de la mémoire vivante⁶¹. Sur un total de douze récits, six sont ceux de femmes ayant un profil similaire à celles que nous avons rencontrées en 2017. Les six autres témoignages tirés de la collection du Musée de la mémoire vivante sont d'une importance secondaire pour notre recherche et seront traités comme des sources complémentaires. Notons que ces douze derniers récits de vie et de pratique ont été captés à des moments différents ainsi qu'avec des intentions de recherches variables, comme nous l'expliquerons un peu plus loin dans ce mémoire. Enfin, nous croyons que le croisement des propos de tous les témoignages nous permettra d'enrichir la qualité de l'analyse.

⁶⁰ Voir l'annexe A.

⁶¹ Voir l'annexe B.

Constitution du premier groupe témoin

Dans l'intention de constituer notre corpus de sources, nous avons établi un certain nombre de balises méthodologiques. Les douze femmes rencontrées dans le cadre de la recherche devaient avoir été engagées dans au moins un mariage hétérosexuel entre 1960 et 1980. Ce critère a été retenu afin de mieux comprendre les relations conjugales entre les hommes et les femmes dans le cadre considéré « sacré » du mariage catholique. En outre, les femmes composant le corpus, en plus d'avoir vécu au Kamouraska, devaient avoir été sexuellement actives entre 1960 et 1980, et avoir été en âge de procréer pendant cette même période⁶². Enfin, comme le soulignent les sociologues Ghiglione et Matalon, toutes démarches d'enquête orale, incluant la nôtre, est essentiellement qualitative et ne vise pas la représentativité statistique⁶³. Nous miserons surtout sur la force évocatrice des témoignages pour proposer des réponses à nos hypothèses.

Afin de trouver des femmes âgées de 60 à 90 ans, nous nous sommes principalement tournées vers la stratégie du « bouche-à-oreille » qui, comme l'indique Martine Roberge, spécialiste québécoise de la méthodologie d'enquête orale, « est un moyen efficace de se constituer une liste préliminaire de noms d'informateurs dont il faudra vérifier le potentiel par la suite. Enfin, les informateurs eux-mêmes permettent souvent d'ajouter des noms⁶⁴ ».

⁶² Précisons que les femmes ne devaient pas nécessairement répondre à ces critères pour toute la durée de la période (1960 à 1980). Ainsi, autant une femme qui aurait eu sa ménopause au début des années 1960 qu'une femme qui aurait eu ses premiers rapports sexuels dans le cadre du mariage à la fin des années 1970 seraient éligibles à intégrer le corpus.

⁶³ Rodolphe Ghiglione et Benjamin Matalon, *Les enquêtes sociologiques – Théories et pratiques*, Paris, Armand Colin, 1977, p. 53.

⁶⁴ Martine Roberge, *Enquête orale : trousse du chercheur*, Québec, CÉLAT, Laboratoire d'ethnologie urbaine de l'Université Laval, 1995, p. 21.

Lors de nos démarches, les premiers témoins potentiels ont été ciblés avec l'aide de membres de notre entourage qui habitent dans la région du Kamouraska⁶⁵. C'est de cette façon que nous avons rencontré les sept premières informatrices du corpus. Ces mêmes personnes, après avoir participé à l'entrevue, ont à leur tour proposé des témoins. Cela nous a permis de rencontrer quatre femmes supplémentaires.

En parallèle à la méthode du « bouche-à-oreille », nous avons également diffusé des appels à témoignages au sein de différents réseaux. Par exemple, nous avons distribué des affiches dans les locaux où des groupes sociaux, tels que les cercles de fermières et les clubs d'âge d'or, se rassemblent. Le réseau social *Facebook* fut aussi mis à profit, puisque nous avons créé une page publique spécifique pour le projet. De cette façon, une femme qui correspondait aux critères pour participer à la recherche a pu manifester son intérêt.

À la lumière de notre expérience, il ne fait aucun doute que la méthode du « bouche-à-oreille » est pertinente et efficace. Onze témoins sur douze ont été contactées par l'entremise d'une référence qui connaissait une autre interviewée et nous croyons que cela a contribué à l'établissement d'un lien de confiance entre les deux interlocutrices (le témoin et l'intervieweuse).

⁶⁵ J'ai moi-même une grande famille établie dans cette région. Son réseau de contacts m'a permis de téléphoner à des témoins potentiels, de vérifier si leur profil biographique correspondait aux critères de la recherche, puis de confirmer leur intérêt et leur disponibilité en vue d'une rencontre.

En conformité avec les exigences du comité d'éthique universitaire, un formulaire a permis de baliser le consentement de chaque témoin. Le comité pouvait ainsi vérifier si notre démarche était conforme à la politique institutionnelle de recherche auprès des êtres humains. Bien qu'il ait parfois semblé lourd aux yeux des interviewées, à cause de ses nombreuses pages, le formulaire de consentement était cependant utile pour établir des ententes claires. D'entrée de jeu, les témoins savaient à quelles fins leurs propos allaient éventuellement être utilisés, c'est-à-dire pour la rédaction de ce présent mémoire et, s'il y a lieu, pour des communications publiques et des publications d'articles scientifiques. Le formulaire de consentement réservait également une section au sujet de l'anonymat. Presque la totalité des femmes a manifesté son désir de demeurer anonyme. Au vu de ces réactions, nous avons finalement choisi d'anonymiser tous les témoignages en substituant les noms par des pseudonymes et en omettant certaines histoires de vie qui permettraient trop facilement de reconnaître des témoins.

Par ailleurs, nous jugions important d'enregistrer les entrevues sur un support audio. De cette façon, durant la rencontre, l'attention peut être dirigée vers le témoin et non sur la prise de notes manuscrites. Également, l'analyse est plus fine et complète lorsqu'il est possible d'écouter a posteriori les entretiens. Même si les témoins avaient la possibilité de refuser l'enregistrement vocal, elles ont toutes accepté. Cependant, nous croyons que nous n'aurions pas eu autant d'approbations si nous avions proposé l'utilisation d'une caméra. En somme, le but était de rendre les gens à l'aise autant que possible afin de faire ressortir des discours riches en informations.

Outre le formulaire de consentement, nous avons également fait remplir des fiches d'identification afin d'obtenir des renseignements tels que l'âge, la scolarité et les emplois du temps⁶⁶. Selon Martine Roberge, colliger ces informations factuelles a pour but de « déterminer un profil social représentatif de la population visée. Ces critères varient en fonction de l'échantillonnage, des objectifs de l'enquête et du choix du type d'enquête; ils conditionnent les résultats des enquêtes et leur interprétation⁶⁷ ».

Le guide d'entretien est également un volet de la recherche qui fut préparé minutieusement. Les questions ont été construites dans la perspective de mener des entrevues semi-dirigées⁶⁸. Roberge caractérise ce type d'entrevue « par une formule souple dans la façon de recueillir les informations : il permet à l'informateur de se raconter lui-même tout en faisant intervenir le collecteur pour préciser les propos⁶⁹ ». Ainsi, nous souhaitons obtenir de la part des témoins, des récits de vie dont certains épisodes (comme un mariage ou une grossesse) seraient particulièrement détaillés. Encore selon Martine Roberge, les récits de vie relatent, généralement de façon chronologique, « les grands événements de la vie de l'informateur [...] auxquels se greffent des activités, des pratiques. Le récit de vie décrit les événements tels qu'ils ont été vécus par le témoin⁷⁰ ». Au vu de ces derniers éléments, nous avons conçu un guide d'entretien qui respecte à la fois la chronologie de la vie (de l'enfance

⁶⁶ Ces informations sont regroupées dans le tableau « profil général des témoins » de la page 30 et constituent également l'annexe A.

⁶⁷ Roberge, *op.cit.*, p. 21.

⁶⁸ Nous avons donc exclu les entrevues de type libre et dirigé. Roberge, *op.cit.*, p. 13.

⁶⁹ Roberge, *op.cit.*, p. 14.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 15.

à l'âge adulte) et qui insiste sur certaines thématiques reliées à notre sujet de recherche (rapport à la religion, contraception, etc.)⁷¹.

Par ailleurs, dans le guide d'entretien, nous avons d'abord noté des questions générales, suivies d'interrogations plus spécifiques. Les éléments de discussion liés aux relations intimes et sexuelles étaient pour leur part consignés à la fin du questionnaire. Nous avons établi cette progression dans l'objectif de mettre les témoins à leur aise avant de parler plus spécifiquement de la sexualité. Cependant, « comme le déroulement réel d'une entrevue ne suit pas nécessairement l'ordre du plan d'enquête, l'enquêteur doit bien connaître et posséder son outil de travail ⁷² ». De cette façon, également, la personne qui mène l'échange est disposée à laisser une certaine souplesse à l'informatrice ou à l'informateur qui se raconte et à intervenir aux bons moments lorsque le témoin s'éloigne du sujet⁷³.

Pour mener les entrevues, nous avons d'abord pris contact avec nos témoins en effectuant des appels téléphoniques. Nous nous sommes ainsi entendues sur une date et sur un lieu. En tout temps, les entrevues se sont déroulées à la maison privée du témoin, dans la cuisine ou dans une autre pièce et toujours l'écart des membres de la maisonnée s'il y en avait. Les premiers contacts verbaux ont été, à notre avis, particulièrement bénéfiques pour introduire notre sujet de recherche, entamer une discussion et préparer mentalement les

⁷¹ Voir l'annexe A-1.

⁷² Roberge, *op.cit.*, p. 20.

⁷³ *Ibid.*

informatrices à la situation d'entretien. Ce fut là l'occasion d'établir les premiers liens d'une relation de confiance.

Après tous les entretiens, qui ont duré en moyenne 1 h 40, nous avons pris le temps de noter nos impressions et nos commentaires. Au moment de réaliser les verbatims, ces notes que nous avons préalablement prises nous ont aidée à nous ramener dans l'esprit de la rencontre. Une fois cette étape terminée, nous avons examiné les propos des témoins avec l'aide de deux méthodes complémentaires définies par le sociologue Jean-Claude Kaufmann. L'analyse interne (aussi nommée longitudinale) fut notre première étape au moment d'observer les résultats⁷⁴. En effet, nous avons vérifié la cohérence de toutes les entrevues en traçant chronologiquement les différentes étapes des parcours de vie de nos témoins. Par la suite, nous avons comparé nos témoignages entre eux en effectuant une analyse thématique (aussi appelée transversale)⁷⁵. Cela implique de comparer les propos de nos informatrices sur des thématiques précises comme l'éducation sexuelle reçue durant l'enfance, les fréquentations avec les hommes, la maternité, la sexualité, etc. Par ailleurs, il est essentiel de mentionner qu'après avoir décortiqué les entretiens que nous avons menés, l'exercice fut répété avec les entrevues issues de la collection du Musée de la mémoire vivante.

⁷⁴ Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996, p. 75.

⁷⁵ *Ibid.*

Constitution du second groupe témoin et du corpus complémentaire

Les douze autres témoignages qui figurent dans notre analyse sont issus de la collection d'archives orales du Musée de la mémoire vivante. Situé à Saint-Jean-Port-Joli, ce musée fondé en 2007 « se consacre aux histoires de vie et aux témoignages sous toutes leurs formes (orales, écrites et graphiques). Il conserve, étudie et met en valeur la mémoire de ses publics dans le but d'enrichir leur compréhension du monde et de transmettre ces repères culturels aux générations futures⁷⁶ ».

En 2020, près de 3000 récits de vie, récits de pratiques et récits d'épisode sont colligés dans une base de données numériques qui favorise la conservation et la pérennité des archives. Tous les entretiens qui s'y trouvent ont été récoltés selon une démarche ethnologique et éthique. Les entretiens ayant les autorisations nécessaires pour être consultées publiquement sont consignés dans la base de données accessible aux visiteurs du musée. En effet, si le musée présente des expositions en salle, il a tout de même aménagé un espace pour ceux et celles qui, comme nous, souhaitent consulter les témoignages disponibles.

Pour utiliser la base de données, un moteur de recherche permet d'effectuer des investigations par mots clés, par pratiques culturelles⁷⁷, par témoin ou par projet⁷⁸. Dans le

⁷⁶Corporation Philippe-Aubert-de-Gaspé (mise à jour : 2020), *Musée de la mémoire vivante* [site Web], consulté le 1^{er} mai 2020, <http://www.memoirevivante.org/SousOnglets/AfficheSousOnglet?SousOngletId=19>

⁷⁷ Les pratiques culturelles suggérées sont issues de l'ouvrage suivant : Jean Du Berger, *Grille des pratiques culturelles*, Québec, Septentrion, 1997, 406 p.

⁷⁸ Quelques entrevues effectuées par le Musée de la mémoire vivante pour des fins spécifiques (comme l'anniversaire d'un village ou la documentation d'une exposition en salle) sont regroupées par projet.

cadre de ce mémoire, nous avons mené une recherche par mots clés en utilisant les termes suivants : *religion, sexualité, contraception, maternité, grossesse, mariage, fréquentations, famille, femmes* et *Kamouraska*. Les entrevues proposées pour chaque mot clé étaient évaluées selon leur degré de pertinence. Ainsi, après l'entrée du mot « mariage », les entrevues ayant cinq étoiles traitaient spécifiquement du mariage alors que celles qui n'avaient qu'une étoile abordaient brièvement le sujet. De plus, toutes les entrevues de la base de données muséales sont accompagnées d'une fiche descriptive, ce qui a facilité nos recherches lorsque nous étions sur place. En effet, avec les entretiens se trouvent un sommaire, une description, le nom du témoin, le nom de l'intervieweur ou de l'intervieweuse, la durée, le type d'entrevue (dirigée, semi-dirigée ou libre), le type de témoignage (récit de vie, récit de pratique ou récit d'épisode), le type d'enregistrement (audio ou vidéo), une liste des pratiques culturelles abordées dans l'enregistrement, le lieu et la date de captation ainsi qu'un guide d'écoute partiel. C'est à l'aide de toutes ces données informatives que nous avons pu évaluer si des témoins cadraient dans notre recherche.

Témoignages de femmes : le second groupe témoin

Sur les douze témoignages que nous avons sélectionnés depuis la collection du Musée de la mémoire vivante, la moitié constitue un second groupe témoin. Plus précisément, ce sont six profils de femmes que nous avons ajoutés dans l'analyse de cette recherche. Initialement, les propos ont été récoltés dans l'objectif d'être intégrés à l'exposition en salle « Partir pour la famille⁷⁹ » en 2014. Les sujets abordés sont toujours liés à la fécondité, aux

⁷⁹ Corporation Philippe-Aubert-de-Gaspé, *op.cit.*,
<http://www.memoirevivante.org/SousOnglets/AfficheSousOnglet?SousOngletId=3>

naissances, à la maternité, etc. Si plusieurs témoignages ont fait partie de l'exposition muséale, nous en avons seulement ciblé six. Il s'agit de femmes qui avaient un profil similaire à celles que nous avons rencontrées en personne. Elles ont toutes eu une vie sexuelle active à un moment entre 1960 et 1980, elles sont toutes mariées et catholiques et elles viennent du Kamouraska ou, à la limite, de la grande région de la Côte-du-Sud.

Témoignages d'hommes : le corpus complémentaire

Les hommes dont le témoignage figure dans l'analyse de ce mémoire sont tous intégrés dans le corpus complémentaire de sources orales. D'une part, c'est parce que les contextes autour de l'enregistrement de ces témoignages diffèrent largement de nos propres enquêtes de terrain. D'autre part, c'est parce que nous avons choisi dans ce mémoire de mettre à l'avant-plan les perceptions des femmes. Néanmoins, par souci de diversifier les visions et les discours, nous avons jugé pertinent l'ajout de sources secondaires. Parmi ces informateurs, deux hommes mariés abordent brièvement la vie maritale dans le cadre d'une entrevue au sujet de leur vie quotidienne à Saint-Pamphile. Ensuite, un ancien médecin interrogé sur sa carrière parle de l'obstétrique et des chambres des naissances à Kamouraska. Finalement, trois clercs dont l'entrevue documentait principalement l'histoire de la paroisse du lac Trois-Saumons, près de Saint-Jean-Port-Joli et de Saint-Aubert, ont fait mention de nombreux changements dont ils ont été témoins dans la pratique de la religion catholique au Québec.

En sommes, les douze témoignages issus du Musée de la mémoire vivante ajoutent une valeur à l'analyse de ce mémoire. En effet, croiser des propos similaires qui ont été récoltés par différentes intervieweuses et pour des intentions de recherche variables est révélateur de l'ampleur de certains phénomènes sociaux. Malgré cela, il est nécessaire de préserver une certaine distance critique et de favoriser les récits pour lesquels nous sommes l'enquêtrice. En effet, aucun des douze témoignages choisis dans la collection du Musée de la mémoire vivante n'a fait l'objet de la même méthode de travail que celle que nous avons appliquée auprès des témoins du premier groupe. Par conséquent, les témoignages du deuxième groupe témoin et du corpus complémentaire seront utilisés avec précaution.

Figure 1 – Profil général des témoins

Premier groupe témoin : les entrevues que nous avons menées dans le cadre de cette recherche									
Témoins⁸⁰	Naissance	Famille d'origine	Scolarité	Emploi(s) du temps principal(aux)	Année du mariage	Nombre d'enfants	Cohabitation intergénérationnelle	Contraception(s)	Région ou ville(s) de résidence au cours de la vie
Alexandrine	1940	Agriculteurs; famille nombreuse	École normale	Institutrice; mère au foyer	1963	6	Oui	Coït interrompu; Ogino-Knaus	Saint-Pacôme
Adèle	1957	Agriculteurs (et père menuisier); dernière enfant de la famille (10 ^e)	CÉGEP	Infirmière; mère au foyer	1978	3	Non	Symptothermique ; pilule	Saint-Pascal; La Pocatière
<u>Annie</u>	1953	Agriculteurs; 12 ^e d'une famille de 13 enfants	CÉGEP	Technicienne en éducation spécialisée	1978	2	Non	Pilule	Rivière-Ouelle; Saint-Pacôme
<u>Rose</u>	1948	Agriculteurs; l'aînée d'une famille de 8 enfants	CÉGEP	Infirmière; mère au foyer	1971	2	Non	Pilule	Saint-Adalbert; Rivière-du-Loup; Gaspésie; Québec; Saint-Pacôme
Marie-Jeanne	1928	Agriculteurs; l'aînée d'une famille de 8 enfants	4 ^e année; cours de couture	Domestique dans une maison privée; couturière; mère au foyer	1950	8	Oui	Ogino-Knaus	Mont-Carmel
Thérèse	1919	Agriculteurs; famille nombreuse	5 ^e année	Ouvrière dans une usine de textile; mère au foyer	1940	14 (16 grossesses)	Oui	Aucune	Mont-Carmel; Saint-Gabriel Lalemant
Marie-des-Neiges	1941	Agriculteurs (père bûcheron saisonnier et mère qui fait des travaux pour des particuliers); famille de 8 enfants	6 ^e année	Femme de ménage; mère au foyer	1958	3 (2 sont morts avant l'âge de 6 mois)	Non	Aucune	Saint-Pacôme; Cacouna
Apolline	1938	Agriculteurs; aînée d'une famille de 8 enfants	6 ^e année	Mère au foyer	1956	8	Oui	Aucune	Mont-Carmel
<u>Louise</u>	1949	Agriculteurs; famille nombreuse	CÉGEP non complété	Mère au foyer; commis de comptoir	1974	2	Non	Pilule	Saint-Alexandre de Kamouraska; Matane; Sept-Îles
Marie-Paule	1933	Agriculteurs; 4 ^e d'une famille de 7 enfants	7 ^e année	Mère au foyer; bouchère	1953	6 (8 grossesses)	Oui	Ogino-Knaus; Coït interrompu; abstinence périodique	Saint-Philippe-de-Néri
Murielle	1937	Agriculteurs; famille nombreuse	École normale	Institutrice; mère au foyer	1960	6	Oui	Ogino-Knaus	Mont-Carmel
Diane	1940	Agriculteurs; famille nombreuse	École normale	Mère au foyer; bouchère	1960	4	Oui	Ogino-Knaus	Saint-Pascal; Saint-Philippe-de-Néri
Deuxième groupe témoin : femmes mariées – archives du Musée de la mémoire vivante									
Fernande Cloutier	1931	Agriculteurs; famille de 9 enfants	École d'arts ménagers	Mère au foyer	1956	4	Oui	Ogino-Knaus	L'Islet
Gabrielle Garon	1922	Agriculteurs	?	Mère au foyer	1944	14	Oui	Aucune	La Pocatière
Laura Pelletier	1927	Agriculteurs; aînée d'une famille de 8 enfants	Retirée de l'école à 13 ans	Mère au foyer	?	5	?	?	Sainte-Hélène-de-Kamouraska;

⁸⁰ Les témoins dont le pseudonyme ou le nom est souligné ont mentionné avoir eu une vie sexuelle prémaritale.

									Saint-Jean-Port-Joli
Miguelle Douville	1928	?	?	?	Milieu des années 1950	3	Non	?	La Pocatière
Yvette Bérubé	1941	?	?	Commis dans une boutique; mère au foyer	Milieu des années 1960	2	Oui	Aucune	Rivière-du-Loup; Saint-Alexandre de Kamouraska
Jacqueline Ouellet	1934	Agriculteurs; 4 ^e enfant d'une famille de 13	6 ^e année	Sage-femme; sanatorium de Québec; mère au foyer	1959	7	Non (mais la ferme était familiale)	Ogino-Knaus	Saint-Pascal-de-Kamouraska

Corpus complémentaire de témoins : hommes mariés, médecin et abbés – Archives du Musée de la mémoire vivante

Henri-Paul Pelletier	Né en 1923, M. Pelletier fréquente une école de Saint-Pamphile jusqu'à l'âge de 12 ans. Par la suite, il aide ses parents en effectuant des travaux comme cultivateur et comme acériculteur. Il pratique d'ailleurs ces métiers durant toute sa vie. Dans les années 1940, il se marie et son épouse emménage chez ses parents et lui.
Réal Morin	M. Morin est né en 1939 à Saint-Pamphile. Il arrête d'aller à l'école à partir de 15 ans puisqu'il s'engage dans un chantier de bûcheron. Son mariage a lieu durant les années 1960 et son épouse cohabite avec ses parents et lui.
Dr. Jean Dumais	Né en 1932, Jean Dumais devient médecin et instigateur des chambres de naissances dans le Kamouraska. Il commence à pratiquer l'obstétrique dès les années 1950.
Abbé Marcel Lamonde	L'abbé Marcel Lamonde a été vicaire auxiliaire et desservant dans la paroisse du lac Trois-Saumons de 1966 à 1991.
Abbé Martin Lamarre	Né en 1925 à L'Islet, l'abbé Martin Lamarre est le onzième d'une famille de quinze enfants. Il fait ses études de prêtrise à l'École Apostolique de Lévis. Il se consacre quelques années à l'enseignement religieux avant de devenir Vicaire dans la paroisse du lac Trois-Saumons.
Mgr André Gaumont	Mgr André Gaumont est né en 1936. Il fait ses études de prêtrise aux Grands séminaires d'Ottawa et de Paris. Il enseigne dans le domaine théologique avant de devenir desservant dans la paroisse du lac Trois-Saumons, de 1975 à 1980, où il s'est d'ailleurs impliqué bénévolement au sein de la communauté locale.

L'organisation des chapitres en quatre temps

Pour répondre aux hypothèses que nous avons précédemment énoncées, qui visent à mieux comprendre comment des Kamouraskoises définissent leur rapport à la sexualité entre les années 1960 et 1980, nous analyserons les données issues de nos recherches en histoire orale à l'intérieur de quatre chapitres. D'abord, nous nous intéresserons à l'éducation sexuelle que nos témoins ont reçue (ou non) durant leur enfance. Les premières informations que ces femmes ont eues au sujet de la sexualité ont sans contredit influencé leur vision de l'intimité une fois qu'elles sont devenues des adultes. Par ailleurs, les périodes de l'enfance et de l'adolescence sont marquantes dans la vie de toutes femmes. En effet, ces âges témoignent notamment de l'arrivée des menstruations, de l'apparition des seins, parfois de premières relations affectives et souvent de premiers questionnements à l'égard de la maternité.

Le second chapitre, pour sa part, sera orienté sur le mariage et sur les premières années de la vie conjugale. Plusieurs éléments marquent cette période, pour nos témoins, comme le fait de quitter la maison parentale, la vie en couple, la découverte de la sexualité, l'arrivée d'un premier enfant, etc. En somme, c'est un chapitre qui nous permettra de voir les rapports de genre et de pouvoir au sein de l'intimité maritale ainsi que l'influence potentielle des membres de la famille immédiate sur les jeunes ménages.

Le troisième chapitre s'intéressera à la morale catholique. Il a semblé nécessaire, en effet, de consacrer une section entière à cet aspect puisqu'il s'agit d'une influence non négligeable dans la vie sexuelle de nos informatrices. Nous verrons que, même si les témoins s'estiment de manière générale moins pratiquantes que leur mère ou leurs grands-mères, elles

sont nombreuses à ressentir le poids de la morale catholique lorsqu'elles choisissent une méthode contraceptive.

Enfin, le dernier chapitre, le quatrième, portera sur le plaisir sexuel du point de vue des femmes de nos corpus. Comme la plupart n'ont pas utilisé la pilule contraceptive et ont priorisé la méthode Ogino-Knaus, leurs relations sexuelles étaient intimement liées à la fécondité. Nous verrons comment ces femmes ont inclus, ou non, des notions de plaisir dans une génitalité qui exclut rarement la possibilité de tomber enceinte. Un regard sera finalement porté sur une thématique actuelle pour les témoins que nous avons rencontrées : leur sexualité au moment où nous avons mené l'enquête.

Chapitre 1 : Ces mots qui manquent à l'éducation sexuelle

Il n'y a nul doute que pour étudier le rapport à la sexualité des femmes mariées de la région de Kamouraska entre 1960 et 1980, il est essentiel de considérer l'éducation sexuelle que ces dernières ont reçue durant leur enfance soit, approximativement, entre 1930 et 1960. Force est de constater que cette période, du moins en Amérique du Nord, témoigne de l'intégration lente, mais progressive, d'une nouvelle vision de la sexualité. D'ailleurs, ces changements sociaux ont notamment donné lieu à un symposium sur l'éducation familiale, en 1967 à Toronto. Lors de cet événement, la docteure Mary Calderone, alors directrice générale du SIECUS (Sex Information and Education Council of the United States), exposait les bouleversements en matière de comportements prémaritaux¹. Selon la docteure, si le coït est davantage pratiqué par les jeunes non-mariés à partir des années 1940, il ne s'agit toutefois pas d'une information suffisante pour qualifier l'état des pratiques prémaritales. Calderone indique que cette période témoigne plutôt d'une jeunesse ayant une meilleure attitude que leurs aîné.e.s envers la sexualité. Le sentiment de culpabilité est moins présent et l'ambition de bien s'informer permet de comprendre davantage les désirs des autres individus, mais aussi, son propre corps et ses propres fantasmes². En somme, la directrice générale du SIECUS estime que ce qui constitue le plus grand vecteur de changement n'est pas la pratique concrète et physique des relations sexuelles, mais plutôt, la façon qu'ont les gens d'exprimer leurs préférences en la matière³.

L'importance majeure réside plus dans une acceptation plus grande du comportement prémarital pré-coïtal que dans l'augmentation de

¹ Mary Calderone, « Sexualité humaine. Attitudes et éducation », dans Don Mills, dir., *L'éducation familiale, une responsabilité communautaire*, trad. de l'anglais par Roger Marquis, Sillery, Québec, 1967, p. 5-6.

² *Ibid.*

³ Calderone, *op.cit.*, p. 5.

l'accomplissement effectif de ce comportement. Ainsi la culpabilité est-elle aujourd'hui une réaction moins fréquente et moins intense. En ce sens, nos jeunes ne sont pas moins certains de leur point de vue que ne l'étaient leurs parents ou leurs grands-parents – au contraire, ils sont probablement plus convaincus de leurs attitudes sexuelles. La différence c'est qu'ils sont plus ouverts au dialogue et désirent comprendre les attitudes différentes; de ce fait, la conscience du public est augmentée d'autant⁴.

Le Québec n'est pas étranger à ces changements qui se manifestent surtout auprès des enfants et des groupes adolescents à la même période. Celle-ci est, en effet, marquée par un timide déploiement de l'éducation sexuelle qui a pour objectif général de faire connaître le fonctionnement du corps humain ainsi que le déroulement des relations physiques et intimes. Par conséquent, de nouveaux enjeux se présentent au sein du discours social. « La pédagogie de la sexualité s'avère un domaine stratégique à travers lequel chacun propose ses valeurs et ses espérances sociales. Derrière les besoins de l'enfant se profile aussi la promotion de critères de réussite familiale », observe Gaston Desjardins⁵. Le manuel catholique de pédagogie sexuelle *Parlons à nos enfants*, publié au Québec en 1948, témoigne concrètement de cette nouvelle réalité; il affirme à maintes reprises l'idée qu'« une bonne initiation sexuelle est la sauvegarde de la pureté et non sa perte⁶ ». En revanche, il faut tout de même garder à l'esprit que les modèles sexuels véhiculés dans ce type de manuels sont définis par plusieurs stéréotypes de genre. Le but premier de la sexualité est alors la fondation d'une famille⁷.

⁴ Calderone, *op.cit.*, p. 6.

⁵ Gaston Desjardins, « La pédagogie du sexe : Un aspect du discours catholique sur la sexualité au Québec (1930-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, n° 3 (hiver 1990), p. 382.

⁶ Roméo Meloche, *Parlons à nos enfants, Une bonne initiation sexuelle des enfants et des adolescents*, Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1948, p. 51.

⁷ Meloche, *op.cit.*, p. 51.

Outre ce dernier ouvrage, il est possible de trouver un nombre important de documents portant sur la pédagogie sexuelle au cours de la période étudiée. C'est d'ailleurs à l'aide de ces publications que l'historien Gaston Desjardins analyse le discours catholique rattaché à la pédagogie sexuelle. Il en ressort trois tendances qui s'enchevêtrent plus ou moins entre 1930 et 1960⁸. D'une part, on note l'éducation à la chasteté : celle-ci sert principalement à préserver la morale des enfants qui doivent intégrer un comportement vertueux intrinsèquement lié aux valeurs chrétiennes⁹. Également, Desjardins souligne que l'éducation par les parents est de plus en plus importante dans le parcours des enfants et elle favorise l'ennoblissement de la sexualité. Il s'agit là d'une stratégie visant à promouvoir une sexualité dite saine, modeste et mettant en valeur la reproduction familiale. Finalement, Desjardins appelle « pédagogie nouvelle » le mouvement qui s'installe graduellement dans l'après-guerre. En fait, l'établissement de nouveaux organismes d'intervention sociale permet une éducation sexuelle vulgarisée et davantage arrimée aux besoins de la jeunesse québécoise¹⁰. Dans cette mouvance, nous pouvons penser aux ouvrages de référence *Ce que toute jeune fille devrait savoir*¹¹ ou *Ce que toute jeune femme devrait savoir*¹², les lectures d'Alexandrine lorsqu'elle était une jeune adulte¹³. Publié de nombreuses fois à partir de 1942 et traduit dans plusieurs langues, une version pour les garçons existait également¹⁴.

⁸ Desjardins, *loc.cit.*, p. 381.

⁹ *Ibid.*, p. 383.

¹⁰ *Ibid.*, p. 392.

¹¹ Mary Wood-Allen, *Ce que toute jeune fille devrait savoir* (v.o. : What a Young Woman Ought to Know), Genève, J.-h. Jeheber, 1942, 240 p.

¹² Emma-Frances-Angell, *Ce que toute jeune femme devrait savoir* (v.o. : What a Young Wife Ought to Know), Genève, J.-h. Jeheber, 1942, 240 p.

¹³ « Alexandrine » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

¹⁴ Mary Wood-Allen, *Ce que tout jeune homme devrait savoir* (v.o. : What a Young Man Ought to Know), Genève, J.-h. Jeheber, 1942, 179 p.

À la lumière des discours normatifs ambiants à l'époque, il est plausible que les femmes de la région de Kamouraska, actives sexuellement après 1960, aient reçu une éducation sexuelle plus explicite que celle de leurs aïeules. Cependant, il ne faut pas perdre de vue le fait que la région de Kamouraska vit, au même moment, une réalité particulière liée à plusieurs facteurs. En effet, tout ce qui a trait à la pédagogie nouvelle soulignée par Desjardins a pu avoir une moindre portée dans ce milieu rural, loin des grands centres culturels, marqué d'une empreinte catholique considérable et où demeure un bassin de population particulièrement homogène sur le plan socioculturel. D'ailleurs, dans une étude déjà citée sur la sexualité paysanne au Saguenay entre 1860 et 1930, Gérard Bouchard souligne que, malgré de nombreux traits similaires aux régions métropolitaines, les régions plus éloignées pouvaient avoir des spécificités¹⁵. Il reste à établir quels éléments sont réellement déterminants en matière de sexualité, qu'il s'agisse de l'influence de la communauté, de la religion ou de la culture populaire, de 1930 à 1960 au Kamouraska.

Dans une perspective chronologique, il sera intéressant dans ce premier chapitre, d'aborder en premier lieu l'enfance des répondantes de notre enquête et son rapport à la sexualité. Comme Miguelle qui se cachait pour écouter les conversations de sa grand-mère, la plupart des femmes ont appris sur des sujets considérés tabous en tendant l'oreille à des discussions où elles n'étaient pas les bienvenues¹⁶. En second lieu, c'est la puberté qui sera étudiée. En effet, aux yeux des témoins du présent corpus, l'arrivée des menstruations est un

¹⁵ Gérard Bouchard, « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 2 (2000), p. 216.

¹⁶ « Miguelle Douville (1929-2018) – 2014-0008 » (4 mars 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Judith Douville.

événement marquant dans leur vie de jeune fille. Finalement, une troisième section traitera des fréquentations prémaritales. En tout temps, les récits de vie seront au cœur de l'analyse puisqu'ils permettent une meilleure compréhension des pratiques populaires encourues à l'époque.

1.1. La sexualité à travers les lunettes des enfants

À la lumière des propos des femmes de nos corpus de sources orales, on remarque que l'univers lié à la sexualité était invisible, voire farfelu, lorsqu'elles étaient enfants. C'est surtout l'imaginaire rattaché aux grossesses qui semble avoir marqué toute une génération d'habitants et d'habitantes du Kamouraska. Si aucun des témoins n'a affirmé avoir assisté à un accouchement durant l'enfance, différentes histoires et légendes, montées de toutes pièces par les adultes à l'époque, nous ont été racontées par la majorité des femmes rencontrées en 2017 et par celles que le Musée de la mémoire vivante a interviewées. Bien que ces histoires nous soient aujourd'hui transmises sur un ton amusé, les interlocutrices sont nombreuses à postuler que cela n'était ni pertinent ni pédagogique. De manière générale, le maintien de ces tabous dans la société avait pour but de préserver un certain ordre social. Comme le rappelle Gérard Bouchard, « la religion catholique avait le souci de sacraliser la sexualité en l'élevant à une très haute valeur morale qui convenait à sa finalité première : la procréation »¹⁷. Cette finalité devant se dérouler dans le cadre du mariage, les enfants en étaient automatiquement exclus. « Il fallait nous tenir loin du péché ¹⁸», ajoute Marie-Jeanne.

¹⁷ Bouchard, *loc.cit.*, p.190.

¹⁸ « Marie-Jeanne » (1 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

D'entre tous les mensonges narrés pour expliquer une nouvelle naissance, celui qui semble avoir été le plus populaire implique une intervention des « Sauvages ». Cette interprétation raciste, pointant faussement du doigt les Autochtones d'Amérique du Nord, a été mentionnée par cinq femmes du corpus ayant 80 ans ou plus¹⁹. On racontait alors que les « Sauvages », qu'on estimait lâches et insensibles, abandonnaient des poupons à proximité de la maison familiale. Par conséquent, les parents, pendant que les autres enfants étaient partis chez un membre du voisinage, recueillaient le bébé. C'est ainsi qu'il y avait un nouveau petit frère ou une nouvelle petite sœur dans le ménage. On constate ici que l'ensemble du mensonge n'implique aucune intervention charnelle, ce qui à l'époque, croit-on, préserve les oreilles chastes des enfants²⁰. Cette histoire, qui nous semble bien saugrenue, l'est encore plus pour Fernande Cloutier²¹. En effet, elle raconte que les « Sauvages », en plus d'abandonner un nourrisson, battaient sa mère (ce qui expliquait que celle-ci doive se reposer le temps des relevailles)²². Par conséquent, il y a là une banalisation de la violence envers les femmes qui avait le potentiel d'effrayer toute jeune fille devant le monde de la maternité. Toutefois, en vieillissant, les enfants devinent bien que « Les Sauvages s'en viennent ²³ » est une phrase qui relève davantage de la fiction et s'avère être une légende au même titre que celle du Père Noël! Malgré tout, ce type de langage est de mise et il facilite l'expression d'une réalité pour laquelle on ne souhaite pas prononcer les mots justes.

¹⁹ « Fernande Cloutier (1931-2019) – 2014-0013 » (3 mai 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Danièle Laforce; « Alexandrine »; « Marie-Jeanne »; « Marie-Paule » (23 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Murielle » (25 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

²⁰ Desjardins, *loc.cit.*, p. 384.

²¹ « Fernande Cloutier ».

²² *Ibid.*

²³ « Marie-Paule ».

D'autres mensonges pour expliquer les naissances étaient colportés. En effet, les histoires de poupons trouvés sous des feuilles de chou ou apportés par la cigogne ont bel et bien été entendues par plusieurs enfants, du moins entre 1940 et 1950²⁴. Le « p'tit Jésus » aussi, disait-on, offrait des bébés aux parents. D'ailleurs, une des femmes du corpus raconte qu'à la venue de l'une de ses petites sœurs, elle était consternée que ses parents aient accepté l'enfant. Estimant que la petite était laide et qu'elle avait été mal choisie par Jésus, elle espérait être en mesure de retourner sa nouvelle sœur d'où elle venait²⁵!

En 1936, dans son enquête ethnologique au cœur de la paroisse de Saint-Denis-de-Kamouraska, l'anthropologue Horace Miner avait effectué des constats similaires quant aux mensonges entourant la sexualité²⁶. Les questions posées par les enfants à ce sujet étaient généralement mal accueillies par les parents. L'éducation sexuelle se faisait avec l'aide des frères, des sœurs, des amis de même sexe ou grâce à l'observation des animaux de ferme (mais encore fallait-il que les parents le permettent)²⁷. Bien que l'étude, pour laquelle nous

²⁴ Les plus âgées du corpus (80 ans et plus) sont plus nombreuses à avoir entendu ce genre d'histoire sur une base régulière.

²⁵ « Alexandrine ».

²⁶ Horace Miner, *Saint-Denis : un village québécois* (v.o. : St. Denis : A French-Canadian Parish), (trad. de l'anglais par Edouard Barsamian et Jean-Charles Falardeau), Ville Lasalle, Hurtubise HMH, 1985 (1939), 392 p. L'étude d'Horace Miner est très intéressante, car elle fut menée, spécifiquement, au sein d'une paroisse qui fait partie de l'espace géographique étudié dans ce mémoire. Néanmoins, rappelons que la méthodologie de Miner, en 1936, n'est pas celle des recherches sociales aujourd'hui. On remarque des faiblesses dans la recherche de Miner, car elle ne rend compte que d'un village et non de l'ensemble de la communauté canadienne-française et elle généralise certaines traditions et pratiques paysannes à l'ensemble d'un groupe.

²⁷ *Ibid.*, p. 272.

gardons une distance critique²⁸, fut menée au milieu des années 1930, l'environnement décrit par le chercheur ne semble pas très éloigné de celui qu'ont connu les plus âgées du présent corpus.

Ce sont les femmes plus jeunes du groupe, soit celles ayant actuellement entre 60 et 70 ans, qui ont été le moins marquées par des mensonges liés aux grossesses ou aux accouchements. En revanche, elles soulignent que la sexualité était un sujet dont on ne conversait pas dans la famille. Le minimum était dit, mais un malaise était tout de même tangible, et ce, même dans les relations mères-filles. C'est Annie, l'une des plus jeunes du corpus, qui apparaît avoir été le plus au fait de la sexualité, des grossesses et des accouchements. Elle mentionne entre autres avoir été élevée dans un milieu agricole et avoir pu assister aux accouplements et aux mises bas de divers animaux²⁹. Pourtant, elle n'est pas la seule à avoir passé une enfance à proximité d'une ferme, mais elle semble avoir eu plus d'occasions et de permissions parentales pour se rendre à l'étable de façon régulière³⁰. Il est plausible, également, que la génération à laquelle elle appartient ait profité d'une plus grande ouverture d'esprit en matière de sexualité.

²⁸ Plusieurs chercheurs, au moins depuis 1956, appellent à garder une distance critique face à l'étude de Miner qui pourrait contribuer à véhiculer une vision erronée de la ruralité canadienne-française. Citons en premier lieu Everett C. Hughes, lors de la parution d'une étude au sujet de Drummondville et de l'industrialisation de la société canadienne-française : Everett C. Hughes, *French Canada in transition*, University of Chicago Press, 1943. Notons également Philippe Garigue, « Mythes et réalités dans l'étude du Canada français », *Contributions à l'étude des sciences de l'homme*, vol. 3, (1956), p. 123-132 ; Serge Courville, compte-rendu de l'ouvrage d'Horace Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, *Recherches sociographiques*, vol. 28, n°1 (1987), p. 153-155. et Frédéric Parent, « Des sociologues en campagne : sociographie de la différenciation sociale du Québec rural francophone », *Recherches sociographiques*, vol. 55, n°2 (2014), p. 227-252.

²⁹ « Annie » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

³⁰ Une seule femme du corpus que nous avons nous-même rencontrées n'a pas été élevée sur une ferme.

Il faut dire qu'Annie ainsi que Louise, Rose et Adèle ont fréquenté le Cégep à la suite de leur implantation dans leur région et que leurs études, en éducation spécialisée ou en soins infirmiers, les ont grandement instruites sur le plan de la sexualité et de la biologie humaine³¹. Si l'enseignement collégial est un facteur qui marque une franche coupure entre les témoins jeunes et âgées du corpus sur le plan de l'éducation sexuelle, nous verrons tout au long de cette analyse que c'est également le cas à l'égard de la vie sociale, culturelle et affective³². Récemment, l'historien Philippe Beauchemin soulignait d'ailleurs dans un mémoire de maîtrise l'impact de l'ouverture du Cégep de La Pocatière sur la communauté de la Côte-du-Sud : « l'institution est devenue, au cours de son existence, une plateforme de diffusion culturelle et un indéniable lieu de rassemblement pour la communauté de la région³³ ».

Comme on l'a vu à l'échelle québécoise, l'éducation sexuelle pour des enfants est encouragée dans certains milieux depuis le milieu du siècle dernier, bien qu'on souhaite qu'elle demeure pure, concrète et vertueuse. De plus, on estime qu'aborder franchement le sujet de la sexualité, plutôt que de taire cette question, permet plus aisément de faire comprendre aux jeunes ce qu'est le vice, mais aussi, comment il est possible de l'éviter³⁴. À

³¹ « Annie »; « Adèle » (3 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Louise » (22 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Rose » (9 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

³² À la vue des témoignages de nos corpus, l'arrivée des cégeps en région, à La Pocatière et à Rivière-du-Loup, contribue à l'émancipation des jeunes femmes sur divers plans.

³³ Philippe Beauchemin, « Le cégep et le développement des régions éloignées du Québec : le cas du cégep de La Pocatière », mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 2020, p. 94. Dans le troisième chapitre de son mémoire, Beauchemin s'attarde notamment aux retombées culturelles du cégep et à son intégration dans le milieu local. Cependant, sur ces sujets, son analyse débute en 1978, soit la première année où le rapport annuel du cégep est disponible dans les archives consultées.

³⁴ Desjardins, *loc.cit.*, p. 384. et Meloche, *op.cit.*, p. 6.

la lumière des entretiens que nous avons menés, cependant, il n'y a nul doute que la société composant le Kamouraska entre 1940 et 1960 ne s'inscrit pas dans ce mouvement alors plus favorable à l'éducation sexuelle. L'éducation parentale et scolaire dans cette région semble demeurer plus longtemps traditionnelle. À titre d'exemple, Marie-Paule, vers l'âge de 10 ou 12 ans, s'était fait vivement réprimander par sa mère après être sortie de sa chambre vêtue seulement d'un jupon. « T'es responsable des mauvaises pensées que tu donnes à tes p'tits frères!³⁵ », avait subséquemment lancé sa mère afin de la sermonner. À quelles « mauvaises pensées » cette dernière référerait-elle exactement? À ce jeune âge, Marie-Paule n'en avait aucune idée. En outre, l'enfant n'était nullement mal intentionnée puisque sa garde-robe était à l'extérieur de sa chambre et que, pour pouvoir se vêtir, elle n'avait d'autre choix que d'en sortir. Par cette éducation genrée, une pression reposait sur les épaules des filles tandis que les pulsions sexuelles des garçons étaient normalisées. Un autre exemple issu d'un récit de vie offre une anecdote intéressante démontrant que le tabou lié à la sexualité était, potentiellement, ressenti dans les écoles de rangs du Kamouraska. Marie-Jeanne se souvient d'une journée en particulier à la « petite école » où la maîtresse avait exigé que tous ses élèves lui apportent leur manuel de grammaire. Lorsqu'elle le leur remit, un mot du cahier avait été biffé puis substitué par un autre³⁶. Ainsi la phrase « Je *tête* encore ma mère » avait été remplacée par « Je *suis* encore ma mère »³⁷.

³⁵ « Marie-Paule ».

³⁶ « Marie-Jeanne ».

³⁷ Si Marie-Jeanne a été en mesure de savoir quel mot avait été biffé, c'est parce qu'un étudiant dans la classe avait réussi à trouver une copie plus ancienne du même manuel. Marie-Jeanne ajoute que, loin d'avoir atteint l'objectif, cette intervention de l'enseignante avait plutôt piqué la curiosité des enfants.

En somme, on peut noter que la totalité des femmes du corpus estime ne pas avoir reçu d'éducation adéquate sur la sexualité durant l'enfance. Ce qui diffère, entre les générations, est l'accessibilité aux informations externes, notamment via les institutions scolaires. L'intervention des parents semble pour sa part, à peu près similaire d'un témoin à l'autre.

1.2. De filles à femmes : la puberté qui dérange

L'arrivée des menstruations chez les adolescentes est longtemps synonyme de vulnérabilité et de disponibilité sexuelle. Les jeunes filles sont bien averties : le temps passé auprès des hommes, que ceux-ci soient des amis, des membres de la famille ou même un curé, doit être minimal. Sans même le savoir, ces enfants deviennent, du jour au lendemain, des objets de tentation et c'est à elles qu'il revient de porter ce fardeau qui consiste à rester « pures » dans l'attente du mariage.

Toutes les informatrices de notre enquête, ainsi que celles du deuxième groupe témoin, se retrouvent bien désespérées le jour de leurs premières menstruations. En effet, ignorant ce qui leur arrive, les jeunes filles sont habitées par l'angoisse. « On ne savait rien. On a mis des guenilles attachées avec des épingles, pis on savait qu'on était rendue une femme³⁸ », nous raconte Rose, née en 1948. Dans son expérience, Fernande se souvient avoir cru, pendant trois ans, être atteinte d'une grave maladie. C'est une amie qui l'a finalement renseignée sur le sujet, vers l'âge de 15 ans³⁹. Murielle, qui est née en 1937, savait de son

³⁸ « Rose ».

³⁹ « Fernande Cloutier ».

côté que « quelque chose » allait arriver : « La mère nous disait : attention là, bientôt quelque chose va arriver pis, quand ça arrivera, vous me le direz »⁴⁰. Les indications ne pouvaient ainsi pas être moins claires. Marie-Jeanne, qui figure parmi les témoins plus âgées, en connaissait légèrement plus que les autres sur ce « quelque chose ». En fait, elle était consciente que cette « chose » était d'une durée approximative de cinq jours et allait survenir tous les mois⁴¹. De son côté, Adèle, qui est pourtant la plus jeune du corpus, n'a pas eu plus d'explications de la part de sa mère ou d'un autre adulte. Son ignorance face à ses premières menstruations l'a poussée à se confier à ses sœurs plus vieilles qu'elle⁴².

Évidemment, si peu d'informations sont transmises concernant les menstruations, les jeunes filles ne comprennent pas que ces saignements peuvent être reliés au fait d'avoir des enfants. On leur donne de vagues prescriptions telles que : « Il faut faire attention aux hommes maintenant que vous êtes rendues des “ grandes filles ” »⁴³ ou « Les hommes n'ont pas d'affaires à vous toucher ! »⁴⁴. La puberté vient renforcer la distinction entre les genres puisque c'est à partir de ce moment que les fréquentations mixtes sont mal perçues. Les jeunes filles doivent, la plupart du temps, être accompagnées lorsqu'elles se retrouvent en présence d'hommes. Les adolescentes ont la responsabilité de refréner les ardeurs, alors dites imprévisibles et difficiles à contenir, de la gent masculine⁴⁵.

⁴⁰ « Murielle ».

⁴¹ « Marie-Jeanne ».

⁴² « Adèle ».

⁴³ « Alexandrine ».

⁴⁴ « Murielle ».

⁴⁵ Dix des femmes rencontrées considèrent que les hommes ont des besoins sexuels plus importants que les femmes. Conséquemment, il serait difficile pour eux de retenir des pulsions sexuelles, et ce, surtout s'ils sont célibataires. Dès l'adolescence, c'est un discours qui fait partie du quotidien des jeunes gens.

L'absence de connaissances liées à la procréation est donc tout autant une source d'angoisse pour les femmes que l'étaient les menstruations. « On était ignorantes! Ça pas de bon sens! On pensait que de prendre la main des p'tits gars pouvait nous faire tomber enceintes. On savait pas nous autres là! Peux-tu croire? ⁴⁶» Le témoignage de Marie-Jeanne est très éloquent en ce qui a trait à l'anxiété pouvant être ressentie. Par ailleurs, il représente bien le sentiment général dont témoigne la majorité des femmes du corpus.

Les citoyennes du Kamouraska ne sont sans doute pas les seules concernées par la méconnaissance de la sexualité, bien que la région se distingue alors des milieux urbains qui ont accès à plus de sources d'informations. En effet, des médias, entre autres, prennent la parole pour dénoncer ce qu'ils considèrent une impéritie. Citons un exemple issu de la populaire revue *Châtelaine*. En 1962, une des journalistes, Michelle Lasnier, propose une réflexion concernant l'absence des mères sur le plan de l'éducation sexuelle. En effet, pourquoi maintiennent-elles leurs filles dans l'ignorance alors qu'elles ont déjà été dans la même situation et en ont probablement souffert, demande la journaliste⁴⁷ ? Pour répondre à sa question, elle se tourne vers trois hommes, un psychologue, un médecin et un écrivain⁴⁸. Ce point de vue de l'époque, entièrement masculin, accorde l'immuable responsabilité aux mères puisque, croit-on, ce sont elles qui ont la tâche d'éduquer les enfants. De plus, le docteur Gendron ajoute que les douleurs physiques liées aux menstruations, aux relations

⁴⁶ « Marie-Jeanne ».

⁴⁷ Michelle Lasnier, « Trop parfaites, nos mères sont-elles des tyrans? », *Châtelaine*, vol. 3, n°1 (janvier 1962), p. 27, 54-55.

⁴⁸ Les premières études sur les femmes et la sexualité sont faites par des hommes et adoptent un point de vue genré. Dans ce cas-ci : Théo Chentrier, *Psychologie de la vie quotidienne*, Montréal, Éditions du Jour, 1961-1963, 159 p. ; Lionel Gendron, *Qu'est-ce qu'une femme ?*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1961, 139 p. et Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, Éditions HMH Ltée, 1961, 324 p.

sexuelles et à la maternité sont amplifiées lorsque les jeunes filles angoissent par manque de connaissances physiologiques⁴⁹.

Sans adhérer au point de vue de ces trois hommes, nous pouvons du moins confirmer le fait que les mères, elles-mêmes ignorantes dans leur jeunesse, répètent le même schème avec leurs filles. En fait, cela ne fait que renforcer l'idée selon laquelle la sexualité était réellement perçue comme un tabou à une certaine époque. En 1936, Horace Miner remarque que les mères de Saint-Denis-de-Kamouraska demandent que leurs filles soient absentes de la maison pendant leurs accouchements. Selon Miner, ce serait pour éviter que les fillettes et les jeunes filles soient effrayées devant le destin qui, inévitablement, les attend. Toutefois, suivant Marie-Jeanne, « c'est pas mal plus épeurant quand tu l'sais pas!⁵⁰ ».

Si les mères des témoins ont transmis les mêmes informations sur la sexualité que celles qu'elles avaient jadis reçues, les femmes de ce corpus ont quant à elles donné plus de précisions à leurs filles et à leurs garçons. En outre, toutes s'entendent pour affirmer que l'époque était plus favorable à ce genre de discours. Les médecins étaient plus ouverts à la contraception et les médias en tout genre faisaient mention de la sexualité sous différentes thématiques. Par ailleurs, il était plus aisé d'accéder à du matériel pédagogique pour renseigner les enfants. De plus, la majorité des femmes disent avoir appris beaucoup grâce à

⁴⁹ Lasnier, *loc.cit.*, p. 54.

⁵⁰ « Marie-Jeanne ».

l'animatrice Janette Bertrand⁵¹. Ses écrits et ses diverses prises de position publiques l'ont rendue célèbre et surtout, inspirante. Considérant elle-même avoir été ignorante à propos de la sexualité durant son enfance, Mme Bertrand interpelle de nombreuses femmes du Kamouraska. Cette personnalité publique, qui promeut l'éducation sexuelle plutôt que le renforcement des tabous, a donc une facilité à faire passer son message au sein de la masse populaire.

La différence intergénérationnelle semble frappante et subite, surtout pour celles qui ont eu leurs enfants après 1970, approximativement. Un entretien effectué auprès de Thérèse, 98 ans, nous permet d'ailleurs de remarquer sa vision différente de la sexualité⁵². Son âge vénérable la place dans la génération des « mères » des autres témoins du corpus. Cette dame, qui a résidé la majeure partie de sa vie dans le village de Saint-Gabriel-Lalemant, a eu 16 grossesses, dont 14 enfants vivants qu'elle a élevés seule, son mari travaillant à l'extérieur cinq à six jours par semaine. Sa vision de la sexualité était étroitement liée au fait d'enfanter, mais surtout, elle représentait pour elle quelque chose de très naturel⁵³. Cependant, cette « normalité » pouvait exclusivement être associée au concept de reproduction familiale. Les mystères de la sexualité étaient cachés aux enfants, mais tout simplement parce qu'ils et elles

⁵¹ À travers ses emplois de journaliste, auteure, comédienne et dramaturge, Janette Bertrand marque la société québécoise en discutant de nombreux sujets tabous, via les médias auxquels elle a accès. La télévision et la littérature, davantage accessibles au sein des foyers québécois, permet à plusieurs femmes de se renseigner davantage sur la sexualité, le féminisme, le divorce, l'homosexualité, etc. Myriam Fontaine, « Janette Bertrand » (novembre 2010), *L'encyclopédie canadienne*, consultée le 18 novembre 2016 <http://encyclopediecanadienne.ca/fr/article/janette-bertrand/?sessionid=>

⁵² « Thérèse » (26 août 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

⁵³ *Ibid.*

n'avaient pas encore adopté le projet de fonder une famille en officialisant cela lors d'un mariage.

Ce comportement est donc grandement influencé par des valeurs catholiques, mais surtout, par un mode de vie traditionnel. Comme les mariages devaient avoir pour but de fonder une famille et que les relations sexuelles en étaient le passage obligé, tout ce qui était lié à la sexualité prémaritale ou qui pouvait potentiellement nuire à la famille était proscrit, tabou et péché.

1.3. Les fréquentations « fréquentables »

Dans la société que constitue le Kamouraska entre 1940 et 1970, les fréquentations mixtes doivent être approuvées par les parents et la communauté. Dans ces conditions, les jeunes filles sortent rarement seules avec des garçons. En effet, des amies ou des membres de la famille les accompagnent, souvent officieusement, en tant que chaperons. Cela permet de s'assurer que la sexualité ne soit pas expérimentée avant le mariage et, qu'ainsi, aucune conception prénuptiale n'ait lieu. Également, c'est une période servant à valider qu'un garçon fréquentant une jeune fille soit un bon parti, aux yeux des pairs.

Du point de vue des relations hétérosexuelles prémaritales⁵⁴, trois femmes du corpus de sources ont vécu des relations physiques dites « complètes⁵⁵ » durant cette période de leur jeunesse : Rose, Louise et Annie⁵⁶. On peut également ajouter le cas d'Yvette, dont l'entretien fait partie des archives du Musée de la mémoire vivante⁵⁷. Dans tous les cas, on remarque que ce qui crée les conditions les plus propices aux rapprochements sexuels est l'éloignement des jeunes femmes de leur maison familiale. Que ce soit pour les études ou pour le travail, ces dernières se retrouvent toujours en ville lorsque de tels rapprochements ont lieu. La Pocatière ou Rivière-du-Loup, par exemple, offrent une vie relativement à l'abri des regards d'autrui, ce qui n'est pas le cas dans les petites communautés rurales. Le nombre de partenaires varie toutefois selon les quatre informatrices. En effet, Rose et Yvette ont eu des relations intimes prémaritales avec un seul partenaire : celui qu'elles ont également pris pour époux⁵⁸. Annie et Louise sont donc les seules à avoir eu plusieurs partenaires avant de s'établir officiellement avec un homme et de fonder une famille. Elles sont d'ailleurs les deux seules à affirmer, lors des entrevues, avoir effectué des choix en dehors des prescriptions religieuses⁵⁹. Pour quelles raisons les autres femmes faisant partie de la jeune génération du corpus n'ont-elles pas eu divers partenaires sexuels avant de se marier? Deux motifs dominant. D'abord, elles mentionnent qu'elles étaient timides et mal à l'aise face au monde de l'intime. Leur manque de connaissance a engendré une peur de la sexualité et l'idée de

⁵⁴ Il a déjà été mentionné que les témoins sélectionnées devaient être hétérosexuelles et ainsi, cadrer avec les normes du mariage catholique.

⁵⁵ Du point de vue des témoins de ce corpus, une relation sexuelle complète implique une pénétration dont l'aboutissement est l'éjaculation masculine. Toute autre action relèverait donc du domaine de l'affection, des caresses, des rapprochements, etc.

⁵⁶ « Rose »; « Louise » et « Annie ».

⁵⁷ « Yvette Bérubé (1941-) – 2012-0086 » (19 juin 2012) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Gabrielle Lavoie-Lévesque.

⁵⁸ « Rose » et « Yvette Bérubé ».

⁵⁹ « Louise » et « Annie ».

devenir enceinte avant le mariage pouvait être angoissante. Si la pilule contraceptive était efficace, son utilisation n'était pas nécessairement bien vue⁶⁰ et certains docteurs émettaient parfois des critiques sévères envers les femmes non mariées qui souhaitaient faire usage de cette méthode⁶¹. Certaines, comme Yvette et Rose, ont eu des rapports sexuels avant leurs noces et ce, sans aucune technique visant à empêcher la fécondation. Elles ne savent pas pourquoi elles ont agi ainsi. Elles accusent l'insouciance et la naïveté, qu'elles jugent caractéristiques de leur jeunesse⁶². Par ailleurs, à la lumière de leur témoignage, nous constatons que leur partenaire était tout autant, sinon plus, déresponsabilisé sur le plan de la contraception. Pour Yvette, l'absence de contraceptif n'a pas eu de répercussion particulière puisqu'en deux ans de vie sexuelle prémaritale, elle n'est jamais tombée enceinte⁶³. Le cas de Rose est différent. À la toute fin des années 1960, la nouvelle diplômée d'une technique en soins infirmiers a devancé la date de son mariage de quelques mois. Elle voulait cacher à ses proches le fait qu'elle attendait un enfant alors qu'elle était encore « jeune fille »⁶⁴.

Des raisons religieuses peuvent également avoir restreint les ardeurs des jeunes femmes en période prémaritale. Yvette et Rose ont vécu des relations intimes en attente du mariage, mais elles ne se sentaient pas en dissonance cognitive par rapport à leurs valeurs catholiques. Elles savaient que leur petit ami allait éventuellement devenir leur mari. Il n'y aurait donc eu

⁶⁰ En guise d'exemple, Adèle, qui est la plus jeune du corpus, a décidé de prendre la pilule contraceptive pour des raisons de santé au début des années 1980. À cette époque, elle était mariée et avait ses trois enfants. Malgré des choix de vie qu'elle considère arrimés à la morale catholique, Adèle a subi de nombreuses remontrances de la part de ses sœurs et de sa mère. Ces dernières étaient scandalisées de son choix.

⁶¹ Annie, une femme non mariée et étudiante au Cégep de La Pocatière durant les années 1970, rencontre des difficultés auprès des médecins, ainsi que des jugements devant son désir de se faire prescrire la pilule. Rappelons que ses démarches se déroulent alors en toute légalité.

⁶² « Yvette Bérubé » et « Rose ».

⁶³ « Yvette Bérubé ».

⁶⁴ « Rose ».

qu'un seul homme. Pour Adèle, la préservation de sa virginité était très importante. En effet, son conjoint et elle ne souhaitaient pas avoir de relation sexuelle avant de s'unir devant Dieu. Cette décision a été prise d'un commun accord, dans le but de respecter leurs valeurs catholiques et familiales⁶⁵. De toute manière, une grande sœur d'Adèle qui l'hébergeait durant ses études à La Pocatière gardait un œil sur la cégépienne, de sorte que les parents puissent le moins possible rester informés des faits et gestes de leur plus jeune⁶⁶.

Bien que l'arrivée des Cégeps et l'éloignement des jeunes filles en ville leur permettent une certaine émancipation, notamment en ayant accès à davantage d'informations liées à la sexualité et à la contraception ou en échappant aux regards des parents, ces femmes agissent davantage en continuité qu'en rupture avec la génération qui les précède. Leur gêne ou leur méconnaissance du monde de l'intime, leurs valeurs et leur désir d'être approuvées par les membres de la famille influencent les choix qu'elles effectuent. À la lumière d'un article de Gaston Desjardins sur la pédagogie du sexe, les années 1960 coïncident d'ailleurs avec une plus grande implication de la famille dans la promotion de la chasteté. Si le clergé s'impliquait traditionnellement dans la régulation de la sexualité, « l'éducation sexuelle apparaît de plus en plus comme une nécessité sociale et familiale des temps nouveaux. [...] Et le tout doit dorénavant s'élaborer, en priorité, dans le lieu consacré de l'intimité, de la confiance et de la confiance : le noyau familial⁶⁷ ».

⁶⁵ « Adèle ».

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Gaston Desjardins, « La pédagogie du sexe : un aspect du discours catholique sur la sexualité au Québec (1930-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, n° 3 (hiver 1990), p. 400.

En outre, comme le précise Desjardins, l'implication de la famille dans l'éducation sexuelle est un phénomène graduel qui agit pour un moment en parallèle avec les rituels régulateurs issus de la morale catholique, telle que la confesse⁶⁸. Chez nos témoins plus âgées, pour qui l'adolescence coïncide avec les années 1940 et 1950, nous remarquons en effet que les influences sur leur vie intime sont à la fois religieuses et familiales. Comme la majorité des fréquentations précédant le mariage se déroulent au moment où les jeunes femmes demeurent à la maison paternelle, les regards de la famille et de la paroisse encadrent les relations mixtes. Ce que nous racontent certains témoins, dans les exemples ci-dessous, n'est pas très différent de ce que notait Horace Miner⁶⁹, en 1936, à Saint-Denis-de-Kamouraska.

Le caractère insolite de cette visite où un jeune célibataire vient voir toute une famille et pas seulement une connaissance de sexe masculin, révèle le but réel de sa visite. La jeune fille s'assied discrètement dans la pièce et la plupart du temps, elle restera silencieuse. Le jeune homme parlera d'agriculture et de politique avec le père et les frères et peut-être prendra-t-il congé sans même lui avoir adressé la parole. [...] Les visites et d'autres occasions telles que des soirées dansantes et des veillées, permettent au garçon et à la jeune fille de faire plus ample connaissance⁷⁰.

Chez nos informatrices, la surveillance se traduisait de différentes façons. Déjà, pendant l'adolescence, les réunions « entre jeunes⁷¹ », que ce soit pour jouer aux cartes

⁶⁸ Desjardins, *op.cit.*, p. 400.

⁶⁹ Comme nous l'avons évoqué plus haut, l'usage de la monographie d'Horace Miner comporte certains avantages pour la compréhension de notre enquête orale, notamment parce que les deux études s'attardent partiellement aux mêmes espaces géographiques. En effet, Miner disait avoir délibérément choisi « une communauté agricole établie depuis longtemps et ayant conservé une grande partie de son ancienne culture » (p.19). Même s'il est surprenant de constater que les témoins de nos corpus cadrent en partie avec les propos de Miner sur les plans sociaux et familiaux, gardons à l'esprit que la rigueur méthodologique du chercheur n'est pas comparable aux recherches qualitatives actuelles. Rappelons que nous avons soulevé quelques critiques en page 41, dans la 28^e note en bas de page.

⁷⁰ Miner, *op.cit.*, p. 276.

⁷¹ Jeunesse (s) est un terme régulièrement utilisé par nos témoins de plus de 75 ans. Il fait référence aux filles et aux garçons qui sont nouvellement en âge de se fréquenter et qui commencent à réfléchir aux projets des jeunes adultes, tel que le mariage.

ou pour danser, devaient être signalées au prêtre au moment de la « confesse⁷² », et ce, même si des adultes étaient présents à cette soirée⁷³. Dans le cas où une jeune fille et un jeune homme manifestaient le désir de se connaître plus amplement, le contrôle parental se faisait plus imposant⁷⁴. Marie-Jeanne le résume de cette façon : « On se berçait à maison avec nos parents jusqu'à temps que le cavalier s'en aille⁷⁵ ». Ainsi, les parents s'assuraient qu'aucun rapprochement physique n'ait lieu et que le garçon soit un bon parti pour leur enfant. L'interlocutrice ajoute que, « quand les machines⁷⁶ sont sorties, j'avais le droit de sortir, mais, toujours accompagnée⁷⁷ ». C'est également le cas des autres femmes du corpus. Marie-Paule nous dit que c'est son petit frère, âgé d'environ 10 ou 12 ans, qui l'accompagnait durant ses sorties au cinéma⁷⁸. Même si elle « achetait la paix⁷⁹ » en lui offrant une friandise, on comprend bien le désir des parents de limiter les moments où leur fille sera seule avec un célibataire⁸⁰. De toute manière, lorsqu'elles se retrouvaient dans un contexte permettant davantage d'indépendance, les jeunes filles souhaitaient généralement respecter les consignes parentales. Murielle explique que, « dans son temps », s'enlacer et se tenir la main étaient considérées comme de grandes barrières difficiles à franchir aux yeux de ses contemporaines⁸¹. La pensée d'entretenir des relations sexuelles complètes avant le mariage ne les intéressait pas et, en plus, elles avaient peu, voire aucune, connaissance en la matière.

⁷² Confesse est le terme employé par toutes les interlocutrices pour mentionner la visite au confessionnal de l'église.

⁷³ « Marie-Paule ».

⁷⁴ Précisons que les parents surveillaient leurs filles et non leurs garçons.

⁷⁵ « Marie-Jeanne ».

⁷⁶ Elle fait référence à l'arrivée de l'automobile dans la région de Kamouraska tout au long des années 1940. Alain Laberge et al., *Histoire de la Côte-du-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 504.

⁷⁷ « Marie-Jeanne ».

⁷⁸ « Marie-Paule ».

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ « Murielle ».

Marie-Jeanne précise que, pendant un certain temps, ses amies et elle croyaient que donner un baiser ou s'asseoir sur les genoux d'un garçon était suffisant pour qu'il y ait procréation⁸². Les mensonges colportés dès la petite enfance ont donc eu des répercussions sur les individus jusqu'à l'âge adulte.

Comme nous le rappellent quelques dames de nos corpus, en concordance avec les observations de Miner, les fréquentations entre jeunes gens étaient de courte durée⁸³. Au sein d'une communauté catholique pratiquante telle que le Kamouraska, cela permettait d'éviter, autant que possible, les relations sexuelles hors mariage et, surtout, le scandale des conceptions prénuptiales. C'est donc dire que pour plusieurs informatrices il y a des éléments de continuité avec la génération de Thérèse, née en 1919. Comme cette dernière, plusieurs associent la sexualité au fait de fonder une famille et, de surcroît, elle serait directement liée au sacrement du mariage et aux valeurs catholiques. Il faut souligner, de la même manière que Desjardins en 1990, que « dans les années 1950, le système prescriptif ancien pèse encore bien lourd⁸⁴ ».

Conclusion

En somme, les pratiques sexuelles prémaritales semblent un peu plus courantes chez les femmes fréquentant les Cégeps ou vivant le début de l'âge adulte dans un centre urbain. Les

⁸² « Marie-Jeanne ».

⁸³ Miner, *op.cit.*, p. 274.; « Marie-Jeanne »; « Murielle »; « Thérèse »; « Diane » (26 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Apolline » (2 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Marie-des-Neiges », (2 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

⁸⁴ Desjardins, *loc.cit.*, p. 401.

apprentissages effectués au sein d'un nouveau milieu culturel ou d'une nouvelle institution scolaire ainsi que le développement d'une vie indépendante des parents sont des facteurs ayant incité les plus jeunes de nos corpus à mener une vie sexuelle prémaritale dépourvue de culpabilité. En l'absence de ces sphères d'influence, les autres femmes ont suivi tant bien que mal les prescriptions parentales. Rappelons que toutes les informatrices rencontrées par nous-même considèrent avoir reçu une éducation sexuelle lacunaire. Des mensonges étaient colportés par les adultes pour répondre aux enfants curieux de l'arrivée d'un nourrisson ou bien du ventre rond de leur mère. Cependant, les mystères de la sexualité devenaient une source importante d'angoisse au moment où les premiers effets de la puberté se faisaient sentir et que les fréquentations mixtes étaient parfois suspectes pour les pairs.

Chapitre 2 : « Qui prend mari prend pays »

Les premières années de vie maritale

De manière générale, les nouvelles mariées de notre corpus suivent leur époux à l'endroit où celui-ci habite et adoptent un mode de vie selon l'emploi du temps de ce dernier. Apolline, Alexandrine, Thérèse et Murielle font partie des femmes restant au foyer puisque les maris sont partis de longues périodes (d'une semaine à quelques mois)¹. Ces femmes gèrent la maisonnée, l'éducation des enfants et une majeure proportion du budget familial. Dans d'autres circonstances, les femmes exercent quotidiennement le même travail que leur époux. Cela, bien sûr, après avoir effectué les tâches domestiques et avoir répondu aux besoins des enfants. C'est le cas de Laura Pelletier qui gère un commerce de nourriture pour les animaux², ainsi que de Marie-Paule et de Diane qui ont dû apprendre le métier de bouchère³. Ces entreprises font vivre le ménage et n'emploient pas de personnes externes, puisque l'implication de l'épouse y est alors suffisante. Diane, par exemple, s'occupe de la boutique adjacente à la maison et à la boucherie. Elle ajoute que son mari lui avait dit : « tu vas faire des tourtières, des pâtés, des terrines pis d'la saucisse qu'on va pouvoir vendre aux gens. Tu sais pas comment faire? Ta belle-sœur va te montrer ça⁴ ». Quant aux femmes qui occupent un emploi rémunéré à l'extérieur du foyer, elles orientent en grande partie leurs

¹ « Alexandrine » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Thérèse » (26 août 2017), [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Murielle » (25 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

² Après son mariage, Laura déménage à Saint-Jean-Port-Joli où elle participe à la gestion d'une boutique Purina. – « Laura Pelletier (1927 -) – 2010-0251 » (10 mai 2010) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Josée Bergeron.

³ « Marie-Paule » (23 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Diane » (26 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

⁴ « Diane ».

décisions par rapport à la situation de leur conjoint. En effet, dans leur contexte de vie maritale, elles considèrent l'homme comme étant le principal pourvoyeur du ménage et c'est lui qui choisit l'endroit où s'établit le nid familial. Adèle et Louise, par exemple, restent à la maison quelques années pour se consacrer aux enfants. Elles retournent ensuite sur le marché de l'emploi, sans changer de région, et en ayant moins d'avantages sociaux que les hommes de leur âge qui n'ont jamais cessé de travailler⁵.

Ces derniers exemples concernant l'économie familiale montrent que les nouvelles mariées « prennent pays » dans le but de consacrer leurs énergies au projet de fonder une famille. Dans ce cas, le modèle particulièrement encouragé est celui de la femme au foyer. Les propos de l'Action catholique, dans une brochure de 1963 destinée aux couples fiancés ou fraîchement mariés, vont d'ailleurs dans ce sens. « Si après le mariage, la jeune épouse continue à travailler, ne serait-ce que pour un certain temps, elle doit s'adapter à une situation nouvelle. En effet, dorénavant, il faut voir à l'entretien de sa maison en plus d'avoir à travailler.⁶ » Parallèlement à ces responsabilités domestiques supplémentaires, les ménagères construisent de nouveaux liens affectifs dans les premiers moments qui suivent les noces. Avec leur époux, elles bâtissent une intimité conjugale inspirée de leurs normes respectives. De plus, dans la plupart des cas, c'est dans cette période que les épouses apprennent à connaître leur belle-famille qui, dans certains cas, partage le quotidien des mariés. Ce

⁵ « Adèle » (3 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Louise » (22 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

⁶ L'Action catholique canadienne, *Les premiers temps du mariage*, Montréal, 1963, p. 6.

chapitre nous permettra donc de voir comment, dans les premiers temps après le mariage, les jeunes couples vivent leur rapport à l'intimité affective.

2.1. Les premiers temps du mariage

Les noces revêtent une importance majeure dans la vie des jeunes gens puisque ces derniers connaissent ensuite des nouveautés sur le plan de l'intimité. En effet, dans les premiers temps du mariage, plusieurs vivent pour la première fois l'expérience des relations sexuelles. Il est de coutume que les jeunes hommes soient plus entreprenants en la matière et qu'ils soient ceux qui enseignent à leur épouse comment se comporter dans la chambre à coucher. Ce discours est véhiculé dans plusieurs manuels catholiques sur le mariage chrétien, notamment dans la publication de l'Action catholique canadienne, déjà citée ci-haut, qui date de 1963 :

Ces jeunes épouses partent en voyage de noces en toute tranquillité d'esprit. Elles ont une grande confiance en l'amour de leur époux : celui-ci, elles le savent, fera tout pour leur plaire. Ces jeunes épouses restent calmes. Elles oublient facilement les histoires ou les bobards entendus ici et là. Elles se souviennent que la nature a arrangé les choses de telle sorte qu'ordinairement les premières relations se déroulent sans difficulté majeure. Vivant ainsi leur amour à plein, ces jeunes mariées s'oublient plus facilement pour penser à leur époux, pour lui faciliter les choses. Elles s'efforcent d'être accueillantes, simples, naturelles⁷.

Que ce soit ou non dans un contexte de voyage de noces, le discours prescriptif encourage des attitudes stéréotypées au sein des relations charnelles. Les femmes, de toute évidence, sont passives et obtiennent, de l'acte physique, tendresse, amour et gratitude de la

⁷ L'Action catholique canadienne, *op.cit.*, p. 3.

part du mari⁸. Ces derniers, actifs, retirent un plaisir tangible puisqu’habituellement ils vivent un coït qui par ailleurs met fin à la séance d’activité sexuelle. Également, comme ils sont les initiateurs des ébats sexuels, les hommes doivent faire montre de bienséance afin de préserver l’harmonie érotique et émotionnelle du couple⁹.

Inspirés par l’amour, ils [les maris] font preuve en tout temps de compréhension, de délicatesse, de patience envers leur jeune épouse. Ils respectent sa réserve et sa pudeur. Ces jeunes époux se rappellent toujours que leur femme n’aime la sexualité que dans la tendresse. Ils se souviennent que leur femme a surtout besoin de se sentir aimée pour elle-même et non seulement pour le plaisir qu’elle peut procurer¹⁰.

Les propos des deux dernières citations, bien qu’elles datent de 1963, portent sensiblement le même discours genré qu’un autre manuel sur le mariage chrétien, paru en 1946.

Au point de vue de l’amour proprement sexuel, l’homme représentant l’élément générateur actif, son amour sera un amour entreprenant, un amour d’initiative, il partira à la conquête de l’autre sexe, il cherchera à s’en emparer, il poussera à l’action. Le rôle de la femme dans la génération humaine consistant d’abord à recevoir de l’homme, son amour sera donc plutôt réceptif, et la femme témoignera cet amour en acceptant et en recherchant des marques d’affection tandis que l’homme témoignera son amour en les lui donnant; elle désirera se laisser conquérir par l’homme; plus ou moins consciemment, elle jouera comme à la cachette pour mieux l’attirer, elle semblera même vouloir lui échapper, mais ce sera en fait pour être désirée davantage et plus sûrement conquise¹¹.

De manière générale, l’ensemble des manuels sur le mariage catholique, qui ont influencé les ménages québécois dès les années 1930 ont tous en commun la procréation comme finalité première du mariage. C’est ce que révèle une analyse comparative effectuée

⁸ L’Action catholique canadienne, *op.cit.*, p. 4.

⁹ *Ibid.*, p. 4.

¹⁰ *Ibid.*, p. 3 et 4.

¹¹ Centre catholique de l’Université d’Ottawa, *Le mariage chrétien, cours de préparation au mariage*, Montréal, Fides, 1946, p. 12.

par Isabelle Perreault en 2004¹². Cette dernière note également le déterminisme social qui attribue des caractéristiques passives aux femmes et actives, aux hommes. Par ailleurs, c'est à partir des années 1950 que les manuels accordent, de façon plus marquée, une certaine part de responsabilité aux épouses sur le plan de la jouissance physique. Ce plaisir sexuel doit cependant être contenu et modeste. En fait, le rôle des femmes serait, en plus de prendre soin du foyer, de s'assurer de la fidélité de leur époux en se faisant séduisantes telle « une maîtresse¹³ ».

Même si la plupart des informatrices ont de bons mots au sujet de leur mari, Adèle, Apolline et Murielle insistent plus que les autres sur le fait que leur époux s'est montré doux et attentionné, dans les premiers temps du mariage. Néanmoins, d'un point de vue général, la pratique concrète de la sexualité par nos témoins affiche plusieurs similitudes avec les discours normatifs. La très grande majorité des femmes, vierges au mariage, ne savent pas du tout comment se dérouleront les relations sexuelles. Certaines ajoutent aussi qu'elles n'avaient jamais vu un homme nu et que cela apportait son lot d'angoisses, de confusion et de gêne puisqu'elles se sentaient incompetentes et prises au dépourvu.

Par contre, comme la sexualité fait rapidement partie du quotidien, le sentiment général des femmes du corpus est qu'elles s'accommodent de cette activité : « c'était pas si pire¹⁴ », « moi...j'haïssais pas ça¹⁵ », « si ça me tentait pas trop, c'était pas ben grave, parce que...ça

¹² Isabelle Perreault, « Morale catholique et genre féminin : la sexualité dissertée dans les manuels de sexualité maritale au Québec, 1930-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 4 (printemps 2004), p. 567-591.

¹³ Perreault, *loc.cit.*, p. 588.

¹⁴ « Marie-des-Neiges », (2 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

¹⁵ « Murielle ».

durait pas longtemps!¹⁶ ». À l'époque, il s'agissait d'une étape marquante dans la vie de toute jeune épouse. Depuis l'enfance, tout ce qui était le moindre lien à la sexualité était interdit et caché. Marie-Paule, face à ce grand tabou qui la tracassait depuis des années, s'attendait à être impressionnée par ses premières relations intimes. Constatant la simplicité de l'événement, elle dit être allée voir sa mère au lendemain de son mariage et s'être exclamée : « C'est rien que ça le sexe ? J'comprends pas pourquoi vous m'avez caché ça tout ce temps-là ! Y'a rien là !¹⁷ ». Cette perception, bien sûr, n'est pas partagée par toutes. Comme mentionné précédemment, l'éloignement de certaines femmes dans un milieu urbain, tel que La Pocatière, et la fréquentation des institutions collégiales leur donnent davantage de connaissances en matière de sexualité. C'est d'ailleurs l'une des raisons expliquant le choix de certaines de vivre des rapports physiques et affectifs avant le mariage, quoiqu'il faille rappeler que cette période coïncide également avec une accessibilité grandissante de la pilule contraceptive. En effet, cette nouvelle méthode contraceptive est plus largement diffusée au début des années 1960 et sa popularité est consolidée à la fin de la même décennie, puisque le Canada légalise son utilisation¹⁸. En somme, nous constatons que les témoins ayant débuté leur vie sexuelle maritale avant 1965 ont toutes en commun d'avoir rencontré un univers qui leur était alors complètement inconnu, contrairement à celles qui ont expérimenté leurs premières relations sexuelles entre 1965 et 1975.

¹⁶ « Marie-Paule ».

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 182.

Les mystères de la périnatalité

Ajoutons maintenant que les secrets de l'intime s'étendent bien au-delà de la rencontre physique entre les corps. En effet, comme l'a souligné Denyse Baillargeon, « pour la plupart également, le déroulement de l'acte sexuel demeurera un mystère jusqu'à la nuit de noces, alors que plusieurs vivent leur premier accouchement sans avoir la moindre idée de la manière dont le bébé " va sortir " »¹⁹. À ce propos, l'histoire de la première grossesse de Marie-Jeanne est particulièrement révélatrice. C'est sa belle-mère, constatant que la jeune épouse présentait quelques symptômes annonciateurs d'une grossesse, qui lui apprend la nouvelle tout en lui recommandant de vérifier auprès d'un médecin²⁰. Au bout de neuf mois, c'est la belle-mère, encore, qui intervient. Marie-Jeanne avait des contractions, mais elle n'associait pas cela à la naissance du poupon. Croyant que c'était un mauvais mal de ventre, elle ne prend pas les dispositions nécessaires pour son accouchement jusqu'à ce qu'elle soit alertée par la mère de son époux. Cet événement dans la vie de Marie-Jeanne présente des similitudes avec les conclusions de Gérard Bouchard dans son étude sur la sexualité paysanne au Saguenay entre 1860 et 1930²¹. À la lumière de nombreux témoignages recueillis chez les paysannes saguenéennes, Bouchard écrivait, en effet que :

Devenues enceintes, la plupart des jeunes conjointes s'interrogeaient sur leur état et sur la suite des choses, découvrant au fur et à mesure l'arrêt des menstruations, les nausées, les maux digestifs, les somnolences, les seins qui gonflent, les premiers signes de vie du fœtus, les eaux qui « crèvent ». Également, encore là, on relève peu de consultations auprès des aînées, sauf aux derniers stades de la grossesse. Pour certaines, c'était même péché que d'aborder le sujet²².

¹⁹ Denyse Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels féminins au XX^e siècle jusqu'à l'avènement de la pilule », dans Jean-Philippe Warren, dir., *Une histoire des sexualités au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 22.

²⁰ « Marie-Jeanne ».

²¹ Gérard Bouchard, « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 2 (automne 2000), p. 183-217.

²² *Ibid.*, p. 195.

De plus, pour plusieurs femmes, l'absence de consultation iatrique durant la prégation participe à maintenir cet état d'ignorance. Marie-Jeanne, par exemple, bien qu'elle ait accouché de son premier enfant à l'hôpital, n'avait pas rencontré de médecin au long des neuf mois précédents²³. S'il y a lieu de parler d'une médicalisation de la maternité à cette époque, elle est toutefois progressive, selon notre corpus. D'une part, parce que les suivis médicaux auprès des mères de ce corpus étaient rarement effectués, mais aussi, parce que d'autres témoins rapportent avoir accouché avec l'aide d'une sage-femme au cours de ces mêmes décennies²⁴. D'ailleurs, l'une des femmes interviewées par le Musée de la mémoire vivante²⁵, Jacqueline Ouellet, a elle-même été sage-femme à Saint-Pascal et dans les environs, à partir de 1950²⁶. En contrepartie, l'historienne Andrée Rivard dans une étude sur l'histoire de l'accouchement dans la deuxième moitié du XX^e siècle²⁷ remarque que c'est à compter des années 1950 que les enfants naissent majoritairement dans les hôpitaux²⁸. Le décalage que présente la région de Kamouraska nous rappelle que les transitions dans un cadre rural peuvent se produire plus lentement ou plus tardivement qu'en milieu urbain.

Le fait que les informatrices de nos corpus soient réticentes à accoucher à l'hôpital voire, à consulter des médecins durant les grossesses peut s'expliquer à la lumière d'une hypothèse soulevée par Denyse Baillargeon en 2004 dans un ouvrage sur la médicalisation

²³ « Marie-Jeanne ».

²⁴ Les grossesses et les accouchements vécus par nos témoins après 1970 ont tous été supervisés par des membres du corps médical. Entre 1960 et 1970, en revanche, quelques femmes issues de notre premier et de notre second groupes témoins ont accouché à la maison en présence d'une sage-femme.

²⁵ C'est-à-dire que son témoignage est hébergé au Musée de la mémoire vivante.

²⁶ « Jacqueline Ouellette (1934 -) – 2012-0085 » (2012) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Gabrielle Lavoie Lévesque.

²⁷ Andrée Rivard, *Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne*, Montréal, Remue-ménage, 2014, 448 p.

²⁸ Marie-Hélène Brunet, compte-rendu de l'ouvrage d'Andrée Rivard, *Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne*, Montréal, Remue-ménage, 2014, dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n° 1-2 (été-automne 2015), p. 213.

de la maternité²⁹. L'auteure estime, en effet, que le rapport de certaines femmes envers leur propre corps est marqué par des tabous, de sorte qu'il est intimidant pour plusieurs d'être enceinte et de se présenter en public. C'est le cas dans la première moitié du XX^e siècle jusqu'à l'avènement de la pilule contraceptive et, parfois, jusqu'en 1970³⁰. Les femmes peuvent ressentir une gêne à se faire ausculter par un médecin. Cette pudeur face à la grossesse fut évoquée par certaines personnes du corpus. Elles parlent surtout de vêtements amples, et à l'occasion, de bandes pour serrer les rondeurs naturelles du ventre³¹. Marie-Jeanne, à la lumière des changements sociétaux des dernières années, compare sa jeunesse avec la réalité des femmes d'aujourd'hui. La dame alors âgée de 89 ans se réjouit que les ventres de femmes enceintes ne soient plus accablés par la honte d'autrefois. Désormais, il est courant que les formes féminines soient mises en valeur, ce qui permet, par ailleurs, une meilleure compréhension de la biologie humaine par les enfants du XXI^e siècle³².

« *Partir en famille*³³ »

Bien qu'une première grossesse puisse présenter son lot de craintes et de méconnaissances, cela n'empêche pas qu'il y en ait d'autres par la suite. Selon nos témoins, les conjoints manifestent une sensibilité devant celle qui portera et éduquera les enfants. La plupart des hommes discutent sérieusement avec leur femme lorsqu'il est question d'avoir de nouveaux poupons, ce qui souvent coïncide avec le désir d'entretenir des relations

²⁹ Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfant. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*, Montréal, Remue-ménage, 2004, 373 p.

³⁰ *Ibid.*, p. 237 et 238.

³¹ « Marie-Jeanne »; « Marie-Paule » et « Rose » (9 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

³² Il s'agit de la réflexion de Marie-Jeanne.

³³ Expression courante chez plusieurs témoins des différents corpus pour illustrer l'attente d'un premier enfant dans un ménage.

sexuelles. Ils sont conscients des limites à respecter pour le bien-être de la famille, autant sur le plan monétaire qu'à l'égard de la santé physique et psychologique des parents. Murielle, âgée de 80 ans au moment de l'entrevue, témoigne d'ailleurs à ce propos :

Mon mari me disait qu'on faisait les enfants que JE voulais quand JE voulais pis il respectait les périodes d'abstinence nécessaires. Il se levait avec moi la nuit quand les p'tits braillaient. Une fois que le curé nous faisait de la pression pour qu'on agrandisse la famille, c'est Edmond³⁴ qui est allé le voir pour y dire que s'il voulait qu'on fasse plus d'enfants, y'avait juste à venir les bercer chez nous la nuit! On aurait pu en faire plus des enfants, mais là, non, c'est assez...on s'est respecté pis il voyait ben que j'étais fatiguée après le sixième³⁵.

La majorité des femmes ont priorisé des méthodes de contraception comme Ogino-Knaus et le coït interrompu, mais des grossesses se sont tout de même présentées. Tout au plus, elles ont été espacées de quelques années. En effet, les désirs sexuels étaient parfois trop forts, de la même manière que le souligne Marie-Paule :

J'allais dormir dans la chambre en bas, pour éviter d'avoir des p'tits pendant un bout. Surtout que... le médecin me l'avait conseillé en plus. Mais, des fois, ben je montais en haut pareil. Et d'autres fois ben c'était lui qui venait me voir. Je disais non et il me respectait, mais... il continuait de le demander. Ça le travaillait, il était tenace! Des fois, plus tard dans nuit, il me réveillait, l'envie était encore là. On essayait de faire attention, mais bon, des fois je tombais enceinte pareil. Mais là, une fois que t'es enceinte, et bien là, y'en a pas de stress! On pouvait se lâcher lousse, on en profitait³⁶.

Chez les plus jeunes interviewées dans le cadre de cette étude (elles étaient âgées de 60, 64, 68 et 69 ans au moment des entrevues), le projet familial offre une plus grande place

³⁴ Il s'agit d'un prénom fictif afin d'éviter que la personne, sous le pseudonyme de Murielle, ne soit reconnue.

³⁵ « Murielle ».

³⁶ « Marie-Paule ».

à l'individualité. Les femmes sont plus nombreuses sur le marché du travail, le plaisir fait davantage partie de la vie érotique du couple et la quantité d'enfants est contrôlée rigoureusement. En outre, selon ces quatre jeunes témoins, l'implication des conjoints masculins se remarque autant dans les tâches ménagères que dans l'éducation des enfants, même si les inégalités entre les sexes continuent d'être la norme³⁷. Ainsi, la famille garde sa forme hétéronormative et traditionnelle durant les années 1960 et 1970, malgré qu'elle présente de nouvelles pratiques et valeurs. À cet effet, notons le rôle du père qui tend, à cette époque, à s'investir davantage à l'intérieur de la cellule familiale sur les plans émotionnels et éducatifs. Néanmoins, le père préserve une identité dite « masculine », de sorte qu'il ne partage pas de façon égalitaire les tâches domestiques ni ne prend sur lui la charge mentale des soins à la maisonnée et aux enfants³⁸. Seule Adèle représente l'exception à la règle puisqu'elle mentionne plusieurs fois que son mari et elle font tout en duo. C'est le cas depuis toujours, et ce, peu importe le temps passé à l'hôpital où ils travaillaient, tous les deux, comme infirmier et infirmière³⁹. Par ailleurs, la division des tâches domestiques semble égale. En effet, ils font le ménage en même temps, vont faire l'épicerie ensemble, se sont impliqués dans l'éducation des enfants de la même manière, cuisinent en couple, etc⁴⁰.

³⁷ Il est difficile de quantifier la répartition des tâches domestiques chez les couples. Nous pouvons toutefois émettre le constat que les femmes nées entre 1947 et 1957 pensent que leur conjoint s'est impliqué dans les tâches domestiques de façon plus significative que les hommes de la génération précédente, et ce, même si leur implication ne constitue qu'un faible pourcentage de tout ce qui devait être effectué.

³⁸ Peter Gossage, « Visages de la paternité au Québec, 1900-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 70, n°1-2 (été-automne 2016), p. 79.

³⁹ Adèle se dit consciente de l'exception de son propre à son couple. Elle s'en trouve ravie et ajoute que cela a contribué à la bonne entente au sein de son union qui vit toujours des moments heureux et harmonieux au moment où l'entrevue se déroule.

⁴⁰ « Adèle ».

2.2. La belle-famille... « pas si belle que ça » !

Contrairement à la réalité qui prévaut dans d'autres régions du Québec, nombreuses sont les nouvelles mariées qui, dans le Kamouraska des années 1960-1980, se réveillent le lendemain de leurs noces dans une maison déjà habitée par leurs beaux-parents et parfois même, aussi, par d'autres membres de la famille de leur conjoint. C'est entre autres le cas d'Alexandrine qui témoigne ici de son expérience :

Après que je me suis mariée, on s'est en allés où est-ce que restait mon mari, pour la nuit. Le lendemain matin, j'ai descendu les marches là, qui sont juste en arrière de toi⁴¹, pis là j'voyais tout le monde, du monde que je connaissais pas vraiment: les beaux-parents, le beau-frère, la belle-sœur pis tous leurs enfants qui couraient! J'me suis demandé en moi-même : ouf, dans quoi tu t'es embarquée là ma fille? Parce que ce matin-là, en p'tite jaquette devant tout le monde, j'avais juste le goût d'être tranquille, jusque-là j'avais pas encore réalisé c'était quoi vivre avec du monde⁴².

Selon les témoins s'étant retrouvées dans cette situation⁴³, les principales raisons d'un tel arrangement sont de nature économique. D'abord, cela permet au ménage débutant de rassembler un certain pécule en limitant les dépenses que pourrait engendrer l'achat d'une propriété et de biens meubles. Ensuite, comme la plupart des familles vivent de l'agriculture, il est de coutume que les jeunes hommes continuent de travailler sur la terre familiale. Parfois, le garçon est celui qui assume la relève paternelle, mais cette responsabilité peut aussi revenir à un autre fils. Dans un tel cas, il est fréquent que les nouveaux mariés et leur conjointe cohabitent quand même avec les parents afin de leur offrir une aide précieuse. Finalement,

⁴¹ Au moment de l'entrevue, Alexandrine demeure encore dans la maison ayant autrefois appartenu à ses beaux-parents.

⁴² « Alexandrine ».

⁴³ Il est question d'Alexandrine, de Marie-Jeanne, de Marie-des-Neiges, d'Apolline, de Thérèse, de Marie-Paule et de Murielle.

plusieurs aînés tiennent pour acquis que leurs vieux jours seront assurés par les soins que leur prodigueront éventuellement leur fils et leur bru.

Toujours dans son étude sur la sexualité paysanne au Saguenay, Gérard Bouchard note à son tour des avantages économiques pour les familles rurales, qui voient en leurs enfants, une main d'œuvre supplémentaire. C'est toutefois la sécurité offerte par le filet social familial qui prédomine au sein de la tradition de la cohabitation intergénérationnelle.

Les enfants adultes ou mariés continuaient de se mettre au service de leurs parents, alors même que ceux-ci ne pouvaient plus, en retour, les établir sur des terres; en d'autres mots, le service familial se poursuivait même s'il était amputé de sa réciprocité économique ou matérielle⁴⁴.

Cependant, au contraire de nos observations, l'étude de Bouchard révèle que la cohabitation intergénérationnelle, au Saguenay, est une tradition qui perd de sa popularité à partir des années 1940, entre autres à cause des politiques gouvernementales qui favorisent l'indépendance des personnes âgées et aussi de « la diffusion de nouveaux modèles culturels⁴⁵ ». En 1996, Diane Gervais, dans un article sur la succession et le cycle familial entre 1870 et 1950 à Verchères, constatait des stratégies de régulation familiale similaires à celles que Bouchard a soulignées pour le Saguenay⁴⁶. Si elle est d'avis que la cohabitation intergénérationnelle est une pratique en baisse à Verchères dans la première moitié du XX^e siècle, Gervais précise que son déclin s'enclenche bien avant 1940, voire dès le début des années 1900⁴⁷. La chercheuse ajoute que la plupart des enfants s'établissaient à l'extérieur, souvent au village. C'était également le cas des parents agriculteurs lorsqu'ils vendaient la

⁴⁴ Bouchard, *loc.cit.*, p. 203-204.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Diane Gervais, « Succession et cycle familial dans le comté de Verchères, 1870-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, n°1 (été 1996), p. 69-94.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 91.

terre à un de leur fils. Quant aux aînés réfractaires à l'idée de partir, Gervais souligne que cela pouvait être le théâtre de tensions et mener à l'échec de la reproduction familiale⁴⁸.

À la lumière des études de Bouchard et de Gervais, nous étions loin de nous douter que plusieurs couples avaient cohabité avec les parents de l'époux à la suite du mariage. Même dans l'ouvrage de Miner il était difficile de saisir l'ampleur du phénomène, car le chercheur ne s'attarde qu'à l'an 1936. Il reconnaît la cohabitation intergénérationnelle à Saint-Denis-de-Kamouraska et il observe que 21 ménages sur un total de 91 abritent trois générations ou plus durant son année d'observation⁴⁹. Il est fort probable que plusieurs habitants et habitantes de Saint-Denis soient demeurés avec leurs proches dans les années qui précèdent 1936. Pour notre part, ce sont précisément sept couples de notre corpus principal qui ont cohabité avec les beaux-parents durant une partie, voire toute la période principalement étudiée (1960-1980)⁵⁰. Quant aux témoignages issus de la collection du Musée de la mémoire, la cohabitation intergénérationnelle concerne les deux hommes mariés⁵¹ et au moins 3 des femmes⁵². Étant donné l'ampleur du phénomène, nous avons vu la pertinence d'y prêter une attention puisque cela a probablement eu des impacts sur la vie intime et conjugale.

⁴⁸ Gervais, *loc.cit.*, p. 88-89.

⁴⁹ *Ibid.* p. 86

⁵⁰ Comme nous l'avons souligné plus haut, les témoins concernées sont les suivantes : Alexandrine, Marie-Jeanne, Marie-des-Neiges, Apolline, Thérèse, Marie-Paule et Murielle.

⁵¹ « Réal Morin (1939-) – 2011-0107 » (10 décembre 2011) [enregistrement audio], entrevue avec Réal Morin, propos recueillis par Amélie Pelletier et « Henri-Paul Pelletier (1923-) – 2011-0104 » (10 avril 2011) [enregistrement audio], entrevue avec Henri-Paul Pelletier, propos recueillis par Amélie Pelletier.

⁵² « Yvette Bérubé (1941-) – 2012-0086 » (19 juin 2012) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Gabrielle Lavoie-Lévesque; « Fernande Cloutier (1931-2019) – 2014-0013 » (3 mai 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Danièle Laforce et « Gabrielle Garon (1922 -) – 2014-0007 » (3 mars 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Judith Douville.

L'intimité partagée

Dans les nombreux cas où les nouveaux jeunes mariés doivent partager une maison, il n'y a nul doute qu'il y a peu d'occasions pour vivre des moments d'intimité. Pourtant, les discours normatifs de l'époque encourageaient plutôt les couples à s'éloigner de la famille et à construire leur propre sphère conjugale. En guise d'exemple, l'Action catholique canadienne recommandait, afin d'assurer la pérennité de l'amour marital, d'être indépendant de ses parents et de limiter les interventions de ces derniers dans leurs décisions⁵³. « Vis-à-vis des parents, le couple commencera à établir de nouvelles relations. Sans rompre avec ses parents, le couple devra trouver une nouvelle autonomie à leur endroit. Cette autonomie du couple résultera d'un équilibre à garder entre l'amour conjugal et l'amour filial.⁵⁴ »

Cependant, les couples qui se retrouvent dans une maison bigénérationnelle doivent limiter les contacts physiques en présence des parents et se montrer discrets quant aux activités qui se déroulent dans leur chambre à coucher. Le respect des ascendants est en effet très important, ces derniers désirant préserver de bonnes mœurs catholiques sous leur toit.

Il faut dire que si des parents offrent à un jeune couple de s'établir dans leur demeure, c'est aussi parce qu'ils s'attendent à ce que des services leur soient rendus, puisque les revenus dépendent des efforts de l'ensemble de la maisonnée. Les sept femmes de notre premier groupe-témoin, qui ont cohabité avec leur belle-famille, ont pris de grandes

⁵³ L'Action catholique canadienne, *op.cit.*, p. 6 et 7.

⁵⁴ *Ibid.*

responsabilités en se mariant. Elles participaient aux tâches domestiques tout en étant surveillées par leur belle-mère et, parfois, par les belles-sœurs⁵⁵. À la maison, l'espace qu'ont les couples pour discuter en privé ou pour vivre des moments de proximité physique se limite bien souvent à la chambre à coucher. En revanche, « c'est un peu gênant quand tu montes te coucher deux minutes après ton mari et qu'il n'est même pas neuf heures...les autres, ils le savent ben que t'es pas vraiment fatiguée! Pis ils le savent encore plus quand ta chambre est juste au-dessus de celle des beaux-parents pis que le lit craque ! [Rire]⁵⁶ ». Murielle, de son côté, nous raconte qu'elle allait souvent rencontrer son mari alors qu'il travaillait aux champs, dans le but de « faire l'amour » en toute tranquillité⁵⁷. Bien que le confort d'un lit n'y était pas, le jeune couple se sentait à l'abri des yeux et des oreilles indiscretes.

Le spectre de la belle-mère

Les témoins rencontrés dans notre enquête orale s'accordent majoritairement sur le fait que la belle-mère est généralement l'individu le plus critique de leur belle-famille. En effet, maîtresse du foyer depuis des années, elle doit accueillir une jeune mariée qui peut avoir des manières différentes de tenir la maison ou bien d'élever des enfants. Nos informatrices soutiennent également que leur belle-mère était la plus pudique de la maisonnée et qu'elle n'encourageait pas les jeunes mariés à s'échanger publiquement des marques d'affection.

⁵⁵ C'est le cas d'Alexandrine et de Murielle.

⁵⁶ « Alexandrine ».

⁵⁷ « Murielle ».

« Tsé, ma belle-mère, c'est pas que je l'aimais pas, mais...[sourir].⁵⁸ » Cette phrase, prononcée par Alexandrine et Murielle exprime en peu de mots le sentiment partagé par plusieurs femmes du corpus⁵⁹. Les jeunes mariées, en emménageant chez les parents de leur nouvel époux, passent désormais la plupart de leur temps auprès de leur belle-mère. Cette dernière en profite pour répartir les tâches domestiques.

Je m'étais fait déléguer entre autres, les repas du dimanche. Mais le dimanche, chez les beaux-parents, la maison était toujours pleine. Pas moyen de savoir y'allait être combien au retour de la messe, sans parler de ceux qui arrivaient un p'tit peu plus tard, sans prévenir, pis qui voulaient manger. Fait que j'en faisais tout le temps beaucoup. Mon beau-père trouvait que je cuisinais ben en tout cas. Mais ma belle-mère, un moment donné, m'a dit que je faisais baisser la réserve de beurre beaucoup trop vite. Elle était fâchée de ça. Mais coudonc, c'est pas mangeable quand y'a pas de beurre! C'est tout sec! J'ai dit que j'étais désolée pis que c'est parce que chez moi j'avais appris ça de même. On n'était pas riche ou pauvre chez nous, mais on aimait bien manger. En tout cas, la belle-mère m'a dit que chez nous c'était rendu icitte [la maison de la belle-mère] pis qui fallait que je me fasse à sa façon à elle de fonctionner. Dans ce temps-là ben, tu t'obstinais pas...⁶⁰

Outre le témoignage de Murielle, qui illustre le type de tensions entre les belles-filles et les belles-mères, nous pourrions soulever le cas d'Alexandrine dont la belle-mère critiquait la façon d'élever les enfants⁶¹, celui de Marie-Jeanne qui ne pouvait pas pleurer devant ses beaux-parents l'absence de son mari quand il était parti travailler⁶² ou bien le cas de Diane qui, semble-t-il, n'avait « pas la bonne technique pour laver les châssis⁶³ ».

⁵⁸ « Alexandrine » et « Murielle ».

⁵⁹ Ce ne sont pas que les femmes vivant chez leurs beaux-parents qui ont éprouvé des difficultés relationnelles avec leur belle-mère. Toutefois, nous avons décidé de n'étudier que ces cas-là puisqu'ils ont davantage modifié le rapport à l'intimité des jeunes couples.

⁶⁰ « Murielle ».

⁶¹ « Alexandrine ».

⁶² « Marie-Jeanne ».

⁶³ « Diane ».

D'autres exemples peuvent être tirés des témoignages provenant du Musée de la mémoire vivante. Soulignons le cas de Fernande, qui a fait durer ses fréquentations pendant cinq ans tout simplement pour repousser le moment où elle emménagerait auprès de sa belle-famille⁶⁴. Aussi, lorsqu'elle était enceinte, elle planifiait toujours ses accouchements à l'hôpital... afin de prendre congé de sa belle-mère⁶⁵! Les propos d'Henri-Paul et de Réal sont également intéressants, même s'ils n'habitent pas la région étudiée⁶⁶. En effet, les deux hommes qui ont continué de vivre chez leurs parents après s'être mariés mentionnent tous les deux que les relations entre leur conjointe et leur mère étaient tendues⁶⁷.

Les exemples sont nombreux, mais avant de tomber dans les clichés et les stéréotypes, nous devons garder à l'esprit que les femmes se retrouvaient confinées dans un même espace, avec des responsabilités communes et peu d'autonomie financière et individuelle. Par ailleurs, dans l'étude de Gervais basée sur des témoignages de résidents et résidentes du comté de Verchères, les jeunes épouses ont participé à faire baisser la popularité de la cohabitation intergénérationnelle. Elles aussi éprouvaient des difficultés à s'entendre avec leur belle-famille, particulièrement la belle-mère, comme l'explique Diane Gervais :

« C'était rare les épouses qui voulaient rester avec les parents », soutient un autre témoin, évoquant la période autour de la dernière guerre. Pour ces femmes, la cohabitation n'était pas envisageable, même avec une seule personne de la famille du mari : « Je mariaais François, pas sa sœur! » D'après les témoins, la réticence opposée à la cohabitation provenait le plus souvent de la future épouse. Il est vrai que cette « pièce rapportée », comme on dit, intervenait dans un cercle fermé où son arrivée remettait en cause les rôles de chacun, ainsi qu'un mode de relations convenu, construit sur de nombreuses années. Les relations entre belles-mères et belles-filles étaient particulièrement complexes. Selon

⁶⁴ « Fernande Cloutier »

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Ils habitent à Saint-Pamphile.

⁶⁷ « Réal Morin (1939 -) – 2011-0107 » (10 décembre 2011) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Amélie Pelletier et « Henri-Paul Pelletier (1923 -) – 2011-0104 » (4 décembre 2011) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Amélie Pelletier.

un témoignage, chaque fois qu'elle devait aider sa belle-fille, une belle-mère, tout en s'exécutant, disait sèchement : « Servante, faites-vous valoir! »⁶⁸.

Enfin, ces jeunes femmes doivent composer avec le fait d'habiter une maison que n'est pas la leur, respecter les règles de leur belle-famille, assurer une descendance et veiller sur la flamme de leur amour. D'ailleurs, « veiller sur la flamme de l'amour » ne semble pas avoir la même signification pour les deux générations demeurant sous le même toit. L'historien Gaston Desjardins démontre que les normes sexuelles au Québec se relâchent entre 1940 et 1960, ce qui pourrait expliquer pourquoi les femmes de ce corpus (et leurs époux) se sentent en opposition avec les beaux-parents, lorsqu'il s'agit du domaine de l'intime.

Autour des années 40, et davantage encore au cours des décennies suivantes, tout un champ de connaissances, toute une « technologie du corps » est en pleine floraison; elle s'enracine en même temps qu'elle fonde de nouvelles instances de pouvoir sur le contrôle de la sexualité, qu'elle inaugure de nouveaux champs de normativité. Mais du même coup, elle entre en conflit avec de vieilles références et disqualifie des pouvoirs et des savoirs anciens. [...] Au cours de la période 1940-1960, il semble donc que l'on assiste à la fois au départage et à la coexistence de deux tendances fondamentales. On peut observer, d'une part, une disqualification graduelle d'un cadre normatif traditionnel et, de façon simultanée, l'élaboration d'un nouveau type de normativité sexuelle⁶⁹.

La pertinente analyse de Desjardins porte également à notre attention la présence de la morale religieuse dans le discours normatif sur la sexualité avant 1940. D'ailleurs, nos informatrices concernées soulèvent toute l'importance des rites catholiques qui ponctuaient le quotidien de cette belle-mère qu'elles décrivent parallèlement comme une femme pudique, voire scrupuleuse⁷⁰. Alexandrine se rappelle la réaction de sa belle-mère lorsqu'elle allait s'asseoir sur les genoux de son mari : « Qu'est-ce que tu fais-là? Y'a assez de chaises dans

⁶⁸ Gervais, *loc.cit.*, p. 85-86.

⁶⁹ Gaston Desjardins, *L'Amour en patience. La sexualité adolescente au Québec (1940-1960)*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995, p. 13-14.

⁷⁰ Alexandrine, de Marie-Jeanne, de Marie-des-Neiges, d'Apolline, de Marie-Paule et de Murielle.

la maison pour que tout le monde soit ben assis!⁷¹ ». Notre témoin pense que les réticences de sa belle-mère face aux démonstrations affectives s'expliquaient par les valeurs religieuses traditionnelles de cette dernière : « c'est comme si, pour elle, le mariage c'était pas fait pour la tendresse sauf quand faut faire des enfants⁷² ».

Il faut dire, toutefois, que le cas d'Alexandrine est le plus éloquent en la matière. Voyant les marques d'affection que les jeunes époux échangeaient en public comme s'embrasser, s'enlacer ou passer une main sur une fesse du partenaire, la belle-mère avait rapidement jugé que sa bru disposait de mœurs légères, voire reprochables. D'ailleurs, dans les cas où le beau-père d'Alexandrine se trouvait au deuxième étage de la maison, la belle-fille était dans l'interdiction de monter à sa chambre si son mari n'était pas avec elle⁷³. Alexandrine n'a jamais compris pourquoi sa belle-mère avait peur que quelque chose se passe entre elle et le beau-père⁷⁴.

Parmi les témoins concernés par la cohabitation intergénérationnelle, Thérèse est l'exception ayant apprécié la proximité de sa belle-famille et, surtout, de sa belle-mère⁷⁵. Bien qu'elle n'ait vécu que deux ans avec les parents de son époux, la maison dans laquelle elle s'est ensuite établie était juste en face, de l'autre côté de la rue. « On habitait pu dans même maison, mais, on peut quasiment dire qu'on partageait le même terrain!⁷⁶ ». Thérèse

⁷¹ « Alexandrine ».

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ « Thérèse ».

⁷⁶ *Ibid.*

ajoute que sa belle-mère lui a appris de nombreuses choses, telles que la couture. C'est d'ailleurs empreinte de gratitude qu'elle nous parle de cette femme. Bien que nous n'ayons pas rencontré d'autres individus de la tranche d'âge de Thérèse, qui est presque une centenaire, nous pouvons soulever l'hypothèse que sa naissance en 1919 la place à une époque marquée par des valeurs et des pratiques traditionnelles⁷⁷. Qui plus est, elle se situe dans la génération des mères de certaines participantes à l'étude. Par conséquent, il est plausible que Thérèse ait vécu une sexualité davantage similaire à celle de sa belle-mère qu'à celle de ses propres filles. Ce n'est qu'une possibilité, notre interlocutrice ne nous l'a pas confirmée⁷⁸. Toutefois, son discours nous a permis de comprendre que, de manière générale, elle avait l'impression d'appartenir à la même époque que sa belle-mère et non à celle de ses enfants, comme si elle ne voulait pas faire partie de cette époque dite « moderne »⁷⁹.

Jetons maintenant un regard sur les raisons expliquant qu'une portion des témoins ne se soit pas installée dans la demeure d'un proche parent. Pour certaines, le fait que leur mari ne soit pas un agriculteur justifie le choix d'une maison au village sans les beaux-parents. D'autres, comme Marie-Paule, ont marié un homme plus âgé qui possédait déjà une maison. Elle précise : « mes parents savaient que c'était un bon gars parce qu'il avait 30 ans pis qu'il avait ramassé assez d'argent pour avoir sa propre maison à lui. C'est là-bas [la maison du jeune époux] qu'on a vécu au début »⁸⁰. Ensuite, les plus jeunes du corpus ont évité la

⁷⁷ « Thérèse ».

⁷⁸ Parmi tous les témoins de cette enquête orale, c'est Thérèse qui s'est montrée la plus pudique face au sujet de la sexualité. De toute évidence, elle n'entretenait pas le même rapport face à cette sphère de l'existence que les autres témoins rencontrées.

⁷⁹ « Thérèse ».

⁸⁰ « Marie-Paule ».

cohabitation familiale puisque, d'une part, c'était une pratique qui ne présentait plus les mêmes avantages, mais, aussi, parce qu'elles avaient davantage le goût de fréquenter le marché de l'emploi, surtout celles qui avaient effectué des études. Ainsi, avoir un salaire, même s'il rapportait moins que celui du mari, permettait en partie aux femmes de participer à l'achat d'une résidence. Adèle et son petit copain, qui prévoyaient se marier après leur technique au collégial en 1975, ont d'abord travaillé comme infirmier et infirmière⁸¹. C'est ensemble qu'ils ont mis de côté le capital nécessaire pour se construire une maison et se marier en 1978. Adèle souligne d'ailleurs la précieuse contribution de ses parents et de ses beaux-parents dans la réalisation de ce projet de couple. Elle insiste davantage sur l'aide de ses beaux-parents puisque ces derniers auraient préféré les voir habiter auprès d'eux. Elle ajoute : « mon beau-père pleurait le jour de notre mariage. Il aurait tant aimé qu'on aille s'établir chez eux. Mais moi, non, je voulais vivre avec mon amoureux !⁸² ».

Conclusion

En continuité avec les conclusions du premier chapitre, ce second chapitre nous a montré comment l'éducation sexuelle lacunaire des témoins durant l'enfance et l'adolescence a eu des répercussions au courant de leur vie d'adulte. Les expériences suivant le mariage, comme les relations sexuelles et la première grossesse, ont parfois été source d'angoisse et de gêne. Par-dessus tout, l'intimité de plus de la moitié de nos informatrices a été compromise par la proximité de la belle-famille. Sept des femmes que nous avons rencontrées et cinq des témoins enregistrés par le Musée de la mémoire vivante sont concernés par la cohabitation

⁸¹ « Adèle ».

⁸² *Ibid.*

intergénérationnelle. Nous avons finalement statué que cette situation était plus difficile pour nos témoins que pour leurs époux. En effet, les belles-filles et les belles-mères étaient presque toujours ensemble et devaient s'entendre quant à la gestion de la maisonnée. C'est à elles, bien entendu, que revenaient les responsabilités domestiques. Du côté des plus jeunes du corpus, qui ont toutes été salariées à un moment de leur vie, les premières années du mariage sont souvent celles où elles restaient à la maison pour s'occuper de leurs enfants d'âge préscolaire. Enfin, dans tous les cas, les premières années de vie maritale de nos informatrices portaient le projet de fonder une famille.

Chapitre 3 : Le curé détrôné

À la lumière des témoignages issus de notre enquête et du Musée de la mémoire vivante, nous remarquons que la majorité des informatrices s'estiment moins pratiquantes sur le plan religieux que les générations précédentes¹. Puisque nous voulons comprendre comment la morale catholique affectait potentiellement la vie sexuelle des femmes du Kamouraska, il est pertinent de se pencher sur l'évolution de la pratique religieuse entre les années 1960 et 1980. Nous jetterons dans un premier temps un bref regard sur la situation générale de l'Église catholique à cette même époque. Ensuite, nous reviendrons aux témoignages pour mieux comprendre la matérialisation de ce constat fait par la majorité des témoins.

3.1. L'Église catholique face à de nouvelles réalités temporelles : 1960-1970

La décennie débutant en 1960 est le théâtre de nombreux changements au sein de l'Église catholique. Cette période coïncide d'ailleurs avec les années de vie sexuelle active chez plusieurs des témoins de notre recherche qualitative. Selon l'historienne Martine Sevegrand, c'est par ailleurs au tournant des années 1960, avec l'ouverture du Concile

¹ « Gabrielle Garon (1922 -) – 2014-0007 » (3 mars 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Judith Douville; « Fernande Cloutier (1931-2019) – 2014-0013 » (5 mars 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Danièle Laforce; « Marie-Paule » (23 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Murielle » (25 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Marie-Jeanne » (1 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Apolline » (2 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Rose » (9 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Louise » (22 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Annie » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Diane » (26 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

Vatican II, que le clergé estime que le débat sur le mariage et la sexualité le place dans un état d'instabilité². Dans un témoignage effectué au Musée de la mémoire en 2012, au sujet de ses années comme desservant dans la paroisse du lac Trois-Saumons, feu Monseigneur André Gaumont jugeait que la communication entre les fidèles au Québec et l'institution cléricale s'était déjà effritée en amont des années 1960 et que cela avait contribué à accélérer la distanciation des catholiques³. Monseigneur Gaumont est conscient, cependant, qu'il est plus facile de faire ce constat a posteriori qu'au préalable. Il ajoute que « la crise était déjà commencée, mais on ne l'avait pas vu venir⁴ ».

Rappelons que dans l'histoire de la contraception, des pratiques contraires aux prescriptions catholiques étaient en cour bien avant 1960. Dans les années 1930, par exemple, pendant que la méthode de régulation des naissances basée sur les cycles d'ovulation, Ogino-Knaus, se répandait dans l'Occident, Rome fit paraître en 1931 l'encyclique *Casti Connubii*. Adressé aux catholiques, ce document avait pour objectif de rappeler la position du clergé sur la procréation. On y précisait que la sexualité doit se vivre dans le cadre marital et avoir pour dessein l'enfantement. Par ailleurs, les femmes étaient particulièrement visées par la responsabilité d'intégrer adéquatement ce « devoir » chrétien⁵. Cependant, la réalité dans les foyers était bien différente des prescriptions cléricales promulguées par le Pape Pie XI dans

² Martine Sevegrand, *Les enfants du Bon Dieu - Les catholiques français et la procréation au XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 188.

³ « Mgr André Gaumont (1936-2019) – 2012-0075 » (29 avril 2012) [enregistrement audio], entrevue avec André Gaumont, Monseigneur, propos recueillis par Judith Douville.

⁴ *Ibid.*

⁵ Action populaire, [commentaires sur l'encyclique de Pape Pie XI], *Encyclique Casti Connubii : sur le mariage chrétien*, Paris, SPES, 1964, p. 29.

l'encyclique sur le mariage⁶. Non seulement la méthode Ogino-Knaus, aussi appelée du « calendrier », était largement diffusée, mais elle était également encouragée par une proportion importante de catholiques progressistes, souvent partisans de la philosophie personnaliste. « Suivant cette théorie, l'amour des époux devenait une valeur fondamentale du mariage⁷ ». Ce sentiment pouvant alors se manifester à travers l'acte conjugal, ce dernier avait donc d'autres objectifs que celui d'engendrer une grossesse⁸.

Le débat sur les pratiques sexuelles et contraceptives est finalement resté ouvert « pendant plus de trente ans⁹ ». Le Concile œcuménique Vatican II, mis sur pied en 1962, avait pour ambition, entre autres, de réfléchir et de prendre une position au sujet du mariage et de la sexualité. Au cours de ces assises qui ont duré trois ans, plusieurs participants ont pris conscience que l'Église se trouvait à ce moment-là dans une période charnière face aux changements sociétaux qui touchaient alors toutes les communautés catholiques, oscillant entre la permission d'user de méthodes contraceptives artificielles et leur interdiction. « À lire les seize documents conciliaires, on y retrouve tout autant la critique implicite d'un style désuet de l'Église que l'apologie d'une nouvelle Église engagée au cœur des réalités temporelles. »¹⁰ D'ailleurs, afin de se rapprocher concrètement des fidèles, le Concile a

⁶ Martine Sevegrand, *L'Affaire Humanae Vitae, L'Église catholique et la contraception*, Paris, Karthala, 2008, p. 13.

⁷ Diane Gervais, « Les couples aux marges du *permis-défendu*. Morale conjugale et compromis pastoral à Montréal dans les années 1960 », *Études d'histoire religieuse*, vol. 70, (2004), p. 29.

⁸ *Ibid.*

⁹ Isabelle Perreault, « Morale catholique et genre féminin : la sexualité dissertée dans les manuels de sexualité maritale au Québec, 1930-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 4 (printemps 2004), p. 574.

¹⁰ E.-Martin, Meunier, *Le pari personnaliste : Modernité et catholicisme au XX^e siècle*, Montréal, Fides, 2007, p. 269.

consenti à déclarer l'amour conjugal comme l'une des finalités premières du mariage¹¹. Notons que le Cardinal Léger, qui participait à ces rencontres en tant que représentant du Québec, faisait partie des gens qui ont défendu cette position visant à reconnaître l'importance du sentiment amoureux entre les époux¹².

Au Québec, on sentait aussi la présence active d'un courant réformiste parmi les catholiques. L'organisme *Sérèna* est un bel exemple des initiatives inspirées par des forces rénovatrices au sein de l'Église. Il réunissait, à l'époque, à la fois des médecins et des clercs afin d'offrir une documentation pertinente aux couples mariés sur des stratégies contraceptives jugées plus « naturelles » que le condom ou le diaphragme, par exemple¹³. Rappelons que « [d]ans l'optique de la morale catholique, une méthode est dite naturelle si elle respecte le déroulement naturel et toutes les finalités de l'acte sexuel¹⁴ ». Dans les années 1960, alors que la pilule contraceptive rencontrait une popularité grandissante, *Sérèna* poursuivait sa mission en offrant des ateliers, des conférences et de la documentation au sujet de la planification familiale. La méthode symptothermique, dite du thermomètre, était privilégiée parce qu'Ogino-Knaus « n'était d'aucun secours aux nombreuses femmes dont le cycle était irrégulier¹⁵ » et contribuait à la frustration des couples, surtout des femmes, souhaitant limiter le nombre d'enfants dans leur famille¹⁶.

¹¹ Diane Gervais, *Sérèna, la fécondité apprivoisée (1955-2005)*, Montréal, Sérèna Québec, p. 20.

¹² Sevegrand, *Les enfants du bon Dieu*, op.cit., p. 237.

¹³ *Ibid.*, p. 188 et Gervais, *Sérèna*, op.cit., p. 15.

¹⁴ Gervais, *Sérèna*, op.cit., p. 13.

¹⁵ *Ibid.*, p. 21.

¹⁶ *Ibid.*

À partir de Vatican II, l'Église laissait présager une certaine tolérance sur le plan de la régulation des naissances. Le Kamouraska n'a pas échappé à l'ouverture progressiste du clergé. Fernande Cloutier, par exemple, nous fait savoir que c'est le curé lui-même qui lui a appris comment faire des enfants alors qu'elle avait 20 ans¹⁷. Par ailleurs, une majorité des témoins ayant suivi un cours de préparation au mariage ont affirmé que la contraception et la sexualité étaient à l'horaire¹⁸. Dans le contexte de ces cours préparatoires, le médecin et instigateur des chambres de naissance dans le Kamouraska, le Dr Jean Dumais, intervenait pour fournir aux futurs mariés des informations plus spécifiques à la biologie humaine. Il ajoute que ses opinions étaient bien perçues, autant par les curés en place que par les couples fiancés¹⁹.

Si les catholiques progressistes se réjouissaient de Vatican II, le désenchantement fut rapidement à l'ordre du jour. L'encyclique *Humanae Vitae* portée par le nouveau pape Paul VI en 1968, repositionne l'ancienne règle morale à l'avant-plan²⁰. Conclusion générale : la pilule contraceptive n'est pas tolérée tout comme les autres méthodes permettant d'éviter délibérément des grossesses²¹. Ci-dessous l'extrait d'*Humanae Vitae*²² présente en quelques paragraphes la position claire de l'Église :

¹⁷ « Fernande Cloutier ».

¹⁸ « Adèle » (3 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Louise » (22 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Annie »; « Diane »; « Fernande Cloutier »; « Gabrielle Garon » et « Miguëlle Douville (1929 - 2018) – 2014-0009 » (4 mars 2014) [enregistrement audio], entrevue, propos recueillis par Judith Douville.

¹⁹ « Jean Dumais (1932-2017) – 2014-0009 » (4 mars 2014) [enregistrement audio], entrevue avec Jean Dumais, médecin et instigateur des chambres de naissance dans le Kamouraska, propos recueillis par Judith Douville.

²⁰ Gervais, *Séréna*, *op.cit.*, p. 20.

²¹ Sevegrand, *L'Affaire Humanae Vitae*, *op.cit.*, p. 26.

²² Transcription par le théologien Guy Durand dans *Sexualité et foi – Synthèse de théologie morale*, Fides, Montréal, 1977, p. 317.

En conformité avec ces points fondamentaux de la conception humaine et chrétienne du mariage, [n]ous devons encore une fois déclarer qu'est absolument à exclure, comme moyen licite de régulation des naissances, l'interruption directe du processus de génération déjà engagé, et surtout l'avortement directement voulu et procuré, même pour des raisons thérapeutiques.

Est pareillement à exclure, comme le Magistère de l'Église l'a plusieurs fois déclaré, la stérilisation directe, qu'elle soit perpétuelle ou temporaire, tant chez l'homme que chez la femme.

Est exclue également toute action qui, soit en prévision de l'acte conjugal, soit dans son déroulement, soit dans le développement de ses conséquences naturelles, se proposerait comme but ou comme moyen de rendre impossible la procréation²³.

Comme bien d'autres catholiques, les Québécois et les Québécoises étaient avides de plus de changement pour que le discours clérical s'arrime avec les mutations du monde contemporain. Au Québec, ainsi que le rappelle Denyse Baillargeon, *Humanae Vitae* a eu pour conséquence d'accélérer le processus de désertion des églises²⁴. Déçus par la position romaine, plusieurs baptisés et surtout des femmes, d'ailleurs, déclarent vouloir encore plus d'autonomie et de liberté²⁵. Il faut dire que le contexte global de la fin des années 1960 accentue la séparation entre l'Église et l'État. Pensons simplement au Bill Omnibus, adopté en 1969, qui légalise l'achat, la vente et l'utilisation des pilules contraceptives et qui décriminalise également les pratiques homosexuelles à la grandeur du Canada²⁶. Plus largement, comme l'indique l'historien Gaston Desjardins, c'est à travers la modification du

²³ Extrait de l'encyclique *Humanae Vitae*, citée dans Durand, *op.cit.*, p. 317.

²⁴ Denyse Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels féminins au XX^e siècle jusqu'à l'avènement de la pilule », dans Jean-Philippe Warren, dir., *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*, Montréal, VLB éditeur, 2012, p. 17-31.

²⁵ Le Collectif CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 (1982), p. 435.

²⁶ Fédération du Québec pour le planning des naissances, *Fédération du Québec pour le planning des naissances, pour des choix et des droits en santé sexuelle et reproductive* [en ligne], mise à jour : 2016, consulté le 19 novembre 2016, <http://www.fqpn.qc.ca/public/informez-vous/contraception/la-fqpn-et-la-contraception/chronologie-3/>

modèle familial que se renouvellent les normes sexuelles²⁷. L'État « se voit pressé d'agir pour réguler, harmoniser les transformations de la vie familiale, pour moderniser le cadre législatif, le système éducatif et pour gérer le potentiel humain dans son ensemble²⁸ ».

Par ailleurs, les gouvernements fédéraux et provinciaux sont confrontés aux nombreuses pressions féministes ainsi qu'aux nouvelles réflexions sociales qui émergent sur la place publique avec plus d'insistance vers la fin des années 1960. Au niveau fédéral, par exemple, ces idées s'expriment lors de la Commission Bird (1967-1970) qui étudie la condition féminine et la documente, pour chacune des provinces²⁹. Au Québec, une autre commission entreprend d'importants travaux et débouche sur le Rapport Parent. Ce dernier sert d'assise au gouvernement pour réformer en profondeur le système d'éducation. Parmi les nombreuses mesures adoptées, la mixité scolaire confirme un changement de mentalité. Désormais les filles suivent les mêmes cours que les garçons au secondaire et, qui plus est, partagent les mêmes classes qu'eux. Elles ont de plus, dans les faits, accès à tous les programmes d'études supérieures collégiales et universitaires³⁰. La création du réseau des Cégeps, comme on l'a vu précédemment, est déterminant sur le plan de la scolarisation des filles. Par ailleurs, plusieurs associations, de petites et de grandes envergures, s'organisent avec l'intention d'améliorer le statut des femmes. La présence plus importante des femmes sur les bancs d'école contribuera également à la résurgence du mouvement féministe

²⁷ Gaston Desjardins, *L'Amour en patience. La sexualité adolescente au Québec (1940-1960)*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995, p. 14.

²⁸ Ibid.

²⁹ CLIO, *op.cit.*, p. 464.

³⁰ Manon Aubé, « La démocratisation de l'éducation », *Sommet, magazine de l'Université de Sherbrooke* [en ligne], vol. 12, n°3 (été 2007), <https://www.usherbrooke.ca/sommets/v12/n3/rapparent.htm>

québécois. Un point de vue militant commence même à se développer au sein des études religieuses. Des théologiennes comme Sœur Madeleine Sauvé et Anita Caron optent pour la lunette féministe afin de mieux comprendre la place des femmes dans les écrits liturgiques, mais, aussi, leur rôle à l'intérieur de l'institution religieuse³¹.

3.2. Quand la foi catholique devient une démarche personnelle

Plusieurs récits des témoins de nos corpus soulignent que la foi catholique se vit de plus en plus dans la sphère privée au cours de la période qui va de 1960 à 1980. L'Église et les rituels entourant la pratique perdent de leur emprise sur leurs ouailles. Néanmoins la foi individuelle des croyants et des croyantes n'en perd pas pour autant ses plumes et Diane Gervais le souligne également : « les années 1960 furent celles qui virent l'évolution des catholiques francophones vers la formation de la conscience personnelle³² ». Chez nos informatrices, plusieurs ont fait preuve d'autonomie sur le plan religieux et elles estiment que c'est parce qu'elles ont eu la chance de faire partie d'une génération qui a bénéficié de plus de choix et de pouvoir décisionnel que leur mère et leurs grand-mères³³. Chez les témoins qui ont cohabité avec les beaux-parents, se dérober aux rituels catholiques était plus ardu. N'étant pas « maîtresses de maison », les jeunes épouses devaient se plier aux souhaits de leur belle-mère si celle-ci désirait bénir le repas ou dire des chapelets³⁴. Quant aux femmes

³¹ Marie André Roy, « Les femmes, le féminisme et la religion », dans Jean-Marc Larouche et Guy Ménard dir, *L'étude de la religion au Québec – Bilan et prospective*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 343-360.

³² Gervais, « Les couples aux marges du *permis-défendu*... », *loc.cit.*, p. 38.

³³ La majorité des femmes du corpus établissent une différence entre elles et leur mère, voire leurs grand-mères. Leurs aïeules auraient été davantage influencées par les doctrines religieuses et, surtout, par la surveillance des prêtres.

³⁴ « Gabrielle Garon », « Fernande Cloutier », « Marie-Paule », « Murielle », « Marie-Jeanne » et « Apolline » ont chacune exprimé, à leur façon, qu'elles trouvaient leur belle-mère plus croyante qu'elles ne l'étaient personnellement.

qui ne se sont pas établies dans un foyer bigénérationnel, elles n'ont pas ressenti le besoin d'intégrer les rituels religieux dans leur vie quotidienne de la même manière que leurs aïeules avant elles. Si les principaux sacrements, comme le baptême, la confirmation ou le mariage demeuraient des obligations, les messes dominicales, quant à elles, n'étaient pas systématiquement à l'horaire. En comparant sa génération aux précédentes, Louise mentionne : « c'est comme si nos mères avaient peur. Nous on croit encore, mais on le sait qu'on n'ira pas en enfer³⁵ ».

Selon les théologiens Raymond Lemieux et Denis Jeffrey ainsi que la théologienne Sophie Tremblay, il s'agit à la fois d'une personnalisation de la religion et d'une individualisation du sacrement³⁶. À la recherche d'une nouvelle identité sociale, les gens tentent de s'émanciper des institutions, entraînant dès lors la sécularisation des rites religieux.

Ainsi la décomposition moderne du champ religieux en Occident, est-elle survenue non pas tant par l'effritement de ses institutions (qui en est plutôt le symptôme), que par la transformation des pratiques relatives à la question du sens, dans des populations ne remettant d'ailleurs pas nécessairement en cause leur appartenance nominale aux institutions traditionnelles, mais rendant celles-ci insignifiantes dans la vie quotidienne. [...] Dans les Églises, par exemple, la « distance » s'est creusée entre les questions posées par les fidèles et les réponses données par les clercs, les premiers étant vus par les seconds comme « infidèles » et les seconds n'étant plus cherchés comme des « autorités »³⁷.

Certains abbés témoignent de ces changements pour les avoir vus ou les avoir vécus de près. Bien qu'ils aient pratiqué dans le secteur du lac Trois-Saumons, à proximité de Saint-

³⁵ « Louise ».

³⁶ Denis Jeffrey, « Les ritualités contemporaines » dans Jean-Marc Larouche et Guy Ménard dir., *L'étude de la religion au Québec – Bilan et prospective*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 252 et 253.

³⁷ Raymond Lemieux, « L'Autre et la technique. Manifeste contre la fatalité », dans Serge Cantin et Robert Mager (dir.), *L'Autre et la technique*, Paris, Harmattan, 2001, p. 44-45, cité dans : Jeffrey, *loc.cit.*, p. 252.

Jean-Port-Joli, l'expérience des abbés Gaumont, Lamarre et Lamonde peut vraisemblablement ressembler à celles de l'ensemble des prêtres du Kamouraska au même moment. Les deux régions se situent sur la Côte-du-Sud et partagent plusieurs similitudes sur les plans économiques et sociaux. Un élément est central dans les témoignages de ces trois clercs : ils ont tous constaté la diminution des pratiques religieuses chez les catholiques à partir des années 1960. Cependant, tous les trois estiment que la foi chrétienne, à ce moment-là, n'était pas pour autant disparue de l'esprit des Québécois et des Québécoises³⁸. Un phénomène qui a particulièrement marqué l'abbé Lamonde concerne les visites paroissiales qu'il avait l'habitude de faire lors de son entrée en fonction comme vicaire dans la paroisse du lac Trois-Saumons. Si les visites annuelles au domicile des paroissiens et paroissiennes n'étaient pas officiellement obligatoires, dans la pratique ça en était autrement³⁹. En effet, les visites étaient prises pour acquies, autant par le clergé local que par les gens de la paroisse. Cependant, cette tradition s'est effritée au courant des années 1960. À la fin de la décennie, l'abbé Lamonde visitait uniquement les individus qui le sollicitaient et c'était le cas de très peu de gens⁴⁰. En outre, l'abbé Lamonde ajoute que les motifs autour des rencontres ont changé. Quand il avait débuté sa carrière, les visites à domicile étaient certes pour prendre des nouvelles, mais c'était aussi pour s'assurer des bonnes pratiques religieuses à l'intérieur des ménages. Lorsque les visites sont devenues « sur demande⁴¹ », les sujets de discussion étaient plus personnels, spirituels ou orientés vers le Saint-Esprit plutôt que sur les rituels en soi. Un autre prêtre de la région, l'abbé Lamarre, croit pour sa part que la baisse des pratiques

³⁸ « Mgr André Gaumont », « Abbé Martin Lamarre (1925-2014) – 2010-0203 » (21 février 2012) [enregistrement audio], entrevue avec Martin Lamarre, Abbé, propos recueillis par Josée Bergeron et « Abbé Marcel Lamonde – 2012-0023 » (5 août 2010) [enregistrement audio], entrevue avec Marcel Lamonde, Abbé, propos recueillis par Amélie Pelletier.

³⁹ « Abbé Marcel Lamonde ».

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

peut potentiellement avoir été influencée par les prêtres qui ont défroqué⁴². Il a lui-même connu un grand nombre de collègues qui ont fait ce choix. Selon Martin Lamarre, ce n'était pas un bon exemple à donner aux fidèles. « Lorsqu'on fait le vœu de la prêtrise, c'est pour la vie », dit-il⁴³.

Cet effritement du pouvoir clérical et de l'adhésion à la foi catholique, aux yeux de certains témoins de notre corpus, s'explique également par les incriminations sérieuses contre certaines figures de l'Église. En effet, certaines femmes rapportent des expériences négatives impliquant des prêtres : attouchements sexuels, mensonges, abus d'autorité, non-respect des vœux de chasteté, etc. Il est même arrivé qu'un individu soit nommé et dénoncé dans plus d'un témoignage recueilli⁴⁴. « Le curé Léo Boisvert⁴⁵ de la paroisse voisine, tout le monde le savait qu'il vivait avec deux femmes, pis qu'il avait eu un fils avec une des deux⁴⁶ », nous apprend Annie. « Pis tu me feras pas à croire que ce p'tit gars-là était son neveu qu'il gardait en pension. Eille! Il lui ressemblait comme deux gouttes d'eau!⁴⁷ », ajoute Rose. Ces femmes considéraient le curé Boisvert hypocrite de prescrire à ses fidèles un comportement marital alors que lui-même ne semblait pas respecter les vœux liés à la chasteté⁴⁸. Sur des aspects différents, l'attitude de certains prêtres était également contestée par rapport à des actes de violence verbale ou d'attouchement corporel. Sur ce dernier point, une informatrice du corpus

⁴² « Abbé Martin Lamarre ».

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Certaines histoires sont sues de plusieurs personnes à la fois.

⁴⁵ Il s'agit d'un pseudonyme.

⁴⁶ « Annie ».

⁴⁷ « Rose ».

⁴⁸ « Annie »; « Rose » et « Alexandrine » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

rapporte qu'un prêtre lui a déjà caressé les cuisses contre son gré⁴⁹. D'autres femmes, quant à elles, mentionnent que leur mère leur avait conseillé de garder une distance physique avec les prêtres⁵⁰.

Il est difficile de statuer sur la véracité de ces témoignages puisqu'aucune source écrite n'atteste les propos. Rappelons également que le contexte des dernières décennies, où les accusations envers le clergé furent nombreuses et médiatisées, a pu influencer la perception qu'ont certaines femmes des événements du passé. Quoi qu'il en soit, c'est l'enjeu mémoriel que nous considérons ici. En effet, ce à quoi les femmes ont cru fut suffisamment important pour qu'elles perdent confiance en l'institution et choisissent, par leur propre initiative, de moins pratiquer la religion, notamment en diminuant leur présence aux messes dominicales⁵¹.

3.3. Les prescriptions cléricales contournées

Des femmes dérogent aux normes

C'est donc une évidence, les curés de paroisses catholiques exercent une influence moindre sur leurs ouailles par rapport à la première moitié du XX^e siècle⁵². « Dans les années 1950-1975 se répand en effet l'idée selon laquelle les rites, dans le monde occidental, ont tendance à tomber en désuétude parce qu'ils s'effaceraient devant les progrès de la modernité.⁵³ » Les consignes des hommes d'Église sont alors contournées en partie et les

⁴⁹ Pour respecter les vœux du témoin, nous taisons à la fois le nom et le pseudonyme.

⁵⁰ « Alexandrine »; « Marie-Jeanne »; « Marie-Paule »; « Rose »; « Diane » et « Murielle ».

⁵¹ *Ibid.*, et « Annie ».

⁵² « Mgr André Gaumont ».

⁵³ Jeffrey, *loc.cit.*, p. 252.

gens ne prennent de l'institution que ce qu'il leur plait bien. Si plusieurs des prescriptions cléricales sont désormais esquivées, c'est principalement parce que la confiance envers les curés perd de sa valeur, ces derniers étant rarement bien placés pour comprendre la réalité de la maternité et du mariage⁵⁴. Le propos de Jeffrey l'illustre bien :

Lorsque les remparts du grand récit de l'ordre et du code moral auquel il fallait se conformer se sont effrités et que les écarts ressentis entre les identités individuelles et les modèles culturels jusque-là dominants ne se sont plus modulés sur le registre de la culpabilité (morale cléricale), on avait là les conditions d'émergence de nouveaux discours et de l'éclosion d'une autre symbolique socio-éthique (morale laïque)⁵⁵.

Néanmoins, les changements se font de manière graduelle et, chez les témoins du corpus, la ferveur catholique est toujours assez présente pour adopter une contraception qu'on estime plus naturelle (coït interrompu, Ogino-Knaus, abstinence) et en accord avec leurs valeurs. Oui, les méthodes considérées « douces », ou « naturelles » continuent à être bannies par l'Église. Cependant, plusieurs catholiques tolèrent mieux ces approches que celles ayant délibérément pour objectif d'empêcher les naissances, comme la pilule ou le condom. Selon la démographe Danielle Gauvreau, le choix des méthodes « douces » permet de prévenir une double transgression à la morale religieuse⁵⁶.

Deux types de transgression semblent susceptibles de survenir lorsque les couples catholiques cherchent à limiter la taille de leurs familles : d'une part, un tel objectif constitue toujours une transgression de l'idéal général de procréation dans le mariage, et d'autre part, les moyens mis en œuvre pour parvenir à avoir moins d'enfants peuvent constituer une transgression des règles très précises édictées par l'Église en la matière⁵⁷.

⁵⁴ Nous avons cité un exemple probant, dans le deuxième chapitre, où l'époux de Murielle se fâche contre le prêtre de la paroisse qui encourageait le ménage à faire d'autres enfants. (p. 65)

⁵⁵ Jeffrey, *loc.cit.*, p. 252.

⁵⁶ Danielle Gauvreau, « La transition de la fécondité au Québec : un exemple de transgression de la morale catholique? », *Études d'histoire religieuse*, vol. 70 (2004), p. 21.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 9.

En d'autres mots, le premier degré de transgression consiste à limiter les naissances d'une façon dite naturelle. Ainsi, les rapports sexuels peuvent se dérouler comme l'Église le propose. Ce sont seulement certaines journées, selon les périodes de fertilité des femmes, qui sont évitées⁵⁸. Le second degré de transgression, pour sa part, implique des outils tels que le diaphragme, le condom et la pilule anticonceptionnelle. Le recours à ces méthodes illustre le choix délibéré et radical de ne pas avoir d'enfant et de ne pas respecter les préceptes religieux. D'après Danielle Gauvreau les couples québécois, surtout les femmes, ressentent beaucoup moins de culpabilité vis-à-vis l'Église lorsqu'elles se situent dans le premier niveau de transgression⁵⁹.

Entre les années 1960 et 1980, il semble y avoir chez nos témoins un clivage générationnel quant à la « double transgression » de la morale. D'une part, nous avons déjà mentionné que parmi nos témoins, seules les plus jeunes ont fait usage, à un moment ou à un autre, de la pilule anticonceptionnelle. D'autre part, le Dr Dumais qui s'est appuyé sur ses observations durant sa pratique au Kamouraska a également remarqué une scission entre les générations à l'égard de la culpabilité ressentie envers les différentes méthodes contraceptives. Prescrivant la pilule à certaines femmes non-mariées pendant les années 1960, certaines mères de ces filles lui téléphonaient afin de leur faire part de leur désaccord.

Je leur disais : « aimeriez-vous ça, être grand-mère? ». Non, elles ne le voulaient pas. Souvent elles appelaient surtout parce qu'elles avaient peur de leur mari. On me disait : « si mon mari apprend ça, j'ai peur qu'il la mette à la porte... ». Alors parfois on s'arrangeait avec une autre personne dans le voisinage pour que je fasse livrer les pilules à une autre adresse. J'trouvais ça dur, gérer les parents. Plus que les curés. Eux, j'ai jamais vraiment eu de friction. C'était plus à l'époque de Duplessis qu'ils s'en mêlaient vraiment⁶⁰.

⁵⁸ Gauvreau, *loc.cit.*, p. 21.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁰ « Dr Jean Dumais ».

Dans notre corpus, nous avons remarqué que la plupart des femmes se positionnent dans le premier degré de transgression. Elles accordent une plus grande importance à la morale catholique. Souhaitant vivre en harmonie avec leur choix, ces femmes sont plus nombreuses à rechercher l'absolution des prêtres. D'ailleurs, elles sélectionnaient avec soin la paroisse où se confesser, en sachant quels prêtres étaient les plus cléments.

Dès qu'un nouveau curé arrivait dans le coin, on savait rapidement s'il était sévère ou non. Le mien ici, on le trouvait pas mal strict, mais, un moment donné y'a eu un p'tit nouveau dans la paroisse voisine. Ça fait qu'on est une couple de femmes, comme ça, à être allées à confesse un dimanche, parce qu'on avait entendu que c'était facile avec lui : quelques chapelets à faire pis pas plus de questions que ça. Ça fait que dans le rang pour se confesser, à minute qu'une en était sortie, elle nous disait comment ça s'était passé « ah ben moi j'ai dit qu'on était fatigués » ou « j'y ai dit qu'on faisait attention, qu'on avait de la misère avec les autres, déjà »... Comme ça, entre femmes, on se donnait des trucs pour savoir comment virer ça pour que le curé comprenne⁶¹.

Enfin, qu'elles aient opté pour un premier ou un second degré de transgression, les femmes que nous avons rencontrées, excepté Thérèse⁶², ne souhaitaient surtout pas mener une vie comme celle de leur mère, comme le mentionne Rose. « On a vu nos mères en arracher avec les trâlées d'enfants. Ma mère était pas supposée en avoir autant, elle avait pas la santé pour. Y'a de quoi se fâcher.⁶³ » D'ailleurs, les propos de Diane Gervais font écho à ces derniers exemples, puisque « toutes ces transactions et marchandages, qui visaient à préserver la pratique religieuse et à adoucir les effets d'une norme trop rigoriste et peu réaliste, contribuèrent dans une certaine mesure à entacher de discrédit la morale et ses défenseurs et produisirent l'effet inverse à celui souhaité⁶⁴ ». Par-dessus tout, les informatrices qui ne

⁶¹ « Marie-Jeanne ».

⁶² « Thérèse ».

⁶³ « Rose ».

⁶⁴ Gervais, « Les couples aux marges du *permis-défendu*... », *loc.cit.*, p. 37.

voulaient pas mener une vie comme leurs aïeules considéraient préférable de transgresser les pratiques catholiques, en ce sens que plusieurs voyaient dans les ménages nombreux l'abus du pouvoir clérical, mais, aussi, un modèle familial désuet ne concordant plus avec les nouvelles réalités matérielles et morales de la période suivant la fin de la Deuxième Guerre mondiale⁶⁵.

Contourner ses propres normes : des curés prennent parti

« À l'ouverture du Concile [Vatican II] (1962-1965), tout était déjà en place pour une avancée de la théologie morale dans une perspective réunissant sexualité et spiritualité.⁶⁶ » Pourtant au terme de ces assises, le souverain pontife Paul VI, qui était entré en poste en 1963, a fini par se ranger du côté de la minorité plus conservatrice. Une majorité du clergé fut secouée par une telle prise de position qui réitérait que la finalité première du mariage est la procréation et l'éducation des enfants et que l'aide mutuelle des époux est au second rang⁶⁷. Le bas clergé, en particulier, se sentait les mains liées par le discours qu'il devait promouvoir. Un discours, d'ailleurs, qui ne pouvait répondre aux questions des fidèles à cette époque⁶⁸. Si plusieurs prêtres ont suivi la doctrine prescrite par leurs supérieurs, d'autres se sont montrés plus indulgents et ont fait preuve de laxisme envers les membres de leur paroisse. En effet, certains curés préféraient interpréter l'Évangile en misant sur l'amour conjugal et une sexualité épanouie, estimant que l'institution de l'Église pouvait se tromper⁶⁹.

⁶⁵ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, p. 157.

⁶⁶ Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, p. 249.

⁶⁷ Sevegrand, *L'Affaire Humanae Vitae*, *op.cit.*, p. 35.

⁶⁸ Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, p. 249.

⁶⁹ *Ibid.*

L'abbé Martin Lamarre comprend qu'après les promesses d'ouverture associées à Vatican II, l'attitude rigoriste et autoritaire adoptée par Rome a pu inciter certains religieux à « défroquer »⁷⁰. Il conçoit que c'était difficile pour les prêtres de choisir entre l'obéissance à la règle et ce qu'ils estimaient être juste : « Dans les deux cas, plusieurs prêtres ont senti que peu importe leur choix, ils allaient toujours se mettre quelqu'un à dos. Pour plusieurs, c'était plus facile de sortir de ce dilemme tout simplement⁷¹ ». Quant à ceux qui ont choisi d'accepter, voire d'encourager les couples dont la volonté était de limiter intentionnellement les naissances, il fallait que cela soit plutôt discret. Ce n'était pas très aisé, précise M. Lamarre⁷². Certaines femmes, comme Diane, ont remarqué ce changement d'attitude :

On en parlait pu ben ben rendu dans les années 70...Autant que moi j'allais moins à confesse que lui [le curé] nous en parlait pu vraiment. C'était comme moins grave qu'avant. Avant, c'était pas qu'une petite affaire... eille, empêcher la famille! Nos mères en ont-tu dit des chapelets pour se faire pardonner ! Mais non, nous autres c'était pas mal moins pire. Tsé, on n'a pas connu ça, nous autres là, le curé qui fait le tour des maisons pour vérifier si la madame allait avoir d'autres p'tits⁷³.

Quant aux visites à domicile dans les années 1960 et 1970, l'abbé Lamonde ajoute lui-même qu'il était peu commun, pour les prêtres, de juger le nombre d'enfants qu'avaient les femmes de la paroisse, contrairement aux comportements d'usage dans les années précédentes⁷⁴. Le Dr Dumais est d'un avis similaire, mais il ajoute une nuance. Selon lui, les prêtres plus âgés étaient davantage restés ancrés dans les valeurs et les pratiques traditionnelles. Il y a forcément des pressions et des remarques inquisitoires que le clergé a

⁷⁰ « Abbé Martin Lamarre ».

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*

⁷³ « Diane ».

⁷⁴ « Abbé Marcel Lamonde ».

continué d'exercer. D'après lui, ce sont les Québécois et surtout, les Québécoises, qui ont cessé d'accorder du crédit aux paroles des curés de paroisse⁷⁵.

Conclusion

Pour clore ce troisième chapitre, nous devons rappeler que l'opposition des femmes envers la morale catholique et ses prescriptions sexuelles s'est matérialisée différemment d'une génération à la suivante, voire d'une personne à l'autre. Les études liées à la morale chrétienne ainsi que les témoignages oraux nous laissent penser que les doctrines traditionnelles et religieuses influencent moins la sexualité des couples catholiques, à mesure que l'on avance dans la période allant de 1960 à 1980. Nous en faisons le constat, notamment, avec l'aide du concept de « double transgression » proposée par Danielle Gauvreau.

Plusieurs fois nous avons rappelé que la décennie des années 1960 est le théâtre de nombreux changements sociétaux qui, à leur tour, ont influencé les décisions prises par les ménages et par les femmes plus particulièrement. La publication de l'encyclique *Humanae Vitae*, entre autres, a contribué à diminuer la confiance des femmes envers l'institution cléricale. Si les femmes sont tout aussi croyantes entre 1960 et 1980 qu'auparavant, en contrepartie elles sont moins rigoureuses sur la pratique des rituels et sur le respect de la morale. En effet, la majorité de nos informatrices se situent dans le premier degré de transgression et elles essaient, tant bien que mal, de suivre la ligne directrice de cette morale catholique tout en l'aménageant aux réalités (amour marital, régulation des naissances, etc.) auxquels leur ménage fait face quotidiennement. S'il y a des éléments de continuité avec la

⁷⁵ « Dr Jean Dumais ».

génération de Thérèse, par exemple, il ressort des perceptions et du vécu de nos témoins qu'elles considèrent vivre dans une génération de rupture vis-à-vis des précédentes.

Enfin, nous avons également ajouté quelques propos d'anciens vicaires du lac Trois-Saumons. À l'instar de ces trois témoins, nous pouvons croire que plusieurs prêtres perçoivent les années 1960 comme une période de changement drastique, notamment dans la façon de pratiquer la religion. Avec l'aide de l'historiographie, nous avons aussi souligné qu'une portion des membres du clergé a choisi de tolérer que les ménages transgressent la morale, que ce soit au premier ou au second degré.

Chapitre 4 : Entre jouissance et régulation des naissances

En guise de dernier chapitre, nous prêterons notre attention au sujet de l'intimité conjugale, notamment en ce qui concerne les relations sexuelles et les diverses manières de réguler les naissances. Conséquemment, il sera nécessaire de considérer plus spécifiquement encore les perceptions des informatrices du corpus. Par ailleurs, pour opérationnaliser notre analyse de l'intime et départager les termes *intimité*, *sensualité* et *sexualité*, nous utiliserons trois concepts proposés par Jennifer Hillman, spécialiste en psychologie de l'Université de Pennsylvanie. Tout d'abord, « *Intimacy* will be defined as the quality of the interpersonal relationship among two people in a romantic interpersonal relationship, who may or may not be actively engaged in sexual activity¹ ». Bien sûr, la subjectivité des témoins est importante puisque ce sont les femmes concernées qui établissent ce que représente pour elles l'intimité émotionnelle. Ensuite, « *Sensuality* can be defined as the experience of pleasure from one's senses leading to an increased awareness of an appreciation for one's own body. [...] It is essential to note that sensual pleasure can be experienced with or without another person, and that expressions of sensuality are vast and quite individualized² ». Ce précédent concept sera plus utile au sein de la dernière partie du chapitre qui aborde la sphère intime des femmes âgées. En effet, l'intégration de la sensualité dans la vie de ces femmes permet d'élargir les horizons liés aux plaisirs physiques et émotionnels. Finalement, voyons la définition que donne Hillman de la sexualité :

Sexuality will be defined here as a *broadly based* term that indicates any combination of sexuality behavior, sensual activity, emotional intimacy, or sense of sexual identity. [...] Sexuality may involve sexual activity with the explicit goal of achieving pleasure (e.g., hugging, kissing) or orgasm

¹ Jennifer Hillman, *Sexuality and Aging: Clinical Perspectives*, New York, Springer, 2012, p. 10.

² *Ibid.*, p. 11.

(e.g., petting, oral sex, intercourse), sensual activity with or without the explicit goal of sexual pleasure [...], or the experience of emotional intimacy within the context of a romantic relationship. [...] It is also important to note that sexuality encompasses thoughts, feelings, and behaviors that may lead to positive or negative feelings (e.g., consider body image, masturbation, and sexual abuse)³.

En outre, nous analyserons pourquoi des témoins limitent les naissances et d'autres non. Nous verrons également les méthodes utilisées par les couples, qu'elles soient « douces⁴ » ou « mécaniques⁵ ». Le plaisir ressenti par les mariées, à l'intérieur de ce qu'elles considèrent comme étant la sexualité, sera examiné dans un second temps. Finalement, nous porterons notre attention sur des informations inattendues par cette recherche, mais qui font écho à l'ensemble du projet : la sexualité des femmes âgées, dans les années 2010.

4.1. Empêcher ou réguler les naissances ?

Entre 1960 et 1980, une minorité des femmes de notre corpus utilisent la pilule anticonceptionnelle. Celles qui ont souhaité réguler les naissances ont majoritairement opté pour la méthode Ogino-Knaus, le coït interrompu ou l'abstinence périodique. Par conséquent, sans contraception, ou avec une technique dont l'efficacité est réduite, les relations sexuelles qu'ont nos témoins jusqu'à l'arrivée de la ménopause comportent des risques importants de grossesses. Dans le cas des informatrices de notre corpus, comme plusieurs femmes

³ Hillman, *op.cit.*, p. 11.

⁴ Exemples : coït interrompu, méthode symptothermique, Ogino-Knaus, etc.

⁵ Exemples : stérilet, pilule anticonceptionnelle, condom, etc.

jusqu'aux années 60⁶, rappelons que le choix des procédés naturels est préconisé parce qu'il ne transgresse pas totalement l'idéal prôné par la morale catholique.

À cette même époque, le choix de telles méthodes contraceptives douces aurait pu être motivé par un engagement féministe⁷. À titre d'exemple, Louise Vandelac qui fut impliquée dans le Centre de santé des femmes du quartier montréalais Plateau-Mont-Royal émettait l'idée, au début des années 1980, que la prise de la pilule par les femmes était une façon de se conformer aux rythmes masculins de la sexualité⁸. En plus de déposséder ses utilisatrices de la connaissance de leur propre corps, ainsi que de créer une dépendance médicale, les anovulants déresponsabiliseraient les hommes face à la paternité. Ces derniers pouvaient alors réduire leur vie sexuelle à la pénétration suivie de l'éjaculation et les rapports pouvaient techniquement se dérouler à tout moment⁹. Bien que l'idée émise par Vandelac soit supportée par des arguments pertinents, les récits de notre corpus n'abordent pas la non-utilisation de la pilule contraceptive dans une perspective féministe, au contraire.

À ce stade-ci où nous abordons les différentes méthodes contraceptives de nos informatrices, il est bien d'évoquer quelques statistiques et données essentielles. D'abord, rappelons qu'un total de 23 témoins prennent la parole dans cette étude. Cependant, dans cette partie nous nous concentrons sur les seules 12 femmes interviewées dans le cadre précis

⁶ Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage, *La fécondité des Québécoises, 1870-1970 : d'une exception à l'autre*, Montréal, Boréal, 2007, p. 217.

⁷ Diane Gervais, *Sérénité, la fécondité apprivoisée (1955-2005)*, Montréal, Sérénité Québec, 2005, p. 11.

⁸ Analyse du texte de Vandelac : « Contraception autoroute pour sexualité bolide », cité dans Gervais, *op.cit.*, p. 11.

⁹ *Ibid.*

de ce mémoire : Alexandrine, Adèle, Annie, Rose, Marie-Jeanne, Thérèse, Marie-des-Neiges, Apolline, Louise, Marie-Paule, Murielle et Diane. Quatre d'entre elles ont fait usage de la pilule¹⁰, six ont pratiqué une contraception « douce¹¹ » et quatre n'ont eu recours à aucune méthode pendant toute leur vie sexuelle ou durant une portion de leur période féconde¹². Spécifions qu'une femme peut être concernée par plus d'une situation, simultanément ou non.

Portons d'abord notre regard sur celles qui n'ont eu recours à aucune méthode de contraception tout au long de leur vie. C'est le cas de Thérèse, d'Apolline et de Marie-des-Neiges qui souhaitaient toutes une famille nombreuse. Même si son époux n'était présent que les fins de semaine, Thérèse, la plus âgée du groupe, a eu 14 enfants (et 16 grossesses au total)¹³. D'ailleurs, elle considère son parcours tout à fait normal. Elle affirme ne s'être posé aucune question au sujet de la limitation des naissances, laissant la nature opérer d'elle-même. À l'aube de ses cent ans, elle garde un bon souvenir de sa marmaille qu'elle a pratiquement élevée seule et ne regrette pas d'avoir eu cette grande famille. Apolline, bien

¹⁰ « Rose » (9 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Louise » (22 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Annie » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Adèle » (3 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

¹¹ « Adèle »; « Alexandrine » (30 juin 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Marie-Jeanne » (1 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Marie-Paule » (23 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Murielle » (25 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Diane » (26 septembre 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

¹² « Rose », « Thérèse » (26 août 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné; « Apolline » (2 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné et « Marie-des-Neiges » (2 juillet 2017) [enregistrement audio], entrevue anonymisée, propos recueillis par Myriam Gagné.

¹³ « Thérèse ».

qu'elle soit de 19 ans la cadette de Thérèse, tient un discours similaire. Elle a eu huit enfants et estime qu'elle aurait pu en avoir plus. Par conséquent, elle ne voyait pas d'utilité à la contraception¹⁴. Du côté de Marie-des-Neiges, la situation est particulière puisque non seulement celle-ci éprouvait de la difficulté à tomber enceinte, mais elle a vécu plusieurs fausses couches et quelques décès prématurés de poupons¹⁵. Son grand malheur est de ne pas avoir connu la chance d'élever plus d'un enfant. C'est de cette façon, croit-elle, qu'elle aurait pu s'accomplir pleinement en tant que femme¹⁶.

Les utilisatrices de la pilule contraceptive, quant à elles, se situent au nombre de quatre et figurent comme les plus jeunes du corpus¹⁷. Chez Annie et Louise, l'usage de cette méthode fut systématique du moment où elles ont vécu leurs premiers contacts sexuels, et ce, même si l'utilisation précédait le mariage¹⁸. Celles qui ont plutôt recouru à la pilule après s'être mariées sont Adèle et Rose. Cette dernière a tout de même eu des rapports prémaritaux impliquant la pénétration et l'éjaculation masculine, mais elle n'avait fait appel à aucune stratégie pour empêcher une grossesse¹⁹. Cela n'était pas dans ses plans et pourtant, c'est ce qui est arrivé. En effet, une grossesse surprise a précipité le mariage de Rose et de son conjoint de quelques mois. À son avis, la famille aurait bien mal accueilli une conception pré-nuptiale, même si nous étions alors en 1970 et 1971²⁰. À la suite de la naissance du premier enfant, Rose, qui considérait vivre dans une situation économique précaire et qui ne voulait

¹⁴ « Apolline ».

¹⁵ « Marie-des-Neiges ».

¹⁶ « Rose ».

¹⁷ Elles sont nées entre 1948 et 1957.

¹⁸ « Annie » et « Louise ».

¹⁹ « Rose ».

²⁰ *Ibid.*

pas se retrouver dans la même situation que « nos mères pis nos grands-mères qui en ont arraché²¹ », a choisi d'inclure la pilule contraceptive dans son quotidien. Elle a finalement mis au monde deux garçons.

Du côté d'Adèle qui, rappelons-le, est la plus jeune de toutes les informatrices, la consommation de la pilule contraceptive est arrivée dans sa vie en dernier recours, pour régler un problème de santé²². Adèle était plutôt fervente de la méthode symptothermique, aussi dite « du thermomètre »²³. Cette méthode, dont l'efficacité fut démontrée par Palmer au début des années 1940, propose aux femmes de noter quotidiennement dans un tableau leurs données de température. Dans un manuel publié en 1957 par le docteur Émilien Mourgues, on mentionne qu'un résultat qui dépasse 37 degrés Celsius signifie que la femme est stérile. Par ailleurs, Mourgues soutient que cette méthode est plus avantageuse que celle communément appelée Ogino-Knaus (méthode « du calendrier »), car elle s'adapterait mieux aux cycles menstruels irréguliers, comme en témoigne l'extrait suivant :

Les femmes à cycle irrégulier, mais constant, pourront avec avantage construire un tableau comparatif avec la méthode Ogino; celles à cycle complètement irrégulier, grâce à la courbe, pourront déterminer exactement la période de fécondation, tous les mois. Et les rapports seront autorisés dès le deuxième jour du plateau hyperthermique jusqu'aux règles suivantes²⁴.

²¹ « Rose ».

²² « Adèle »

²³ *Ibid.*

²⁴ Le plateau hyperthermique fait référence à la température qui dépasse 37 degrés Celsius. (Dr. Émilien Mourgues, *D'Ogino à Pavlov. Le contrôle des naissances*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1957, p.153 et 155.)

Figure 2 : Tableau illustrant la méthode symptothermique

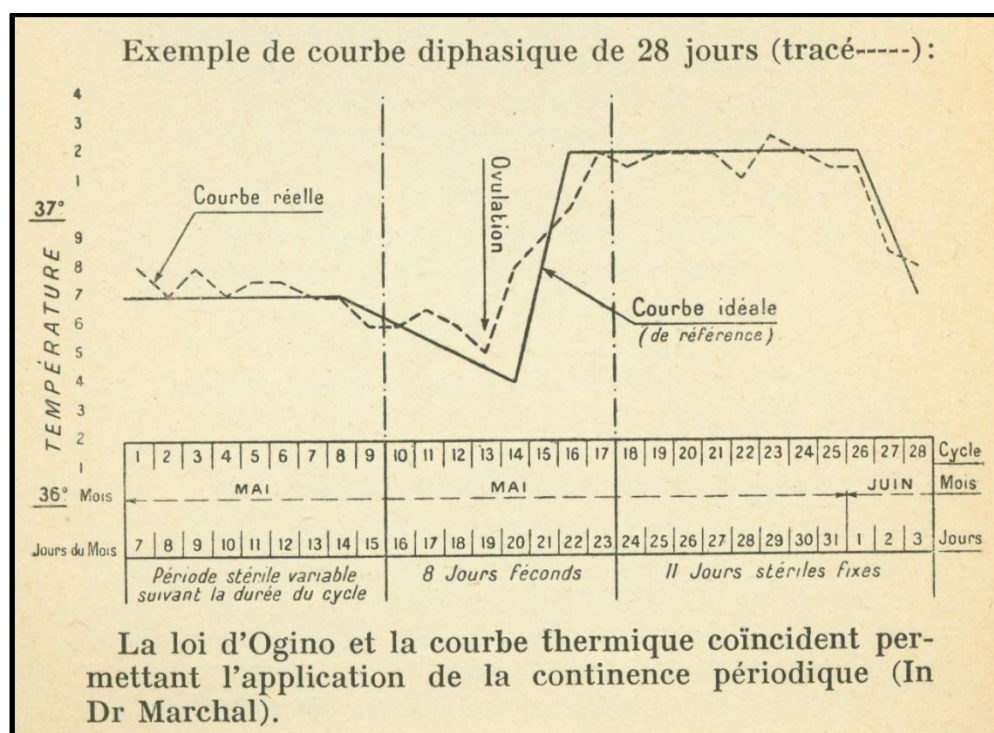


Tableau tiré de : Dr. Émilien Mourgues, *D'Ogino à Pavlov. Le contrôle des naissances*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1957, p. 154.

Cependant, même si cette méthode semble plus efficace qu'Ogino Knaus, c'est pourtant cette dernière qui est la plus populaire pour des raisons évidentes de simplicité d'usage. Dans notre corpus, cinq des témoins rencontrées ont préféré cette formule²⁵. Diane Gervais fait un constat similaire dans son étude sur les couples montréalais : « Nombreux sont ceux qui défendent cette idée qu'à l'époque [jusqu'au milieu des années 1960], aucun autre moyen qu'Ogino n'était envisageable, voire n'était connu²⁶ ». Il faut dire que cette dernière technique, aussi appelée la méthode du calendrier, était considérée comme étant plus facile à comprendre et à intégrer au quotidien²⁷. Elle consiste à éviter les relations sexuelles

²⁵ « Diane », « Murielle », « Marie-Paule », « Marie-Jeanne » et « Alexandrine ».

²⁶ Gauvreau, Gervais, Gossage, *op.cit.*, p. 216.

²⁷ « Diane », « Murielle », « Marie-Paule », « Marie-Jeanne » et « Alexandrine ».

durant la période de ponte ovulaire, qui dure environ 5 jours et qui survient généralement 14 jours après les menstruations²⁸. Par ailleurs, tel que l'ajoute Gervais, il y a peu d'implication des médecins durant les années 1960²⁹. Ceux-ci ont souvent une faible formation concernant les outils de contraception, se sentent bâillonnés par le clergé ou ont leurs propres convictions morales et religieuses au sujet de la sexualité³⁰. Par conséquent, ils ne sont pas en mesure d'explicitement les différentes méthodes contraceptives à leurs patientes. « Faites attention! » était un conseil médical largement exploité, du moins jusqu'à la fin des années 1960³¹. Ce manque d'engagement de la part des médecins pourrait donc expliquer, en partie, l'utilisation lacunaire des méthodes contraceptives par les femmes catholiques du Kamouraska. Cependant, loin de nous l'idée de mettre tous les médecins dans le même panier. Pensons simplement au Dr. Jean Dumais, évoqué plus tôt, qui exerce l'obstétrique dès le début des années 1950³². Bien que marginal dans sa pratique, ce médecin a osé promouvoir les différentes approches contraceptives, notamment la pilule, à partir des années 1960³³. Rappelons que ce dernier est également l'instigateur des chambres de naissance au Kamouraska³⁴. Cependant, nous ne pouvons analyser davantage l'influence de cet homme dans la région puisqu'aucune femme de nos corpus n'en a fait mention.

²⁸ Mourgues, *op.cit.*, p. 136.

²⁹ Gauvreau, Gervais et Gossage, *op.cit.*, 246.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, « Marie-Jeanne », « Murielle » et « Marie-Paule ».

³² « Dr. Jean Dumais (1932-2017) – 2014-0009 », (3 avril 2014) [enregistrement audio], entrevue avec Jean Dumais, médecin et instigateur des chambres de naissance dans le Kamouraska, propos recueillis par Judith Douville.

³³ *Ibid.*

³⁴ « Dr. Jean Dumais ».

Avec le recul historique, nous savons que la méthode Ogino-Knaus n'était pas d'une grande efficacité, notamment parce que plusieurs femmes ont un cycle menstruel irrégulier³⁵. Dans ce contexte, le coït interrompu fut parallèlement utilisé par cinq femmes de notre sous-groupe, à l'instar d'une option supplémentaire de prudence. Cependant, seuls les couples de Marie-Paule et d'Alexandrine ont intégré de manière plus systématique le retrait préventif dans leurs relations sexuelles. Il faut dire, comme le souligne Diane Gervais dans une étude sur la contraception dans les années 1960, que le coït interrompu nécessite une prise en charge masculine des pratiques physiques³⁶. C'est en effet aux hommes de se retirer avant d'éjaculer. L'implication de ces derniers est également requise, en partie, pour les procédés rythmiques (calendrier et thermomètre). Pour une bonne application de la méthode, les hommes doivent minimalement respecter les périodes d'abstinence³⁷.

Selon les témoignages recueillis, la responsabilisation lacunaire des hommes est cependant ce qui a le plus nui aux cinq femmes qui ont tenté d'appliquer la méthode Ogino-Knaus et, idéalement, de pair avec le retrait préventif. Elles affirment que leur mari fut tantôt conciliant, tantôt exigeant. Ils se sont montrés plus indifférents à la contraception qu'elles et ont insisté régulièrement pour entretenir des relations sexuelles même en périodes fertiles. Les deux hommes qui semblent s'être le mieux conformés à la pratique du coït interrompu ont aussi, occasionnellement, dérogé aux règles de la technique. En effet, ils ne respectaient pas toujours les jours du calendrier et ne se retiraient pas systématiquement avant

³⁵ Gauvreau, Gervais, Gossage, *op.cit.*, p. 240.

³⁶ *Ibid.*, p. 246.

³⁷ *Ibid.*, p. 231.

l'éjaculation³⁸. Si nous revenons à son étude sur la sexualité des couples paysans au Saguenay, Gérard Bouchard soutient que les rapports d'inégalité entre les sexes favorisent ce type de domination des hommes sur les femmes en matière de vie sexuelle. Les relations patriarcales sont donc un « obstacle à l'utilisation des moyens contraceptifs faisant appel à la coopération entre les deux partenaires (le retrait, la méthode rythmique, l'abstinence...) »³⁹.

Les propos de Murielle en témoignent :

C'était difficile de respecter complètement la méthode. On tombait souvent enceinte quand on le voulait pas. Mais bon, quand on était enceinte au moins on avait pu besoin de se préoccuper de la contraception pis d'en parler, quand on le faisait⁴⁰.

Si les hommes se responsabilisent difficilement devant la méthode Ogino-Knaus, c'est d'autant plus vrai lorsqu'il est question d'abstinence prolongée. Chez nos douze témoins, il y a cinq cas connus de femmes qui se sont fait conseiller une période de 40 jours chastes après une grossesse. Même si la directive provenait d'un médecin, c'était loin de faire l'unanimité dans leurs couples, comme le soulignent bien Marie-Paule et Diane. « Ils nous disaient d'attendre une quarantaine de jours, mais j'peux te dire qu'après deux, trois semaines, il [le mari] commençait à rouspéter⁴¹ ». « Fallait que je fasse chambre à part pour me donner une chance, mais encore là...⁴² ».

³⁸ « Alexandrine » et « Marie-Paule ».

³⁹ Gérard Bouchard, « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n°2, (automne 2000), p. 210.

⁴⁰ « Murielle ».

⁴¹ « Diane ».

⁴² « Marie-Paule ».

À la lumière des témoignages au sujet des méthodes dites naturelles, il est aisé de constater que l'utilisation de la pilule contraceptive a permis de mieux contrôler la fécondité. D'ailleurs, ce sont spécifiquement les cas de Rose, de Louise et d'Annie qui ont eu le nombre d'enfants qu'elles souhaitaient⁴³. Avec les anovulants, les femmes ont certes davantage la maîtrise de leur utérus, mais pas nécessairement celui de leur sexualité et des rapports intimes. En effet, chez les consommatrices de contraceptifs oraux, nul besoin de mentionner la responsabilisation masculine puisqu'elle est inexistante, comme l'interprétait aussi Vandelac⁴⁴. « Tous les jours sont des “bons jours”⁴⁵ », raconte l'une des participantes de notre étude.

4.2. Les plaisirs : vécus et perceptions

Plaisir est sans doute un concept dont la définition a évolué avec le temps. Par conséquent, la conception du plaisir sexuel en 2020 n'est certainement pas la même qu'entre 1960 et 1980. Néanmoins, le plaisir peut tout de même servir d'outil analytique pour comprendre la réalité d'une époque antérieure et saisir les mutations de notre société dans ce domaine. En effet, ressentir du plaisir et savoir si on a consenti à une relation sexuelle est subjectif et se rapporte à la vérité de chacune et de chacun. Plutôt que de définir de manière stricte et anachronique ces concepts (plaisir et consentement), on traduira, via les récits de notre groupe-témoin, les perceptions personnelles du plaisir. Est-il possible d'avoir des contacts physiques intimes à un moment où on ne désire plus de nouveaux enfants? Est-ce

⁴³ « Annie », « Rose » et « Louise ».

⁴⁴ Vandelac, « Contraception autoroute pour sexualité bolide », *op.cit.*

⁴⁵ « Louise ».

que faire l'amour est considéré comme un devoir conjugal pour les femmes? Est-ce que les couples mariés de Kamouraska entre 1960 et 1980 favorisent la communication intraconjugale? Quelles relations de pouvoir observe-t-on dans les coulisses du privé? Y a-t-il des rôles genrés? Ce sont des questions qui seront analysées dans cette section.

L'expérience du plaisir et des plaisirs au sein de la relation conjugale, n'est pas nécessairement reliée à l'exercice du coït ou à l'expression d'une nudité intégrale, par exemple. À ce propos, rappelons de façon sommaire les prescriptions normatives qui ont pu influencer, de près ou de loin, nos 12 témoins. Si la première moitié du XX^e siècle présente une société rigide, promouvant une sexualité vécue à de strictes fins de procréation, un assouplissement des codes et des mœurs se fait sentir davantage durant les années 1940⁴⁶. En effet, comme on l'a mentionné précédemment, une certaine ouverture au plaisir féminin est notable, même si elle reste cantonnée dans un paradigme genré et stéréotypé qui offre aux femmes un modèle de passivité⁴⁷. Ce manuel sur le mariage chrétien publié en 1946 en témoigne :

En raison de son sexe, l'homme étant nécessairement actif, son amour, sa recherche du plaisir, de la jouissance sexuelle paraîtront plus audacieux dans leurs manifestations extérieures. Nous l'avons dit, l'homme part à la conquête de ce plaisir qu'il trouvera normalement dans l'autre sexe. La femme, au contraire, étant réceptive, attend de l'homme la satisfaction sexuelle. Elle ne manifestera donc pas comme lui son amour. Pour elle, chercher le plaisir, aimer, c'est se laisser conquérir, quand elle est en présence de l'autre sexe. Elle semblera donc moins avide que l'homme de jouissances sexuelles. Ceci ne veut pas dire que laissée à elle-même, sa nature ne la portera pas à rechercher ces plaisirs. Si sa pudeur lui inspire une heureuse retenue sur la pente conduisant à des actions défendues, il semble, par contre, que la femme prenne sa revanche contre sa propre pudeur en se

⁴⁶ Gaston Desjardins, *L'Amour en patience. La sexualité adolescente au Québec (1940-1960)*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995, p. 12-14.

⁴⁷ Perreault, *op.cit.*, p. 582.

livrant en esprit et en imagination à des flirts dont elle voudrait se défendre devant toute personne honnête⁴⁸.

L'historiographie rappelle aussi la norme de passivité qui a longtemps prévalu pour les femmes sur le plan sexuel, que ce soit par l'ennoblissement de la chasteté, qui modère alors le plaisir physique pour des fins morales⁴⁹, ou par la pudeur qu'on recommande aux femmes d'adopter face à l'époux qui, croit-on, percevrait ainsi davantage l'attractivité de sa compagne⁵⁰. Denyse Baillargeon le reconnaît également :

Jusqu'à l'avènement de la pilule et la résurgence du féminisme à la fin des années 1960, la chasteté prénuptiale et la maternité dans le cadre conjugal continuent de représenter les deux seules postures féminines acceptables tant pour les clercs que pour la société dans son ensemble, même si, par ailleurs, la culture de masse repose de plus en plus sur la commercialisation du sexe⁵¹.

Conformément à une telle analyse, notre hypothèse suppose qu'il y ait chez les consommatrices de la pilule contraceptive un meilleur contrôle de leur vie sexuelle. D'entrée de jeu, nous pouvons statuer sur le fait que Louise, Rose, Annie et Adèle ont toutes eu du plaisir dans une période d'intimité, de sensualité et de rapports charnels à un moment de leur existence⁵². En revanche, il est particulièrement intéressant de voir que deux d'entre elles, Louise et Annie, ont affirmé avoir eu du plaisir uniquement dans les relations qui ont précédé leur mariage, et avec d'autres hommes que leur époux⁵³. Difficile de tirer des conclusions de ce constat puisque le nombre d'informatrices (quatre) est modeste et qu'il s'agit peut-être

⁴⁸ Centre catholique de l'Université d'Ottawa, *Le mariage chrétien, cours de préparation au mariage*, Montréal, Fides, 1946, p. 12 – 13.

⁴⁹ Desjardins, *op.cit.*, chapitre 5.

⁵⁰ Perreault, *loc.cit.*, p. 580-588.

⁵¹ Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels féminins », *loc.cit.*, p. 25.

⁵² « Louise »; « Rose »; « Annie » et « Adèle ».

⁵³ « Louise » et « Annie ».

d'une simple coïncidence. Cependant, ces témoignages offrent matière à réflexion. Il y a lieu de supposer que les relations amoureuses et sexuelles entretenues durant l'adolescence et au cours de la vingtaine permettent peut-être un meilleur épanouissement, parce que les femmes ont alors moins de responsabilités. Ce serait à vérifier dans une recherche plus approfondie.

Les relations conjugales catholiques étant l'objet de notre étude, notre guide d'entrevue portait davantage sur ce sujet que sur la période prémaritale. Louise et Annie ont donc répondu à plus de questions concernant leur conjoint que sur les fréquentations qui ont précédé leur mariage. Toutes les deux ont abordé la frustration sexuelle qu'elles associent à leur époux. Elles déplorent l'absence quasi totale d'orgasme depuis les premiers rapprochements sensuels⁵⁴. Aussi, toutes les deux sont d'avis qu'une communication insuffisante dans le couple a contribué à ce climat de déception sentimentale et sexuelle⁵⁵. Selon Louise, la rareté des plaisirs rime également avec un manque de marque d'affection, en privée ou en public, telle que tenir la main, donner un baiser ou enlacer. Pour résumer, elle estime que sa vie sexuelle à partir de son mariage en 1974 fut rythmée par les désirs de son époux qui pratique la pénétration jusqu'à ce qu'il éjacule⁵⁶. Du côté de Rose, les relations intimes furent assez similaires à ce qu'a vécu Louise, en ce sens que le plaisir de son époux, aujourd'hui décédé, prédominait. Cependant, elle apprécie l'écoute que lui a prêtée son mari à chaque fois qu'elle voulait aborder des sujets sentimentaux ou sexuels et elle lui en est reconnaissante⁵⁷. Elle évoque avec nostalgie les marques d'affection qui étaient présentes au

⁵⁴ « Louise » et « Annie ».

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ « Louise ».

⁵⁷ « Rose ».

quotidien. « On n'exagérait pas, mais on se gênait pas en public pour se tenir la main et ça nous dérangeait pas de s'embrasser devant les enfants.⁵⁸ »

Toujours dans la thématique du plaisir, regardons le cas d'Adèle, qui a également utilisé la pilule contraceptive, comme nous l'avons mentionné plus tôt. Son profil est cependant différent des trois exemples précédents. En effet, elle affirme avoir été épanouie sur le plan sexuel dès les premiers instants de son mariage. La saine communication présente dans son couple aurait favorisé la satisfaction des deux parties. Par ailleurs, Adèle a pu atteindre l'orgasme grâce à la stimulation du clitoris, et ce, même s'il s'agit d'une pratique qui allait à l'encontre de l'idéal de procréation⁵⁹. « Je suis certaine que nos études communes en soins infirmiers nous ont permis de mieux comprendre le corps humain et de nous sentir à l'aise avec toutes ses particularités.⁶⁰ » La scolarité a en effet dû influencer Adèle et son époux qui, rappelons-le, étaient également de pieux catholiques. Leur foi les avait d'ailleurs convaincus de rester chastes jusqu'au jour de leur mariage⁶¹.

En posant maintenant notre regard sur l'intimité affective et sexuelle des autres témoins qui n'ont pas fait usage de la pilule contraceptive, nous remarquons des propos plus réservés et diffus que ceux des quatre plus jeunes informatrices. En situation d'entretien, elles se sont montrées un peu plus gênées et, souvent, elles ont dialogué sur la sexualité avec l'aide de mots ou d'expressions de remplacement. Voici quelques exemples : « la couchette [action de

⁵⁸ « Rose ».

⁵⁹ « Adèle ».

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*

faire l'amour]⁶² », « faire la chose⁶³ », « en train de le faire⁶⁴ », « son machin [pénis]⁶⁵ ». Thérèse, la plus âgée, se distingue des autres, car elle n'aborde aucunement le sujet de jouissance corporelle. Pourtant, elle n'expose pas plus de signes de gêne que les autres femmes. Bien humblement, en tant qu'intervieweuse, j'émets l'hypothèse que Thérèse ne parle pas de plaisir physique, ou érotique, tout simplement parce que sa norme personnelle des contacts sexuels a pour objectif premier l'enfantement⁶⁶. « La sexualité c'était ben correct pour moi parce que ça me dérangeait pas les enfants. J'en ai eu beaucoup des grossesses [16 grossesses, dont 14 enfants vivants] pis je sentais pas ça. C'était comme d'habitude.⁶⁷ » Chez nos autres témoins⁶⁸, seule Murielle précise que certains rapports intimes ont été initiés par elle. Non seulement elle y prenait plaisir, mais elle se sentait complice avec son mari⁶⁹. Rappelons que ce dernier était considérablement à l'écoute de son épouse en matière de régulation des naissances. Quant aux autres femmes, aucune d'entre elles n'affirme avoir détesté les activités sexuelles. Néanmoins, personne n'exprime non plus les avoir aimées hors de tout doute. En effet, les discours sont assez mitigés⁷⁰. Elles ont trouvé que ce n'était « pas si pire que ça⁷¹ », elles « n'haïssaient pas cela⁷² » ou bien elles ont précisé que leur « mari n'était pas trop demandant⁷³ ». Qui plus est, les références au mari sont fréquentes chez ces informatrices qui prennent pour acquis que les fantasmes des hommes sont davantage

⁶² « Murielle ».

⁶³ « Marie-Jeanne »; « Diane »; « Murielle » et « Apolline ».

⁶⁴ « Marie-Paule ».

⁶⁵ « Alexandrine ».

⁶⁶ Il s'agit uniquement d'une impression personnelle.

⁶⁷ « Thérèse ».

⁶⁸ « Murielle »; « Marie-Jeanne »; « Diane »; « Apolline »; « Marie-des-Neiges »; « Marie-Paule » et « Alexandrine ».

⁶⁹ « Murielle ».

⁷⁰ « Marie-Jeanne »; « Diane »; « Apolline »; « Marie-des-Neiges »; « Marie-Paule » et « Alexandrine ».

⁷¹ « Marie-Paule ».

⁷² « Alexandrine ».

⁷³ « Diane ».

présents que ceux des femmes. Les activités sexuelles de ces couples étaient d'ailleurs mobilisées par les désirs masculins.

Enfin, à la lumière des propos de nos témoins, ce qu'elles incluent principalement dans leur définition du plaisir se situe dans les sphères de l'intimité et de la sensualité. La génitalité des rapports conjugaux prend alors une portée secondaire. En effet, en situation d'entretien, ces femmes parlent du plaisir en évoquant les caresses, les baisers furtifs, les promenades main dans la main, les démonstrations affectives en public, etc⁷⁴. Précision que c'est tout autant le cas de celles qui ont utilisé la pilule contraceptive. Bref, onze femmes de notre corpus accordent beaucoup d'importance à la tendresse au quotidien. Pour elles, cela témoigne d'un lien conjugal fort et établi. La plupart n'avaient d'ailleurs pas reçu ce modèle de vie de couple de la part de leurs parents.

4.3 Le sexe des vieilles

Le sexe des vieilles : voilà une expression crue qui illustre pourtant une réalité bien présente dans toutes sociétés. En guise de dernière section, nous aborderons la sexualité actuelle des aînées du troisième et du quatrième âge interrogées lors de nos observations dans le Kamouraska. Bien que notre étude porte principalement sur la sexualité des femmes entre 1960 et 1980, plusieurs informatrices de notre enquête ont spontanément parlé de l'évolution de leur sexualité et de la place de celle-ci au moment présent. Fait intéressant, aucune entrevue conduite par l'équipe du Musée de la mémoire vivante ne s'est dirigée vers ce

⁷⁴ Exceptée Thérèse, toutes nos informatrices sont de cet avis.

thème. Il s'agit donc d'un élément de surprise propre à nos recherches puisque le guide d'entretien n'avait pas de question spécifique sur ce sujet. Une hypothèse qui peut expliquer ce phénomène serait que les femmes, menées à réfléchir sur leur existence de manière chronologique, ont naturellement terminé leur récit en faisant le point sur leur vie présente. Également, comme ces propos ont toujours été prononcés vers la fin des entrevues, nous pouvons supposer que les témoins étaient désormais à l'aise dans la situation d'entretien. En effet, ce type d'information aurait eu peu de chance d'être entendu au début de la rencontre, alors que la gêne et le stress étaient souvent au rendez-vous.

Parmi toutes celles qui ont abordé leur vie libidinale actuelle, une seule n'était pas veuve. Adèle, en effet, semblait très à l'aise de dire qu'elle était heureuse au niveau sexuel, même si son conjoint était à proximité du lieu d'entrevue⁷⁵. Il ne s'agit pas d'un élément de surprise puisque nous savions déjà qu'elle se disait comblée sur les plans physiques et sentimentaux au sein de son mariage. Lors de l'entretien, Adèle a précisé que son époux et elle ont davantage de temps à accorder à la sexualité et aux moments de sensualité depuis qu'ils sont tous les deux à la retraite⁷⁶. Elle envisage la sexualité des personnes retraitées ou âgées comme étant une opportunité de s'épanouir et de découvrir⁷⁷.

L'impact de la retraite des hommes sur la vie sexuelle est un élément soulevé par deux autres informatrices, Murielle et Alexandrine⁷⁸. Les époux sont alors présents à la maison,

⁷⁵ « Adèle ».

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ « Murielle » et « Alexandrine ».

dans l'univers domestique normalement gardé par la femme, comme en témoigne ici

Alexandrine :

Y'a eu un p'tit moment d'adaptation. Pour lui comme pour moi. Ça faisait des années que j'étais habituée de pas le voir ben ben, à cause du travail. Et là il se retrouve dans mes affaires, dans ma routine, tous les jours, tout le temps. Pis lui, il s'ennuyait au début! Je te dis pas que ça a été facile. Mais y'a fallu réapprendre à se connaître, se trouver des nouveaux projets. Ça nous a changé beaucoup tous les deux. On est comme redevenu des adolescents⁷⁹.

Murielle, de son côté, envisage la retraite un peu de la même façon qu'Adèle. Elle considère que la sortie de son mari du marché de l'emploi fut pour son couple l'occasion de se réapproprier sa sexualité conjugale en y consacrant davantage de temps⁸⁰. Cependant, le vieillissement entraîne également une prédisposition aux maladies. L'époux de Murielle fut atteint d'un cancer incurable pendant un an avant de s'éteindre⁸¹. Cette dernière précise que la sexualité et l'intimité furent préservées jusqu'à la toute fin. Ils ont respecté leurs désirs mutuels de faire l'amour au moins une fois par semaine, affirme Murielle⁸². « Les façons de faire sont seulement différentes. Il faut changer nos attentes.⁸³ » Selon la chercheuse Denise Badeau et le chercheur André Bergeron, la sexualité en fin de vie est extrêmement importante, notamment parce qu'elle répond à « la peur du rejet de l'être aimé et la peur de l'isolement » chez la personne malade⁸⁴.

Quand viennent les derniers jours de l'existence, l'expression de la sexualité demeure une affirmation importante de la vie qui reste; elle prend alors la forme de la communication non verbale : touchers, caresses, embrassements, main dans la main. Ces contacts élémentaires sont très

⁷⁹ « Alexandrine ».

⁸⁰ « Murielle ».

⁸¹ *Ibid.*

⁸² « Murielle ».

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ Denise Badeau et André Bergeron, *La santé sexuelle après 60 ans. Pour une approche globale de la sexualité des adultes âgés*, Montréal, Méridien gérontologie, 1991, p. 201.

importants pour la personne qui ne peut plus s'exprimer verbalement, car cela l'assure de la présence de l'autre même dans ses moments de défaillance et dans sa préparation à la mort⁸⁵.

Une fois veuve, Murielle n'a pas pour autant fait de croix sur sa vie sexuelle et sensuelle⁸⁶. C'est également le cas de Marie-Paule, Diane, Alexandrine et Rose⁸⁷. En effet, le désir d'affection et de rapprochement physique les habite encore et elles l'expriment notamment par le biais de la masturbation, favorisée, semble-t-il, par la disponibilité et la diversité de la programmation télévisée⁸⁸. Le partage d'un rapport intime avec un homme n'est pas exclu, mais l'engagement de nos témoins veuves dans une nouvelle relation sérieuse est rare. Une seule a conclu une seconde noce⁸⁹. Murielle, Diane, Marie-Paule, Alexandrine et Rose se disent ouvertes à rencontrer des hommes et à développer des relations intimes. « On va au restaurant, on va au cinéma... de temps en temps on se voisine, mais ça reste comme ça et c'est correct. C'est juste un p'tit chum », souligne Murielle à propos d'un compagnon qu'elle fréquente occasionnellement⁹⁰.

Pour certaines femmes, intégrer un nouvel homme dans sa vie privée, dans une période de vieillissement et de vulnérabilité, comporte plusieurs aspects négatifs. Cinq veuves ont relevé des aspects négatifs liés aux rôles genrés attendus dans un couple de leur génération⁹¹.

⁸⁵ Badeau et Bergeron, *op.cit.*, p. 83.

⁸⁶ « Murielle ».

⁸⁷ « Marie-Paule »; « Diane »; « Alexandrine » et « Rose ».

⁸⁸ « Murielle »; « Alexandrine » et « Marie-Paule ».

⁸⁹ Marie-Jeanne s'est mariée une seconde fois, après la mort de son premier époux. Elle était âgée d'à peine plus de 50 ans au moment de ce mariage. Lors de l'entrevue, cet époux partageait toujours sa vie.

⁹⁰ « Murielle ».

⁹¹ Elles sont six veuves au total. Nous excluons Thérèse de cette section puisqu'elle n'a aucunement fait mention de sa sexualité actuelle.

Les propos d’Alexandrine et de Marie-Paule sont particulièrement éloquentes. « Nous les femmes, quand on tombe toutes seules, on est capable de s’organiser. On est capable de tout faire en dedans [entretien intérieur de la maison] pis en dehors [entretien extérieur de la maison]. Les hommes, ben y’en a qui sont capables, mais c’est rare que tu vas voir un veuf s’organiser tout seul sans problème⁹² ». « Rendue à notre âge, avoir un homme, c’est un pensez-y-bien. Quand t’as passé ta vie à faire à manger pis à torcher un homme... à notre âge on a pu l’énergie pour recommencer ça. Parce qu’à notre génération, c’est ça que les hommes cherchent chez une femme⁹³ ». Les responsabilités face au partage d’une vie avec un homme sont également à considérer à un âge où la maladie est plus courante. Comme le souligne Murielle, qui fut marquée par la mort de son époux, être en couple avec une personne âgée comporte le risque d’accompagner l’autre personne dans la maladie ou d’être soi-même un poids pour l’autre personne. « J’ai passé un an au chevet de mon mari et je ne le regrette pas. Mais, je ne suis pas prête à recommencer. C’est très demandant physiquement et émotionnellement⁹⁴ ». Enfin, certaines femmes mentionnent qu’elles ne fréquentent pas d’hommes, car elles ont peur des potentielles réactions du voisinage ou de la famille qui les associent à un seul homme. Trois femmes ont eu, ou ont actuellement, des amoureux. Outre le réel souhait de vivre séparément et hors des liens du mariage, elles ne veulent pas que leurs enfants sachent qu’elles ont une vie amoureuse et sexuelle avec un autre homme que leur défunt père⁹⁵. C’est aussi ce que constatent les chercheuses Badeau et Bergeron :

L’intervention de tiers dans sa vie sexuelle peut favoriser le développement de la culpabilité qui affecte l’estime de soi et rend plus difficiles les communications affectives et érotiques. Ces pressions indues de l’entourage

⁹² « Alexandrine ».

⁹³ « Marie-Paule ».

⁹⁴ « Murielle ».

⁹⁵ « Murielle »; « Diane » et « Marie-Paule ».

affectent généralement les femmes plus que les hommes à cause de la force des stéréotypes qui briment leur libre expression affective à l'âge avancé⁹⁶.

À la vue de ces dernières informations, il paraît évident que les témoins ont évolué tout au long de leur vie sur le plan de mœurs et des croyances. Quand elles abordent les décennies 1960 et 1970, les femmes parlent d'une vie sexuelle, amoureuse et familiale influencée à des degrés divers par des traditions conservatrices et par une présence importante du clergé et de la morale catholique dans la communauté et dans les ménages. En contrepartie, lorsqu'elles discutent de leur vie affective et sexuelle dans la période actuelle, elles connaissent des expériences hors des liens du mariage qui, peut-être, ne leur auraient pas semblé possible quelques années auparavant.

Conclusion

Les résultats de notre quatrième chapitre concordent avec une des conclusions que Denyse Baillargeon formulait dans un article publié en 2012 :

Les prétentions scientifiques de la psychologie servent aussi à maintenir bien en place des préjugés tenaces à l'égard de la sexualité féminine : si plusieurs reconnaissent désormais qu'il est important pour les femmes d'éprouver du plaisir et d'atteindre l'orgasme, ils continuent de prétendre que la pudeur et la passivité constituent des caractéristiques fondamentales de la féminité et que, contrairement aux hommes, les femmes n'éprouvent pas un « besoin instinctif à aimer physiquement »⁹⁷.

De manière générale, les informatrices de notre corpus considèrent les besoins sexuels des hommes plus essentiels que ceux des femmes. Ces dernières accordent plus d'importance

⁹⁶ Badeau et Bergeron, *op.cit.*, p. 73.

⁹⁷ Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels féminins. », *loc.cit.*, p. 26.

à leur désir d'affection qu'à la nécessité d'atteindre l'orgasme. Globalement, elles s'estiment plus réservées que les hommes sur l'expression de leur sexualité.

Au regard de leur sexualité entre les années 1960 et 1980, les informatrices qui croient avoir eu une bonne communication avec leur époux sont généralement celles qui manifestent le plus de satisfaction sexuelle pour cette période de leur vie. Par ailleurs, les femmes dont le mari participait, du moins fragmentairement, entre 1960 et 1980, aux tâches domestiques et à l'éducation des enfants, considèrent avoir vécu au sein d'un duo complice favorisant également l'épanouissement sexuel. Ce constat rejoint ceux des historiennes françaises Scarlett Beauvalet-Boutouyrie et Emmanuelle Berthiaud qui concluent que les couples dont la « répartition des tâches est moins sexuée ⁹⁸ » permettent « une plus grande reconnaissance du désir féminin ⁹⁹ ». S'il y a en effet une distribution des corvées (complète ou partielle), celle-ci est nécessairement facilitée par la communication intraconjugale. Les historiennes ajoutent, en contrepartie, que les femmes largement « impliquées dans les tâches ménagères et l'éducation des enfants semblent moins investies dans la sexualité ¹⁰⁰ ».

Nous avons noté par ailleurs que le type de stratégie de régulation des naissances ne semble pas déterminant dans l'expression de la jouissance féminine. Les témoins qui ont utilisé la pilule contraceptive ne s'estiment pas plus épanouies sexuellement que les femmes qui ont eu recours à Ogino-Knaus, voire à aucune méthode. En terminant, nous avons aussi

⁹⁸ Scarlett Beauvalet-Boutouyrie et Emmanuelle Berthiaud, *Le Rose et le Bleu. La fabrique du féminin et du masculin. Cinq siècles d'histoire*, Paris, Belin, 2016, p. 336.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*

vu que le rapport à la sexualité de nos informatrices a évolué en fonction des transformations sociétales, mais, également, des changements biologiques et familiaux les concernant. En effet, quelques-unes d'entre elles ont senti que la situation d'entretien était propice à aborder le sujet de leur sexualité actuelle. Même si nous n'avions initialement pas prévu souligner cela dans notre mémoire, nous avons finalement décidé de la faire à la vue de la richesse des renseignements. Par ailleurs, comme la sexualité des aîné.e.s est peu discutée dans notre société contemporaine et qu'à la limite elle est taxée de taboue, nous avons vu l'importance de colliger ces informations afin de les rendre disponibles à de potentielles futures recherches sociales.

Conclusion

Somme toute, la réalisation de cette recherche d'histoire orale nous aura permis de comprendre comment se définissait le rapport à la sexualité des femmes du Kamouraska, entre les années 1960 et 1980. En outre, nous avons ciblé les différents discours et changements sociaux qui ont affecté, largement ou en partie, cette région au cours des années observées dans ce mémoire. Rappelons que les réponses offertes étaient fondées sur des perceptions humaines et ne visaient pas la représentativité statistique du Kamouraska. Nous avons deux groupes témoins, pour un total de 24 informateurs et informatrices. Un premier corpus était composé de 12 femmes interrogées par nous-même, spécifiquement dans le cadre de cette étude, en 2017. En parallèle, nous avons consulté la base de données du Musée de la mémoire vivante qui renferme près de 3000 entrevues. Nous avons sélectionné 6 enregistrements de femmes qui avaient un profil similaire aux douze premières. Également, pour notre corpus d'entretiens complémentaires, nous avons retenu les entrevues de deux hommes mariés, d'un médecin puis de trois anciens vicaires. Devant ces 24 récits, nous étions conscientes que les femmes s'y trouvaient majoritaires. À cet égard, rappelons qu'un des objectifs de notre étude était de présenter un point de vue féminin et que, dans les limites méthodologiques imposées par un mémoire d'histoire orale, le nombre de témoignages était suffisant.

L'analyse de ces entretiens semi-dirigés s'est déclinée en quatre chapitres et chacun d'eux a participé à répondre à nos hypothèses de recherche énoncées au départ. Globalement, ces dernières stipulaient que l'utilisation des méthodes de régulation des naissances était une façon pour les femmes de se réapproprier leur corps en ayant partiellement, ou complètement,

le contrôle sur leur fécondité. Nous ajoutions également que la légalisation des procédés contraceptifs, à la fin des années 1960, a pu contribuer à ce que les femmes se sentent libres de faire un choix sans pression familiale ou religieuse. Enfin, comme la pilule anticonceptionnelle était accessible dès le début des années 1960 et que son efficacité était remarquable, nous pensions que plusieurs femmes en avaient fait le choix. Nous spécifions, cependant, que si des témoins ont vraiment pu avoir le nombre d'enfants désiré avec cette technique, elles n'ont pas pour autant eu plus de plaisirs sexuels que celles qui ne prenaient pas la pilule. Enfin, nous estimions que les rapports de pouvoir entre les sexes étaient plus déterminants qu'une méthode contraceptive quant aux pratiques attendues lors des rapports sexuels impliquant ou non la génitalité.

Notre premier chapitre avait pour objectif de brosser un portrait de l'éducation sexuelle reçue par nos informatrices durant l'enfance. D'abord, nous relevions que des adultes utilisaient un vocabulaire saugrenu pour cacher des termes de sexualité humaine. Ensuite, nous avons évoqué la diffusion de légendes pour expliquer des phénomènes biologiques, comme les naissances, aux enfants. Nous avons aussi accordé quelques pages sur le sujet de la puberté. Les propos des informatrices ont prouvé à quel point cette période était marquante, notamment parce que le corps des femmes devenait apte à procréer. Conséquemment, des restrictions liées aux fréquentations mixtes étaient imposées à ces jeunes femmes. Même si quelques témoins ont eu des rapports sexuels prémaritaux, la majorité a respecté, du moins partiellement, les recommandations issues de la morale catholique ou de la famille immédiate. Il faut dire que des mécanismes sociaux, comme des formes de chaperonnage, dirigeaient les femmes vers les voies alors considérées morales.

Ce premier chapitre nous a permis de saisir que l'éducation sexuelle reçue par les femmes durant l'enfance était largement lacunaire. Aux dires de ces dernières, elles n'avaient pas, avant de se marier, les connaissances nécessaires pour comprendre les mécanismes de la sexualité et de la contraception. Les informatrices qui ont eu l'opportunité d'apprendre davantage sur ces sujets dans la période prémaritale sont celles qui ont fréquenté une institution scolaire postsecondaire.

Notre second chapitre se penchait sur les premières années de vie maritale. Du point de vue de l'intimité conjugale, la majorité de nos témoins vivait pour la première fois l'expérience des rapprochements physiques avec un homme. D'ailleurs, certaines ont précisé n'avoir aucune connaissance quant au déroulement des rapports génitaux. Ce chapitre nous a aussi permis de voir les objectifs matrimoniaux qui liaient les couples au sein du mariage. Dans tous les cas, il s'agissait de fonder une famille et, puisque les tâches domestiques et l'éducation des enfants revenaient principalement aux femmes, ces dernières devaient demeurer à la maison pour accomplir ces tâches. Même celles qui ont eu une carrière ont pris quelques années de congé pour le projet familial. Aussi, comme nos témoins étaient celles qui suivaient leur mari selon l'emploi du temps de celui-ci, plusieurs se sont retrouvées en situation de cohabitation intergénérationnelle. En effet, plus de la moitié des informatrices de notre corpus avait logé quelques années auprès des beaux-parents et, parfois, d'autres membres de la belle-famille. Devant un tel arrangement, l'expression de marques d'affection entre amoureux était difficile, même dans la maison. Rappelons également que les rapports entre les belles-filles et les belles-mères étaient bien souvent tendus. Enfin, nous avons aussi abordé le sujet de la périnatalité. Il s'avère qu'en début de vie maritale, lors de la première grossesse, plusieurs témoins se retrouvaient en face d'une situation inconnue et angoissante.

À ce stade, plusieurs n'avaient toujours pas obtenu l'éducation sexuelle nécessaire pour comprendre ce phénomène.

Retenons de ce chapitre que le manque d'éducation sexuelle durant l'enfance a eu des répercussions jusqu'à l'âge adulte, comme en témoignaient les premières expériences de rapports intimes ou de grossesses. En outre, la proportion importante de femmes qui ont cohabité avec leurs beaux-parents nous rappelle que ces derniers, ou d'autres membres de la famille pouvaient surveiller les faits et gestes du jeune couple. Selon certaines femmes, les plaisirs sexuels étaient d'autant plus complexes à vivre, à ressentir et à exprimer. Par ailleurs, la génération des beaux-parents était considérée par nos informatrices comme étant plus croyante qu'elles-mêmes. Dans ces cas, il était plus difficile de transgresser la morale catholique.

Dans un troisième temps, une section sur les prescriptions religieuses nous a permis de voir dans quelles mesures les témoins s'y réfèrent ou s'en éloignent dans un contexte de rapide évolution du climat religieux. La majorité de nos informatrices ont admis avoir accordé moins d'importance à la religion à partir des années 1960 et encore moins durant les années 1970. Ce sont surtout les rituels religieux qui étaient concernés par la baisse de la pratique. Désormais, on s'en tenait aux sacrements (baptême, profession de foi, mariage, etc.) et aux messes dominicales la plupart des semaines. Plusieurs continuaient de se confesser, notamment pour parler d'Ogino-Knaus (la méthode du calendrier) et du coït interrompu. Afin de s'assurer de leur absolution, des femmes rencontraient des curés dans d'autres paroisses qui avaient la réputation d'être plus laxistes sur la morale religieuse. Encore ici, la cohabitation intergénérationnelle avait une influence considérable sur nos informatrices

concernées. En effet, il était plus difficile de déroger partiellement ou complètement des prescriptions morales chez les belles-filles surveillées par leur belle-mère.

Enfin, si les femmes ont été nombreuses à recourir à la méthode Ogino-Knaus, pendant que plusieurs de leurs contemporaines au Québec utilisaient la pilule anticonceptionnelle, elles sont à tout le moins catégoriques quant à leur impression de faire partie d'une génération de rupture. En effet, toutes celles qui ont utilisé la pilule contraceptive ou un autre outil de régulation des naissances pensent qu'elles étaient bien plus sereines dans leur choix que ne l'étaient leurs aïeules.

En guise de quatrième chapitre, nous avons approché le sujet de la sexualité sous les thèmes de la contraception et du plaisir. Tout comme dans les volets précédents, nous avons abordé les méthodes de contraception douces qui concernaient la majorité de nos témoins. Devant de pareilles stratégies, les relations sexuelles pouvaient mener à des grossesses. Par ailleurs, pour bien se conformer avec ces techniques, une responsabilisation masculine était nécessaire et, comme l'ont dit certaines femmes, quelques époux rencontraient des difficultés à respecter les jours du calendrier. Une telle implication des hommes n'était, en contrepartie, pas requise chez les utilisatrices de la pilule contraceptive. Si ces femmes pouvaient empêcher délibérément des grossesses, elles devaient toutefois composer avec les pulsions sexuelles de leur conjoint qui n'étaient pas toujours au diapason avec les leurs. Enfin, puisque plusieurs dames que nous avons rencontrées ont fait état de leur sexualité actuelle, nous avons accordé une section à l'analyse de ces informations. Nous avons constaté que leur rapport à l'intimité a évolué depuis les années 1960 – 1980, au gré des transformations sociétales.

Globalement, nous avons vu dans ce dernier chapitre que le choix d'une contraception n'était pas déterminant pour que les femmes ressentent du plaisir sexuel. D'autres variables étaient plus importantes aux yeux de celles-ci. Pensons notamment à la communication intraconjugale et à la construction d'un noyau intime à l'abri de la belle-famille.

Maintenant, pour remettre en perspective nos premières hypothèses, nous pouvons, dans un premier temps, confirmer que les méthodes contraceptives étaient des façons pour nos informatrices du Kamouraska, entre 1960 et 1980, de se réapproprier leur corps en contrôlant le nombre de naissances souhaitées. Cependant, une nuance doit être apportée au sujet des femmes qui n'ont intégré aucune stratégie de régulation des naissances. Ces femmes n'étaient pas pour autant lésées dans leur choix. Elles aspiraient, justement, à avoir beaucoup d'enfants.

Ensuite, nous devons partiellement infirmer notre seconde hypothèse, car ce n'est pas spécifiquement la légalisation des méthodes contraceptives qui a conforté dans leur choix les utilisatrices de ces procédés. D'une part, elles avaient moins confiance en l'institution cléricale et ne se sentaient pas obligées de respecter totalement les règles morales et, d'autre part, elles ne voulaient pas autant d'enfants que leurs aïeules. De plus, rappelons que des pressions religieuses, sociales et familiales ont quand même continué à peser sur la conscience de nos informatrices durant les années 1970, c'est-à-dire après que la pilule fut légalisée.

Enfin, nous pouvons affirmer notre troisième hypothèse, car malgré l'accessibilité et la disponibilité de la pilule contraceptive à partir des années 1960, les enjeux de pouvoir entre

les hommes et les femmes sont demeurés pratiquement inchangés. Dans le déroulement des rapports érotiques, les hommes étaient toujours l'élément actif pendant qu'on s'attendait des femmes qu'elles soient plutôt passives.

Finalement, nous espérons que cette recherche en histoire orale pourra avoir une portée engagée, notamment en présentant une parole trop souvent marginalisée : celle des femmes âgées. Nous avons le sentiment que les entretiens que nous avons menés dans le Kamouraska ont permis à douze femmes de reconsidérer l'importance qu'elles ont eue. Par ailleurs, avec les quelques surprises historiques qui ont surgi durant notre enquête, nous aspirons à proposer des sujets de recherches originaux et pertinents à la communauté historienne. Nous insistons sur la cohabitation intergénérationnelle, car nous ne pensions pas que cette pratique était courante à cette époque. La continuité de ce modèle familial dans l'après-guerre et même jusque dans les années 1960 et 1970 est sans aucun doute une avenue de recherche intéressante pour les historiennes et les historiens de demain. En effet, une mise à jour de l'historiographie s'impose. Peut-être que le Kamouraska devra être analysé avec l'ensemble du Bas-Saint-Laurent ou bien dans une étude comparative avec une région aux caractéristiques sociales similaires, comme le Charlevoix. Par ailleurs, ces mécanismes de transmission familiale ont probablement d'autres impacts sur les jeunes ménages que dans la sphère de l'intime.

Sur le plan de la méthodologie, en intégrant des témoignages issus de la collection du Musée de la mémoire vivante, nous escomptons aussi avoir démontré la pertinence de réutiliser des sources orales à l'intérieur d'autres projets de recherche. Encore trop d'historiennes et d'historiens se concentrent sur la production de nouvelles sources orales et

boudent la réutilisation d'entrevues, enregistrées ou retranscrites, préservées à l'intérieur de bases de données. Si plusieurs estiment que le contexte de production et les balises de recherche sont différentes et nuisent au travail d'analyse, nous répondons que la différence est justement ce qui fait la force d'une enquête orale. En effet, comme nous l'avons démontré dans ce mémoire, le croisement des sources, récoltées par des subjectivités différentes et à des époques différentes, permet de mieux comprendre certains phénomènes sociaux et historiques.

Annexes

Annexe A : Fiches biographiques des témoins rencontrées par Myriam Gagné

Alexandrine

Née en 1940 dans une famille nombreuse, Alexandrine a toujours demeuré à Saint-Pacôme. Elle est élevée dans une famille d'agriculteur où, très jeune, elle participe aux tâches de la ferme et de la maison. Sur le plan de la scolarité, elle complète l'école normale, ce qui lui permet d'enseigner dans une petite école de rang jusqu'à son mariage en 1963. Après celui-ci, l'époux d'Alexandrine doit quitter la région, plusieurs mois par année, pour travailler sur des chantiers divers. Par conséquent, Alexandrine devient la principale responsable de l'éducation des six enfants mais, aussi, des soins à prodiguer à ses beaux-parents chez qui elle habite toute sa vie¹. Enfin, notons que notre témoin et son époux utilisent périodiquement la méthode Ogino-Knaus, parfois accompagnée du coït interrompu.

Adèle

Adèle voit le jour en 1957 à Saint-Pascal de Kamouraska. Elle est la plus jeune d'une famille de 10 enfants. Peu d'années après sa naissance, son père, qui était agriculteur, devient menuisier afin de mieux subvenir aux besoins de sa grande famille. Sur le plan académique, Adèle complète une technique en soins infirmiers au Cégep de La Pocatière. Elle travaille toute sa vie dans ce domaine, excepté durant la période où elle reste au foyer pour ses enfants, c'est-à-dire jusqu'à ce que le troisième et dernier commence l'école primaire. Par ailleurs, c'est à l'occasion de ses études collégiales qu'elle rencontre son futur époux. Leur relation amoureuse débute en 1975 alors que leur mariage a lieu en 1978 à La Pocatière, où ils vivent ensemble depuis. La méthode contraceptive symptothermique est préférée du couple. Si la pilule est utilisée quelques années, Adèle fait ce choix uniquement pour des raisons de santé.

Annie

Annie naît en 1953 à Rivière-Ouelle dans une famille d'agriculteurs. Elle est l'avant-dernière d'une famille de 13 enfants. Après l'école secondaire, elle se dirige vers le Cégep de La Pocatière où elle complète une technique en éducation spécialisée. Toute sa vie, elle travaille dans ce domaine, plus particulièrement au sein d'un hôpital. Elle se marie à l'âge de 25 ans et de cette union naissent deux enfants. Consommatrice de la pilule contraceptive pendant plusieurs années, Annie intègre cette méthode dès ses premières expériences sexuelles prémaritales.

¹ L'entrevue se déroule dans cette maison.

Rose

Rose naît en 1948 dans le village de Saint-Adalbert, près de L'Islet. Bien qu'elle ne soit pas née dans la région du Kamouraska, elle partage avec les autres femmes du corpus un univers assez semblable puisque l'ensemble de la région de la Côte-du-Sud est assez homogène sur les plans socio-culturels, économiques et linguistiques. Rose est l'aînée d'une famille de huit enfants et elle grandit sur une ferme. Vers la fin des années 1960, elle entreprend des études au Cégep de Rivière-du-Loup en soins infirmiers. Elle se marie à l'âge de 23 ans parce qu'elle souhaitait cacher un début de grossesse. Avec son époux et leurs deux enfants, elle habite la Gaspésie, la ville de Québec ainsi que Saint-Pacôme. La méthode contraceptive utilisée par Rose, une fois mariée, est la pilule.

Marie-Jeanne

En 1928 naît Marie-Jeanne, l'aînée de huit enfants dont les parents sont agriculteurs. À l'âge de 10 ans, Marie-Jeanne doit mettre fin à sa scolarité car son aide est requise par sa mère. En effet, elle doit prendre soin des plus jeunes enfants et participer aux travaux domestiques. Vers 18 ans, elle suit un cours de couture dont les acquis lui permettent de travailler quelques mois à Québec. À son retour à Mont-Carmel, sa ville natale, elle épouse un homme chez qui elle déménage ensuite. Par conséquent, en plus d'élever les huit enfants nés de cette union, Marie-Jeanne veille également au bien-être de ses beaux-parents. Précisons que notre témoin est pratiquement seule pour veiller sur la famille car son époux travaille sur des chantiers forestiers du lundi au samedi. Sur le plan de la contraception, c'est la méthode Ogino-Knaus qui est pratiquée.

Thérèse

Thérèse naît dans une famille d'agriculteurs en 1919. Elle fréquente l'école de rang quelques années seulement et va travailler à Québec comme ménagère dans une maison privée avant de devenir ouvrière à la Dominion Textile de Saint-Grégoire de Montmorency. Son mariage a lieu à Mont-Carmel, en 1940, en même temps que 23 autres couples. Les hommes souhaitaient ainsi éviter de partir au front en cette période de guerre. Après son mariage, Thérèse emménage quelques mois chez ses beaux-parents à Saint-Gabriel-Lalemant. Elle déménage ensuite dans la maison voisine. Thérèse, qui n'a jamais intégré de méthodes contraceptives quelconques, a 16 grossesses au cours de sa vie. De ce nombre, deux enfants décèdent à la naissance. Ce sont donc 14 enfants qu'elle élève pratiquement seule. Son mari, qui travaille sur un chantier forestier la semaine, n'est présent que les samedis et les dimanches.

Marie-des-Neiges

Marie-des-Neiges naît en 1941 à Saint-Pacôme, au sein d'une famille de huit enfants. Même si elle grandit sur une ferme, ses parents occupent parallèlement d'autre emplois. En effet, son père est occasionnellement bûcheron sur un chantier forestier ou employé d'un moulin à scie. Quant à sa mère, elle réalise quelques travaux domestiques, comme la confection de gâteaux de noces, à la demande de particuliers. Marie-des-Neiges cesse de fréquenter la petite école du rang à l'âge de 14 ans afin de travailler et aider monétairement ses parents. Quatre ans plus tard, en 1959, elle épouse un membre de la Première Nation de Cacouna. Elle demeure d'ailleurs à Cacouna pendant quatre ans avant de revenir à Saint-Pacôme où elle passe le reste de sa vie. Sa principale occupation est la gestion et l'entretien de son foyer, mais il arrive occasionnellement qu'elle offre ses services comme femme de ménage dans des maisons privées. Marie-des-Neiges a eu trois enfants mais un seul atteint l'âge adulte (il décède toutefois à l'âge de 26 ans). La première est décédée en bas âge et le second est mort-né. Au cours de sa vie elle subit également de nombreuses fausses couches. Aucune méthode contraceptive n'est utilisée.

Apolline

Apolline naît en 1938 au sein d'une famille d'agriculteurs composée de huit enfants dont un seul garçon. Puisqu'Apolline est l'aînée de sa fratrie, son aide est vite requise par ses parents pour veiller à l'entretien de la maison. Sa scolarité se termine donc en 6^e année. À l'âge de 18 ans, elle se marie et s'établit dans le village de Mont-Carmel. Tout comme sa propre mère, elle donne naissance à huit enfants. Apolline n'a jamais utilisé de méthode contraceptive.

Louise

Louise naît en 1949 dans une famille nombreuse de Saint-Alexandre de Kamouraska. Vers l'âge de 17 ans, elle quitte sa famille pour se rendre au Cégep de Matane. Elle y entreprend des études en soins infirmiers, mais elle ne les complète pas. Mariée à 25 ans, elle habite à Sept-Îles quelques années avant de revenir dans son village natal où elle travaille au sein d'une institution bancaire. Louise devient mère de deux enfants et la méthode de contraception qu'elle utilise est la pilule contraceptive.

Marie-Paule

Marie-Paule voit le jour en 1933 à Saint-Philippe-de-Néri dans une famille de 7 enfants dont les parents sont des agriculteurs. Les revenus de la famille étant limités, le père de Marie-Paule s'est improvisé barbier ambulant pour les gens du village. Également dans l'objectif d'accroître les revenus de la famille, Marie-Paule a dû quitter les bancs d'école à 11 ans afin de travailler au sein de maisons privées, notamment pour aider des femmes en période de relevailles. C'est à l'âge de 20 ans que Marie-Paule se marie. Au cours de sa vie, elle vit huit grossesses et en mène six à terme. Elle éduque et prends soin de ses enfants, tout en étant impliquée activement dans la gestion de la boucherie dont son mari est le propriétaire. Sur le plan de la contraception, le couple préconise Ogino-Knaus et parfois l'abstinence.

Murielle

Née en 1937 à Mont-Carmel dans une famille de 9 enfants, Murielle grandit dans une famille d'agriculteurs. Elle complète l'École normale et devient institutrice, poste qu'elle occupe dans une école de rang jusqu'à son mariage à l'âge de 23 ans. Après son mariage, elle demeure dans le même village, plus précisément dans la maison de ses beaux-parents. Son époux et elle auront six enfants. La méthode contraceptive qu'ils ont utilisée était Ogino-Knaus.

Diane

Diane est née en 1940 à Saint-Pascal de Kamouraska dans une grande famille dont les parents étaient agriculteurs. En 1960, elle se marie avec le fils d'un boucher de Saint-Philippe-de-Néri. C'est d'ailleurs chez ses beaux-parents qu'elle va vivre afin de travailler, elle aussi, au sein de l'entreprise familiale. Le couple, qui mettait en pratique la méthode Ogino-Knauss, a eu quatre enfants.

Annexe A-1 : Guide d'entretien

Questions d'introduction :

1. Pouvez-vous me parler de votre enfance ?
- *Votre lieu de naissance, l'occupation de vos parents, etc.*
2. Quelle place prenait l'éducation sexuelle durant votre enfance et votre adolescence ?
- *Comment appreniez-vous sur le sujet?*
- *En parlait-on en famille et avec les ami-e-s ?*

Questions sur la religion :

3. Quelle place prenait la religion dans votre vie ?
4. Entre votre mari et vous, qui croyez-vous était le plus croyant et le plus pratiquant, durant la période 1960 et 1980 ?
5. Est-ce que la religion était quelque chose d'important au sein de votre village ?
6. Lorsque vous alliez à la confesse, comment vous sentiez-vous?

Questions sur la vie maritale :

7. Comment avez-vous rencontré votre mari ? Pourquoi vous êtes-vous marié ?
8. Au moment de votre mariage, quelles étaient vos attentes par rapport au mariage ?
- *Les projets envisagés ?*
9. Au niveau des tâches domestiques et de l'éducation des enfants, comment est-ce que cela était géré au sein du couple ?
10. De manière générale, comment était la communication au sein de votre couple ?

Questions sur la contraception :

11. Au niveau des enfants, est-ce que vous avez contrôlé le nombre de naissances ?
- *Si oui, quelle méthode contraceptive utilisiez-vous ?*
- *Sinon, pourquoi n'avez-vous pas eu recours à la contraception ?*
12. Comment vous sentiez-vous, sur le plan de la morale, d'utiliser la contraception ?

Questions sur l'intimité conjugale :

13. Est-ce que la vie sexuelle était un sujet abordé au sein de votre couple ?
14. Comment était votre rapport à votre propre corps ?
15. Considérez-vous avoir été dans un couple affectueux au quotidien ?
16. Considérez-vous avoir été satisfaite de votre vie sexuelle ?
17. Pensez-vous que l'utilisation de méthodes contraceptive a fait en sorte que vous étiez dans un couple plus épanoui ?

18. Est-ce qu'il y a des choses que nous n'avons pas discutées et que vous aimeriez aborder avant de terminer notre entretien ?

Annexe B : Témoignages issus des archives du Musée de la mémoire vivante

Femmes ayant un profil biographique similaire aux témoins rencontrés par Myriam Gagné :

Fernande Cloutier

Fernande Cloutier naît dans une famille nombreuse de L'Islet. Sur le plan académique, Mme Cloutier obtient un diplôme en arts ménagers avant son mariage en 1956. Durant toute sa vie d'épouse et de mère, elle se consacre à ses quatre enfants et à ses beaux-parents, chez qui elle habite. La méthode contraceptive Ogino-Knaus est préconisée par son mari et elle.

Gabrielle Garon

C'est en 1922 que Gabrielle Garon voit le jour. 22 ans plus tard, en 1944, elle se marie et emménage à La Pocatière avec son époux, plus précisément chez les parents de ce-dernier. Mme Garon n'intègre pas de méthode contraceptive dans sa vie sexuelle. Par ailleurs, elle donne naissance à 14 enfants.

Laura Pelletier

Laura Pelletier, née en 1927 à Sainte-Hélène-de-Kamouraska, est l'aînée d'une famille de huit enfants. Après son mariage, elle déménage avec son époux à Saint-Jean-Port-Joli où elle élève 5 enfants.

Miguelle Douville

Miguelle Douville naît en 1928 et elle se marie au milieu des années 1950. Elle a trois enfants et habite toute sa vie à La Pocatière, avec son époux et ses enfants seulement.

Yvette Bérubé

Née en 1941, Yvette Bérubé travaille pendant quelques années dans une boutique à Rivière-du-Loup. Elle cesse de travailler au moment de son mariage, au milieu des années 1960, afin de s'occuper à temps plein du foyer familial. Par ailleurs, ce dernier est situé à Saint-Alexandre-de-Kamouraska et est partagé avec les parents de son époux. Mme Bérubé donne naissance à deux enfants, un garçon et une fille, et elle n'utilise aucune méthode contraceptive.

Jacqueline Ouellette

Jacqueline Ouellette est née en 1934, à Saint-Pascal de Kamouraska où elle a d'ailleurs toujours vécu. Quatrième d'une famille de 13 enfants, ses parents l'ont retiré de l'école en 6^e année afin qu'elle contribue financièrement à la survie du ménage. Âgée de 16 ans, elle a commencé à travailler dans des maisons privées pour aider les nouvelles mères lors des accouchements. C'est au cours de ses premières expériences qu'elle a appris comment elle-même procéder à des accouchements, ce qu'elle fit plus tard. Son mariage fut célébré en 1959 et sept enfants sont nés de cette union.

Témoignages complémentaires issus des archives du Musée de la mémoire vivante

Hommes mariés :

Henri Paul Pelletier

Henri-Paul Pelletier, né en 1923 à Saint-Pamphile, est retiré de l'école à l'âge de 12 ans afin de travailler comme agriculteur, puis comme acériculteur. Il pratique d'ailleurs ce métier toute sa vie, notamment avec l'aide de son épouse. Cette dernière emménage avec lui et ses parents dans la maison familiale de Saint-Pamphile, après leur mariage au milieu des années 1940.

Réal Morin

Né à Saint-Pamphile en 1939, Réal Morin quitte les bancs d'école à l'âge de 15 ans afin de s'engager comme bûcheron sur un chantier forestier. Dans les années 1960, il se marie avec une femme qui déménage chez lui, c'est-à-dire dans la maison familiale avec ses parents.

Médecin :

Jean Dumais, Dr.

Né en 1932, Jean Dumais devient médecin et instigateur des chambres de naissances dans le Kamouraska. Il commence à pratiquer l'obstétrique dans les années 1950.

Religieux

Marcel Lamonde, Abbé

L'abbé Marcel Lamonde a été vicaire auxiliaire et desservant au lac Trois-Saumons de 1966 à 1991.

Martin Lamarre, Abbé

Né en 1925 à L'Islet, l'abbé Lamarre est le onzième d'une famille de quinze enfants. Il fait ses études de prêtrise l'École Apostolique de Lévis. Il se consacre quelques années à l'enseignement religieux avant de devenir vicaire dans la paroisse du lac Trois-Saumons.

André Gaumont, Mgr

Mgr André Gaumont est né en 1936. Il fait ses études de prêtrise aux Grands séminaires d'Ottawa et de Paris. Il enseigne dans le domaine de la théologie avant de devenir desservant au lac Trois-Saumons, de 1975 à 1980, où il s'est impliqué bénévolement au sein de la communauté.

Bibliographie

I. Sources

Entrevues anonymisées réalisées par Myriam Gagné

- « Adèle » (3 juillet 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à La Pocatière, (52min10)
- « Alexandrine » (30 juin 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Pacôme, (1h58)
- « Annie » (30 juin 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Pacôme, (55min35)
- « Apolline » (2 juillet 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Mont-Carmel, (1h02)
- « Diane » (26 septembre 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Philippe-de-Néri, (2h05)
- « Louise » (22, septembre, 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Alexandre-de-Kamouraska, (2h23)
- « Marie-des-Neiges » (2 juillet 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Pacôme, (4h32)
- « Marie-Jeanne » (1 juillet 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Mont-Carmel, (1h17)
- « Marie-Paule » (23 septembre 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Philippe-de-Néri, (51min06)
- « Murielle » (25 septembre 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Mont-Carmel, (2h45)
- « Rose » (9 juin 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Pacôme, (58min06)
- « Thérèse » (26 août 2017) [enregistrement audio]. Entrevue recueillie à Saint-Pascal de Kamouraska, (35min32)

Entrevues issues des archives du Musée de la Mémoire vivante

- « Fernande Cloutier (1931 - 2019) – 2014-0013 » (3 mai 2014) [enregistrement audio].
Entrevue avec Fernande Cloutier. Propos recueillis par Danièle Laforce.
- « Miguelle Douville (1929 - 2018) – 2014-0008 » (3 avril 2014) [enregistrement audio].
Entrevue avec Miguelle Douville. Propos recueillis par Judith Douville.
- « Gabrielle Garon (1922 -) – 2014-0007 » (3 mars 2014) [enregistrement audio]. Entrevue
avec Gabrielle Garon. Propos recueillis par Judith Douville.
- « Laura Pelletier (1927 -) – 2010-0251 » (10 mai 2010) [enregistrement audio]. Entrevue
avec Laura Pelletier. Propos recueillis par Josée Bergeron.
- « Jacqueline Ouellette (1934 -) – 2012-0085 » (19 juin 2012) [enregistrement audio]. Entrevue
avec Jacqueline Ouellette. Propos recueillis par Gabrielle Lavoie Lévesque.
- « Yvette Bérubé (1941 -) – 2012-0086 » (19 juin 2012) [enregistrement audio]. Entrevue
avec Yvette Bérubé. Propos recueillis par Gabrielle Lavoie Lévesque.
- « Jean Dumais (1932 - 2017) – 2014-0009 » (3 avril 2014) [enregistrement audio]. Entrevue
avec Jean Dumais, médecin et instigateur des chambres de naissance dans le
Kamouraska. Propos recueillis par Judith Douville.
- « André Gaumont (1936 - 2019) – 2012-0075 » (29 avril 2012) [enregistrement audio].
Entrevue avec André Gaumont, Monseigneur. Propos recueillis par Judith Douville.
- « Martin Lamarre (1925 - 2014) – 2012-0203 » (8 mai 2010) [enregistrement audio].
Entrevue avec Martin Lamarre, Abbé. Propos recueillis par Josée Bergeron.
- « Marcel Lamonde – 2012-0023 » (21 février 2012) [enregistrement audio]. Entrevue avec
Marcel Lamonde, Abbé. Propos recueillis par Amélie Pelletier.
- « Réal Morin (1939 -) – 2011-0107 » (10 décembre 2011) [enregistrement audio]. Entrevue
avec Réal Morin. Propos recueillis par Amélie Pelletier.
- « Henri-Paul Pelletier (1923 -) – 2011-0104 » (10 avril 2011) [enregistrement audio].
Entrevue avec Henri-Paul Pelletier. Propos recueillis par Amélie Pelletier.

Sources imprimées complémentaires

- Action populaire, [commentaires sur l'encyclique de Pape Pie XI]. *Encyclique Casti Connubii : sur le mariage chrétien*. Paris, SPES, 1964.
- L'Action catholique canadienne. *Les premiers temps du mariage*. Montréal, 1963, 17 p.
- BEAUVOIR de, Simone. *Le deuxième sexe – Les faits et les mythes*. Vol.1, Paris, Gallimard, 1976 (1949), 408 p.
- Centre catholique de l'Université d'Ottawa. *Le mariage chrétien, cours de préparation au mariage*. Montréal, Fides, 1946, p. 12.
- LASNIER, Michelle. « Trop parfaites, nos mères sont-elles des tyrans? ». *Châtelaine* [périodique mensuel], vol. 3, n°1, janvier 1962, p. 27, 54 - 55.
- MARIE-VICTORIN, Frère. *Lettres biologiques, recherches sur la sexualité humaine* (correspondance présentée par Yves Gingras). Montréal, Boréal, 2018 (1933-1944), 276 p.
- Ministère de la Santé nationale et du Bien-être social. *La mère canadienne et son enfant*. Ottawa, 1967 (1940), 176 p.
- MOURGUES, Émilien. *D'Ogino à Pavlov*. Paris, Nouvelles éditions Debresse, 1957, 162 p.

II. Ouvrages généraux

- BAILLARGEON, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*. Montréal, Boréal, 2012, 281 p.
- CLIO, le Collectif. *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour, 1992 (1982), 646 p.
- DRAKE, Emma-Frances-Angell. *Ce que toute jeune femme devrait savoir* (v.o. : What a Young Wife Ought to Know). Genève, Éditions J.-h. Jeheber, 1942, 240 p.
- DU BERGER, Jean. *Grille des pratiques culturelles*. Québec, Septentrion, 1997, 406 p.
- FORTIN, Jean-Charles et al. *Histoire du Bas-Saint-Laurent*. Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Les Régions du Québec », 1993, 860 p.
- GAGNON, Nicolas. *Le Kamouraska*. Québec, Éditions GID, 2017, 190 p.
- LABERGE, Alain, et al. *Histoire de la Côte-du-Sud*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 644 p.
- ROBERGE Martine. *Enquête orale : trousse du chercheur*. Québec, CÉLAT, Laboratoire d'ethnologie urbaine de l'Université Laval, 1995, 85 p.
- WOOD-ALLEN, Mary. *Ce que tout jeune homme devrait savoir* (v.o. : What a Young Man Ought to Know). Genève, Éditions J.-h. Jeheber, 1942, 179 p.

WOOD-ALLEN, Mary. *Ce que toute jeune fille devrait savoir* (v.o. : What a Young Woman Ought to Know). Genève, Éditions J.-h. Jeheber, 1942, 240 p.

III. Études

ALEXANDER, Sally. « ‘Do Grandmas Have Husbands?’ Generational Memory and Twentieth-Century Women’s Lives ». *The Oral History Review*, vol. 32, n°2 (Été-automne 2009), p. 156-176.

AUBÉ, Manon. « La démocratisation de l’éducation ». *Sommet, magazine de l’Université de Sherbrooke* [en ligne]. Vol. 12, n°3 (été 2007), <https://www.usherbrooke.ca/sommets/v12/n3/rapparent.htm>

BADEAU, Denise et André BERGERON. *La santé sexuelle après 60 ans. Pour une approche globale de la sexualité des adultes âgés*. Montréal, Méridien gérontologie, 1991, 361 p.

BAILLARGEON, Denyse. *Ménagère au temps de la crise*. Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1991, 311 p.

BAILLARGEON, Denyse. « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre ». *Recherches féministes*, vol. 6, n°1 (1993), p. 53-68.

BAILLARGEON, Denyse. *Un Québec en mal d’enfant. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*. Montréal, 2004, 373 p.

BEAUCHEMIN, Philippe. « Le cégep et le développement des régions éloignées du Québec : le cas du cégep de La Pocatière ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2020, 131 p.

BEAUJOT, Roderic. « Les deux transitions démographiques du Québec, 1860-1996 ». *Cahiers québécois de démographie*, vol. 29, n°2 (2000), p. 201-230.

BROHM, Jean-Marie et Magali UHL. *Le sexe des sociologues. La perspective sexuelle en sciences humaines*. Bruxelles, La Lettre volée, 2003, 143 p.

BRUNET, Manon et Serge GAGNON, dir. *Discours et pratiques de l’intime*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

BOUCHARD, Gérard. « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930)¹ ». *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 54, n°2 (2000), p. 183 à 217.

CHAPERON, Sylvie. « Histoire contemporaine des sexualités : ébauche d’un bilan historiographique ». *Cahiers d’histoire. Revue d’histoire critique*, n°84 (2001), p. 3.

CHENTRIER, Théo. *Psychologie de la vie quotidienne*. Montréal, Éditions du Jour, 1961-1963, 159 p.

CRÉPAULT, Claude et Robert GEMME. *La sexualité prémaritale*. Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1975, 204 p.

- DEMCZUK, Irène et Frank W. REMIGGI, dir., *Sortir de l'ombre. Histoire des communautés lesbiennes et gaie de Montréal*. Montréal, VLB éditeur, 1998, 409 p.
- DESJARDINS, Gaston. *L'amour en patience – la sexualité adolescente au Québec 1940-1960*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1995, 261 p.
- DESJARDINS, Gaston. « Une mémoire hantée. L'histoire de la sexualité au Québec ». « *La sexualité – secrets d'alcôves et jeux interdits* ». *Cap-Aux-Diamants*, n°49, (1997), p. 10-14.
- DERMENJIAN, Geneviève et Dominique LOISEAU. « Les sources orales et l'histoire des femmes et du genre ». Dans Florence Descamps, dir., *Les sources orales et l'histoire*. Montréal, Boréal, 2006, p. 212.
- DION, Marie-Pier. « Une stratégie tranquille : Serge Mongeau et le centre de planification familiale du Québec dans la société québécoise, 1965-1972 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n°4 (2010), p. 497-520.
- DORAIS, Michel. *Les lendemains de la révolution sexuelle*. Montréal, VLB éditeur, 1986, 245 p.
- DURAND, Guy. *Sexualité et foi – Synthèse de théologie morale*. Montréal, Fides, 1977, 426 p.
- GARIGUE, Philippe. « Mythes et réalités dans l'étude du Canada français ». *Contributions à l'étude des sciences de l'homme*, vol. 3, (1956), p. 123-132.
- GAUVRAU, Danielle, Diane GERVAIS et Peter GOSSAGE. *La fécondité des Québécoises, 1870-1970 : d'une exception à l'autre*. Montréal, Boréal, 2007, 346 p.
- GAUVREAU, Danielle. « La transition de la fécondité au Québec : un exemple de transgression de la morale catholique ? ». *Études d'histoire de religieuse*, vol. 70, (2004), p. 7-22.
- GAUVREAU, Danielle et Peter GOSSAGE. « Empêcher la famille. Fécondité et contraception au Québec, 1920-1960 ». *Canadian Historical Review*, vol. 78, n°3 (1997), p. 478-510.
- GENDRON, Lionel. *Qu'est-ce qu'une femme ?*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1961, 139 p.
- GERVAIS, Diane. « Succession et cycle familial dans le comté de Verchères, 1870-1950 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 50, n°1 (été 1996), p. 69-94.
- GERVAIS, Diane. « Les couples aux marges du permis-défendu. Morale conjugale et compromis pastoral à Montréal dans les années 1960 ». *Études d'histoire religieuse*, vol. 70, (2004), p. 23-38.
- GERVAIS, Diane, *Seréna, la fécondité apprivoisée (1955-2005)*. Seréna, Québec, 2005, 107 p.
- GHIGLIONE, Rodolphe et Benjamin MATALON. *Les enquêtes sociologiques – Théories et pratiques*. Paris, Armand Colin, 1985 (1977), coll. « U », 301 p.

- GIDDENS, Anthony. *La transformation de l'intimité – Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*. Paris, Hachette Littératures, 2004, 265 p.
- GOSSAGE, Peter. « Visages de la paternité au Québec, 1900-1960 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Vol. 70, n°1-2 (été-automne 2016), p. 79.
- GUINDON, André. *The Sexual Creators. An Ethical Proposal for Concerned Christians*. Lanham (MD), University of America Press, 1986, 256 p.
- HIGH, Steven. « Telling Stories : A reflection on Oral History and New Media ». *Oral History*, n°38, (2010), p. 101 – 112.
- HILLMAN, Jennifer Hillman. *Sexuality and Aging: Clinical Perspectives*. New York, Springer, 2012, 320 p.
- HUGHES, Everett C., *Rencontre de deux mondes, la crise d'industrialisation du Canada français* (v.o. : French Canada in transition). Trad. de l'anglais par Jean-Charles Falardeau. Montréal, Boréal Compact, 2014 (1943), 428 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris, Nathan, 1996, 127 p.
- LABRIE, Christine. « Récolter et préserver la mémoire des femmes : réflexions méthodologiques sur le recours à l'histoire orale auprès des femmes âgées ». *Recherches féministes*, vol. 29, n°1 (2016), p. 147 à 163.
- LA CORPS Féministe. *Corps Accords. Guide de sexualité positive*. Montréal, Remue-ménage, 2019, 182 p.
- LAROUCHE, Jean-Marc et Guy MÉNARD, dirs., *L'étude de la religion au Québec – Bilan et prospective*. Québec, Presses de l'Université Laval, 504 p.
- LE MOYNE, Jean. *Convergences*. Montréal, Éditions HMH Ltée, 1961, 324 p.
- LYONNAIS, Annie. « Contrôle de la moralité sexuelle et loi criminelle : de la répression de l'obscénité à l'adoption du Bill Omnibus, 1953-1969 ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, (histoire), 2014, 121 p.
- MALTAIS-LANDRY, Aude. « Un territoire de cent pas de côté : récits de la création d'une réserve indienne en territoire innu au milieu du XX^e siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n°1-2, (2015), p. 19-50.
- MEUNIER, E.-Martin. *Le pari personnaliste : Modernité et catholicisme au XX^e siècle*. Montréal, Fides, 2007, 369 p.
- MINER, Horace. *Saint-Denis : un village québécois* (v.o. : St. Denis : A French-Canadian Parish). Trad. de l'anglais par Edouard Barsamian et Jean-Charles Falardeau. Lasalle, Hurtubise HMH, 1985 (1939), 392 p.
- PARENT, Frédéric. « Des sociologues en campagne : sociographie de la différenciation sociale du Québec rural francophone ». *Recherches sociographiques*, vol. 55, n°2 (2014), p. 227-252.

- PERREAULT, Isabelle. « Morale catholique et genre féminin : la sexualité dissertée dans les manuels de sexualité maritale au Québec, 1930-1960 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n°4 (2004), p. 567 à 591.
- PERROT, Michelle. *Les femmes ou les silences de l'histoire*. Paris, Flammarion, 2001 (1998), 493 p.
- RICARD, François. *La génération lyrique – Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*. Montréal, Boréal, 1992, 282 p.
- RIVARD, Andrée. *Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne*. Montréal, Remue-ménage, 2014, 448 p.
- ROY, Marie André. « Les femmes, le féminisme et la religion ». Jean-Marc Larouche et Guy Ménard dir. *L'étude de la religion au Québec – Bilan et prospective*. Québec, Presses de l'Université Laval, p. 343-360.
- SCOTT, Joan. « Genre : une catégorie utile d'analyse historique ». *Le genre de l'histoire. Cahiers du Grif*, (printemps 1988), p. 125-153.
- SEVEGRAND, Martine. *L'Affaire Humanae Vitae – L'Église catholique et la contraception*. Paris, Karthala, 2008, 162 p.
- SEVEGRAND, Martine. *L'amour en toutes lettres. Questions à l'abbé Viollet sur la sexualité (1924-1943)*. Paris, Albin Michel, 1996, 334 p.
- SEVEGRAND, Martine. *Les enfants du Bon Dieu - Les catholiques français et la procréation au XX^e siècle*. Paris, Albin Michel, 1995, 475 p.
- SHORTER, Edward. *Written in the Flesh. A History of Desire*. Toronto, University of Toronto Press, 2005, 321 p.
- SINGLY de, François. « Intimité conjugale et intimité personnelle : à la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées ». *Sociologie et société*. Vol. 35, n°2 (2003), p. 79-96.
- TAMAGNE, Florence. « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°53-4, (2006), p. 7-31.
- THÉBAUD Françoise et Geneviève DERMENJIAN, dirs., *Quand les femmes témoignent. Histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes*. Paris, Publisud, 2009, 242 p.
- VALVERDE, Mariana. *Sexe, Pouvoir et Plaisir*. Montréal, Les éditions du Remue-ménage, 1985, 241 p.
- WARREN, Jean-Philippe, dir., *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*. Montréal, vlb éditeur, 2012, 288 p.

Comptes-rendus

BRUNET, Marie-Hélène. Compte-rendu de l'ouvrage d'André Rivard, *Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne*, Montréal, Remue-ménage, 2014. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n°1-2 (été-automne 2015), p. 212-215.

COURVILLE, Serge. Compte-rendu de l'ouvrage d'Horace Miner, *Saint-Denis : un village québécois*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1985 (1939). *Recherches sociographiques*, vol. 28, n°1 (1987), p. 153-155.

Références numériques

Corporation Philippe-Aubert-de-Gaspé (mise à jour : 2020). *Musée de la mémoire vivante* [site Web]. Consulté le 1^{er} mai 2020, <http://www.memoirevivante.org/SousOnglets/AfficheSousOnglet?SousOngletId=19>

Fédération du Québec pour le planning des naissances (mise à jour : 2020). *Fédération du Québec pour le planning des naissances, pour des choix et des droits en santé sexuelle et reproductive* [site Web]. Consulté le 19 novembre 2016. <http://www.fqpn.qc.ca/public/informez-vous/contraception/la-fqpn-et-la-contraception/chronologie-3/>

Myriam Fontaine (2010, novembre). « Jannette Bertrand » [article en ligne]. Dans *L'encyclopédie canadienne* [site Web]. Consulté le 18 novembre 2016. <http://encyclopediecanadienne.ca/fr/article/janette-bertrand/?sessionid=>